



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







S.Thomassin Fili:

LES AMOURS
DE
S I C H É
ET DE
CUPIDON.
PAR MONSIEUR
DE LA FONTAINE.



A PARIS,
chez MICHEL CLEUSTIER, Quay
Malaquais, à la Charité.

M. DCC. VIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROR.



A MADAME
LA DUCHESSE
DE
BOUILLON.

MADAME,

*C'est avec quelque sorte de
confiance que je vous dédie cet
à iij*

ÉPISTRE.

Ouvrage ; non qu'il n'ait assurément des défauts , & que le présent que je vous fais , soit d'un tel mérite qu'il ne donne sujet de craindre ; mais comme VÔTRE ALTESSE est équitable , elle agréera du moins mon intention. Ce qui doit toucher les Grands , ce n'est pas le prix des dons qu'on leur fait ; c'est le Zèle qui accompagne ces mêmes dons , & qui , pour en mieux parler , fait leur véritable prix auprès d'une ame comme la vôtre. Mais , MADAME , j'ay tort d'appeler présent ce qui n'est qu'une simple reconnaissance. Il y a long-temps que Monseigneur le Duc de Bouil-

E P I S T R E

lon me comble de graces , d'au-
tant plus grandes que je les me-
rite moins. Je ne suis pas né pour
le suivre dans les dangers : cet
bonneur est réservé à des desti-
nées plus illustres que la mien-
ne. Ce que je puis est de faire
des vœux pour sa gloire , & d'y
prendre part en mon cabinet ,
pendant qu'il remplit les Pro-
vinces les plus éloignées des té-
moignages de sa valeur , & qu'il
suit les traces de son Oncle &
de ses Ancêtres sur ce théâtre
où ils ont paru avec tant d'é-
clat , & qui ressentira long-
temps de leur Nom & de leurs
exploits. Je me figure l'héritier
de tous ces Heros cherchant les

à iiiij

EPISTRE.

perils dans le même temps que je jouis d'une oisiveté que les seules Muses interrompent. Certes c'est un bonheur extraordinaire pour moy, qu'un Prince qui a tant de passion pour la guerre, tellement ennemi du repos & de la mollesse, me voye d'un œil aussi favorable, & me donne autant de marques de bienveillance, que si j'avois exposé ma vie pour son service. J'avoue, MADAME, que je suis sensible à ces choses, heureux que SA MAJESTE m'ait donné un Maître qu'on ne scauroit trop aimer, malheureux de luy être si inutile. Fay crû entrer en société de

E P I S T R E.

loüanges avec un Epoux qui
luy est si cher. L'union vous
rend vos avantages communs ,
et en multiplie la gloire , pour
ainsi dire. Pendant que vous é-
coutez avec transport le recit
de ses belles actions , il n'a pas
moins de ravissement d'entendre
ce que toute la France publie
de la beauté de votre ame , de
la vivacité de votre esprit , de
votre humeur bienfaisante , de
l'amitié que vous avez con-
tractée avec les Graces ; Elle
est telle qu'on ne croit pas que
vous puissiez jamais vous sepa-
rer. Ce n'est là qu'une partie
des loüanges que l'on vous don-
ne. Je voudrois avoir un amas

à v

EPISTRE.

de paroles assez precieuses pour achever cet Eloge, & pour vous témoigner plus parfaitement que je n'ay fait jusqu'icy, avec combien de passion & de zele je suis,

MADAME,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le tres-humble & tres-obéissant serviteur,
DE LA FONTAINE.



PREFACE.

 Ai trouvé de plus grandes difficultez dans cet Ouvrage qu'en aucun autre qui soit sorti de ma plume. Cela surprendra sans doute ceux qui le liront. On ne s'imaginerà jamais qu'une Fable contée en Prose m'ait tant emporté de loisir. Car pour le principal point qui est la conduite, j'avais mon guide ; il m'étoit impossible de m'égarer : Apulée me fournisoit la matière ; à vj

P R E F A C E.

il ne restoit que la forme ;
c'est à dire, les paroles : & d'amener de la Prose à quelque
point de perfection, il ne semble pas que ce soit une chose
fort mal aisée : c'est la langue
naturelle de tous les hommes.
Avec cela je confesse qu'elle
me coûte autant que les Vers.
Que si jamais elle m'a coûté,
c'est dans cet Ouvrage. Je ne
scavois quel caractère choisir :
celuy de l'Histoire est trop
simple ; celuy du Roman n'est
pas encore assez orné ; & ce-
luy du Poëme l'est plus qu'il
ne faut. Mes Personnages me
demandoient quelque chose
de galant ; leurs avantures
étant pleines de merveilleux.

P R E F A C E.

en beaucoup d'endroits , me demandoient quelque chose d'heroïque & de relevé. D'employer l'un en un endroit , & l'autre en un autre , il n'est pas permis ; l'uniformité de style est la règle la plus étroite que nous ayons. J'avois donc besoin d'un caractère nouveau , & qui fût mêlé de tous ceux-là : il me le faloit reduire dans un juste tempérament : j'ay cherché ce tempérament avec un grand soin : que je l'aye ou non rencontré , c'est ce que le public m'apprendra.

Mon principal but est toujours de plaire : pour en venir là je considere le goût du sie-

P R E F A C E.

éle : or après plusieurs expé-
riences il m'a semblé que ce
goût se porte au galant & à la
plaisanterie : non que l'on mé-
prise les passions ; bien loin de
cela , quand on ne les trouve
pas dans un Roman , dans un
Poëme , dans une piece de
Théâtre , on se plaint de leur
absence ; mais dans un conte
comme celuy-cy, qui est plein
de merveilleux à la vérité ,
mais d'un merveilleux accom-
pagné de badineries , & pro-
pre à amuser des enfans , il a
fallu badiner depuis le com-
mencement jusqu'à la fin ; il
a fallu chercher du galant &
de la plaisanterie : quand il ne
l'auroit pas fallu , mon incli-

P R E F A C E.

nation m'y portoit , & peut-être y suis-je tombé en beaucoup d'endroits contre la raison & la bienfiance.

Voila assez raisonné sur le genre d'écrire que j'ay choisi , venons aux inventions . Presque toutes sont d'Apulée ; j'enrends les principales & les meilleures : Il y a quelques Episodes de moy , comme l'aventure de la Grotte , le Vieillard & les deux Bergeres , le temple de Venus & son origine , la description des enfers , & tout ce qui arrive à Psiché pendant le voyage qu'elle y fait , & à son retour jusqu'à la conclusion de l'Ouvrage . La manière de conter est aussi de

P R E F A C E.

moy , & les circonstances , & ce que disent les Personnages. Enfin ce que j'ay pris de mon Auteur , est la conduite & la Fable ; & c'est en effet le principal , le plus ingenieux , & le meilleur de beaucoup. Avec cela j'y ay changé quantité d'endroits , selon la liberté ordinaire que je me donne. Apulée fait servir Psiché par des voix dans un lieu où rien ne doit manquer à ses plaisirs , c'est-à-dire , qu'il luy fait goûter ces plaisirs sans que personne paroisse. Premierement cette solitude est ennuyeuse , outre cela elle est effroyable. Où est l'Avanturier & le Brave qui toucheroit à des vian-

P R E F A C E.

des , lesquelles viendroient d'elles-mêmes se presenter ? Si un Lut joüoit tout seul , il me feroit fuir , moy qui aime extrêmement la Musique. Je fais donc servir Psiché par des Nymphes qui ont soin de l'habiller , qui l'entretiennent de choses agreeables , qui luy donnent des Comedies & des divertissemens de toutes les sortes.

Il seroit long , & même inutile , d'examiner les endroits où j'ay quitté mon Original , & pourquoi je l'ay quitté. Ce n'est pas à force de raisonnement qu'on fait entrer le plaisir dans l'ame de ceux qui lisent : leur sentiment me justi-

P R E F A C E.

fiera , quelque temeraire que j'aye été ; ou me rendra condamnable , quelque raison qui me justifie . Pour bien faire il faut considerer mon Ouvrage , sans relation à ce qu'a fait Apulée , & ce qu'a fait Apulée , sans relation à mon livre , & là deffus s'abandonner à son goût . Au reste j'avouë qu'au lieu de rectifier l'Oracle dont il se sert au commencement des avantures de Psiché , & qui fait en partie le nœud de la Fable , j'en ay augmenté l'inconvenient , faute d'avoir rendu cet Oracle ambigu & court , qui sont les deux qualitez que les réponses des Dieux doivent avoir , &

P R E F A C E.

qu'il m'a été impossible de bien observer. Je me suis assez mal tiré de la dernière, en disant que cet Oracle contenoit aussi la glose des Prêtres ; car les Prêtres n'entendent pas ce que le Dieu leur fait dire ; touzefois il peut leur avoir inspiré la paraphrase aussi-bien qu'il leur a inspiré le texte , & je me sauverai encore par là. Mais sans que je cherche ces petites subtilitez , quiconque fera reflexion sur la chose , trouvera que ni Apulée ni moy nous n'avons failli. Je conviens qu'il faut tenir l'esprit en suspens dans ces sortes de narrations , comme dans les pieces de Théâtre. On ne doit jamais

P R E F A C E.

découvrir la fin des événements ; on doit bien les préparer , mais on ne doit pas les prévenir. Je conviens encore qu'il faut que Psiché apprehende que son mari ne soit un monstre. Tout cela est apparemment contraire à l'Oracle dont il s'agit , & ne l'est pas en effet : car premierement la suspension des esprits & l'artifice de cette Fable ne consistent pas à empêcher que le Lecteur ne s'apperçoive de la véritable qualité du mari qu'on donne à Psiché : il suffit que Psiché ignore qui est celuy qu'elle a épousé , & que l'on soit en attente de savoir si elle verra cet époux , par quels moyens

P R E F A C E.

elle le verra , & quelles seront les agitations de son ame après qu'elle l'aura vu. En un mot le plaisir que doit donner cette Fable à ceux qui la lisent ; ce n'est pas leur incertitude à l'égard de la qualité de ce mari , c'est l'incertitude de Psiché seule : il ne faut pas que l'on croye un seul moment , qu'une si aimable personne ait été livrée à la passion d'un monstre ; ni même qu'elle s'en tienne assûrée ; ce seroit un trop grand sujet d'indignation au Lecteur : cette Belle doit trouver de la douceur dans la conversation & dans les caresses de son mari , & de fois à autres apprehender que ce ne soit un

P R E F A C E.

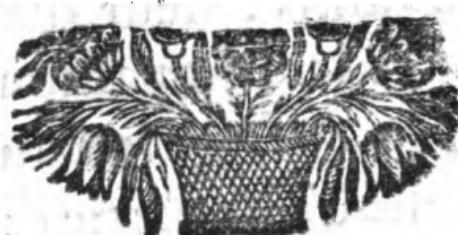
demon ou un enchanter : mais le moins de temps que cette pensée luy peut durer , jusqu'à ce qu'il soit besoin de preparer la catastrophe , c'est assurément le plus à propos. Qu'on ne dise point que l'Oracle l'empêche bien de l'avoir. Je confesse que cet Oracle est tres-clair pour nous ; mais il pouvoit ne l'être pas pour Psi-ché : elle vivoit dans un siecle si innocent , que les gens d'alors pouvoient ne pas connoître l'amour , sous toutes les formes que l'on luy donne. C'est à quoy on doit prendre garde , & par ce moyen il n'y aura plus d'objection à me faire pour ce point-là.

P R E F A C E.

Assez d'autres fautes me seront reprochées sans doute ; j'en demeurerai d'accord , & ne prétends pas que mon ouvrage soit accompli : j'ay tâché seulement de faire en sorte qu'il plût , & que même on y trouvât du solide aussi bien que de l'agréable. C'est pour cela que j'y ai enchassé des Vers en beaucoup d'endroits , & quelques autres enrichissements , comme le voyage des quatre amis , leur dialogue touchant la Compassion & le Rire , la description des enfers , celle d'une partie de Versailles. Cette dernière n'est pas tout-à-fait conforme à l'état présent des lieux ; je les ai dé-

P R E F A C E.

crits en celuy où dans deux ans on les pourra voir. Il se peut faire que mon ouvrage ne vivra pas si long-temps ; mais quelque peu d'assurance qu'ait un Auteur qu'il entretiendra un jour la posterité , il doit toujours se la proposer autant qu'il luy est possible , & essayer de faire les choses pour son usage.



PSICHE.



PSICHÉ.

LIVRE PREMIER.



U A T R E amis , dont la connoissance avoit commencé par le Parnasse , lierent une espece de societé que j'appellerois Academie , si leur nombre eût été plus grand , & qu'ils eussent autant regardé les Muses que le plaisir . La premiere chose qu'ils firent ce fut de bannir d'entre eux les conversations reglées , & tout ce qui sent sa conference Académique . Quand ils se trouvoient ensemble , & qu'ils avoient bien parlé de leurs divertissemens , si le hazard les faisoit tomber sur quelque point de science ou de belles lettres ils profitoient de l'occasion . C'étoit toutefois

A

sans s'arrêter trop long-temps à une même matière, voltigeant de propos en autre comme des abeilles qui rencontraient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité, ni la cabale n'avoient de voix parmy eux. Ils adoroient les ouvrages des anciens, ne refusoient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont deués, parloient des leurs avec modestie, & se donnoient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tomboit dans la maladie du siecle, & faisoit un livre, ce qui arrivoit rarement. Poliphile y étoit le plus sujet (c'est le nom que je donneray à l'un de ces quatre amis.) Les aventures de Psiché luy avoient semblé fort propres pour être contées agréablement. Il y travailla long-temps sans en parler à personne. Enfin il communiqua son dessein à ses trois amis, non pas pour leur demander s'il continueroit, mais comment ils trouvoient à propos qu'il continuât. L'un luy donna un avis, l'autre un autre : de tout cela il ne prit que ce qui luy plût. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour & rendez-vous pour le lire. Acante ne manqua pas, selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu hors de la

L I V R E I. ;

ville qui fût éloigné , & où peu de gens entraflent. On ne les viendroit point interrompre ; ils écouteroient cette lecture avec moins de bruit & plus de plaisir. Il aimoit extrêmement les jardins , les fleurs , les ombrages. Poliphile luy ressemblloit en cela : mais on peut dire que celuy-cy aimoit toutes choses. Ces passions qui leur remplissoient le cœur d'une certaine tendresse, se répandoient jusques dans leurs écrits , & en formaient le principal caractère. Ils parchoient tous deux vers le Lyrique; avec cette différence qu'Acante avoit quelque chose de plus touchant. Poliphile de plus fleury. Des deux autres amis que j'appelleray Ariste & Gelaste , le premier étoit sérieux sans être incommodé, l'autre étoit fort gay. La proposition d'Acante fut approuvée. Ariste dit qu'il y avoit de nouveaux embellissemens à Versailles : qu'il falloit les aller voir, & partir matin , afin d'avoir le loisir de se promener, après qu'ils auroient entendu les avantures de Psiché. La partie futincontinent concluë: dés le lendemain ils l'executerent. Les jours étoient encore assez longs , & la saison belle : C'étoit pendant le dernier Automne. Nos quatre amis étant arrivez à Versailles de

A ij

fort bonne heure, voulurent voir avant le dîné la ménagerie : c'est un lieu rempli de plusieurs sortes de volatilles, & de quadrupedes, la plûpart tres-rares, & de païs éloignez. Ils admirerent en combien d'espèces une seule espèce d'oiseaux se multiplioit, & louèrent l'artifice & les diverses imaginations de la nature qui se jouë dans les animaux, comme elle fait dans les fleurs. Ce qui leur plût davantage ce furent les Demoiselles de Numidie, & certains oiseaux pêcheurs qui ont un bec extrêmement long, avec une peau au dessous qui leur sert de poche. Leur plumage est blanc, mais d'un blanc plus clair que celuy des signes : même de près il paroît carné, & tire sur la couleur de rose vers la racine. On ne peut rien voir de plus beau. Ce sont une espèce de Cormorans. Comme nos gens avoient encore du loisir, ils firent un tour à l'Orangerie. La beauté & le nombre des orangers & des autres plantes qu'on y conserve, ne se scauroient exprimer. Il y a tel de ces arbres, qui a résisté aux attaques de cent hyvers. Acante ne voyant personne autour de lui que ses trois amis (celuy qui les conduisoit étoit éloigné) Acante, dis-

L I V R E I. 5

je , ne se pût tenir de reciter certains couplets de Poësie que les autres se souvinrent d'avoir veus dans un ouvrage de sa façon.

Sommes nous, dit-il, en Provence ?

Quel amas d'arbres toujours verts

Triomphe icy de l'inclemence

Des Aquilons & des hyvers ?

Jasmins dont un air doux s'exhale ,

Fleurs que les vents n'ont pû ternir ,

Aminte en blancheur vous égale ,

Et vous m'en faites souvenir.

Orangers , arbres que j'adore ,

Que vos parfums me semblent doux !

Est-il dans l'empire de Flore

Rien d agreable comme vous ?

Vos fruits aux écorces solides

Sont un véritable tresor ;

Et le jardin des Hesperides

N'avoit point d'autres pommes d'or.

Lorsque vôtre Automne s'avance

On voit encor vôtre Printemps :

L'espoir avec la jouissance

Logent chez vous en même temps.

Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je respire.

Toujours un aimable Zephire

A iij

*Autour de vous se va jouant.
Vous êtes nains ; mais tel arbre geant,
Qui declare au soleil la guerre,
Ne vous vaut pas ;
Bien qu'il couvre un arpant de terre
Avec ses bras.*

La nécessité de manger fit sortir nos gens de ce lieu si délicieux. Tout leur dîné se passa à s'entretenir des choses qu'il avoient vûes, & à parler du Monarque pour qui on a assemblé tant de beaux objets. Après avoir loué ses principales vertus, les lumières de son esprit, ses qualitez heroïques, la science de commander ; après, dis-je, l'avoir loué fort long-temps ils revinrent à leur premier entretien, & dirent que Jupiter seul peut continuellement s'appliquer à la conduite de l'Univers. Les hommes ont besoin de quelque relâche. Alexandre faisoit la débauche ; Auguste joüoit ; Scipion & Lælius s'amusoient souvent à jeter des pierres plates sur l'eau ; notre Monarque se divertit à faire bâtir des Palais ; cela est digne d'un Roy. Il y a même une utilité generale ; car par ce moyen les sujets peuvent prendre part aux plaisirs du Prince, & voir avec admiration ce qui n'est pas fait pour

euX. Tant de beaux jardins & de somptueux édifices sont la gloire de leur païs. Et que ne disent point les étrangers ? Que ne dira point la posterité quand elle verra ces chefs-d'œuvres de tous les arts ? Les reflexions de nos quatre amis finirent avec leur repas. Ils retournerent au Château , virent les dedans que je ne décriray point ; ce seroit une œuvre infinie. Entre autres beaucz ils s'arrêtèrent long-temps à considerer le lit , la tapissérie , & les sieges , dont on a meublé la chambre & le cabinet du Roi. C'est un tissu de la Chine plein de figures qui contiennent toute la Religion de ce pais-là. Faute de Brachmane , nos quatre amis n'y comprirrent rien. Du Château ils passerent dans les jardins ; & prirent celuy qui les conduisoit de les laisser dans la Grotte , jusqu'à ce que la chaleur fût adoucie (ils avoient fait apporter des sieges.) Leur billet venoit de si bonne part qu'on leur accorda ce qu'ils demandoient. Même afin de rendre le lieu plus frais, on en fit joüer les eaux. La face de cette Grotte est composée en dehors, de trois arcades qui sont autant de portes grillées. Au milieu d'une des arcades est un Soleil , de qui les rayons servent de barreaux

A iiiij

8 P S I C H E'.

aux portes. Il ne s'est jamais rien inventé de si à propos, ni de si plein d'art. Au dessus sont trois bas reliefs.

Dans l'un le Dieu du jour achève sa carrière,

Le Sculpeur a marqué ces longs traits de lumière,

Ces rayons dont l'éclat dans les airs s'épanchant

Peint d'un si riche émail les portes du Couchant.

On void aux deux côtés le peuple d'Amanzante

Preparer le chemin sur les Dauphins qu'il monte.

Chaque Amour à l'envi semble se réjouir.

De l'approche du Dieu dont Thetis va joüir.

Des troupes de Zephirs dans les airs se promènent ;

Les Tritons empresez sur les flots vont & viennent.

Le dedans de la Grotte est tel que les regards

Incertains de leur choix courrent de toutes

parts.

Tant d'ornemens divers, tous capables de plaisir,

Font accorder le prix tantôt au Statuaire,

Et tantôt à celuy dont l'art industrieux

Des tressors d'Amphitrite arevêtu ces lieux.

L I V R E I.

,

La voute & le pavé sont d'un rare assem-
blage,

Ces cailloux que la mer pousse sur son ri-
vage,

Où qu'enferme en son sein le terrestre élé-
ment,

Differens en couleur font maint comparti-
ment.

Au haut de six pilliers d'une égale struc-
ture,

Six masques de rocallle, à grotesque figure,
Songes de l'art, Demons bizarrement forgez

Au dessus d'une niche en face sont rangez,
De mille raretez la niche est toute pleine.

Un Triton d'un côté, de l'autre une Sirene,
Ont chacun une conque en leurs mains de
rocher.

Leur souffle pousse un jet qui va loin s'é-
pancher.

Au haut de chaque niche un bassin répand
l'onde :

Le Masque la vomit de sa gorge profonde.

Elle retombe en nappe, & compose un tissu

Qu'un autre bassin rend si-tôt qu'il l'a reçu.

Le bruit, l'éclat de l'eau, sa blancheur
transparence,

D'un voile de cristal alors peu différente,

Font goûter un plaisir de cent plaisirs mêlé.

Quand l'eau cesse, & qu'on void son cristal
éclaté,

A v

*Lenacre & le corail en réparent l'absence :
Morceaux petrifiez, coquillage, croissance,
Caprices infinis du hazard & des eaux,
Reparoissent aux yeux plus brillans &
plus beaux.*

*Dans le fond de la Grotte une arcade est
remplie*

*De marbres à qui l'art a donné de la vie.
Le Dieu de ces rochers sur une urne panché
Gomme un morne repos en son antre couché.
L'urne verse un torrent ; tout l'antre s'en
abreuue.*

*L'eau retombe en glacis, & fait un large
fleuve.*

*J'ay pu jusqu'à présent exprimer quelques
traits*

*De ceux que l'on admire en ce moite Palais.
Le reste est au dessus de mon faible genie :
Toy qui luy peux donner une force infinie,
Dieu des vers & du jour, Phœbus inspi-
re-moy :*

Aussi bien desormis faut-il parler de toy.

*Quand le Soleil est las, & qu'il a fait sa
tâche,*

*Il descend chez Theris, & prend quelque
relâche.*

*C'est ainsi que Louis s'en va se délasser
D'un soin que tous les jours il faut recom-
mencer.*

Sij'étois plus sagace en l'art de bien écrire,

L I V R E I.

ii

Je peindrois ce Monarque étendant son Empire.

*Il lanceroit la foudre; on verroit à ses piez
Des peuples abatus , d'autres humiliez.
Je laisse ces sujets aux maîtres du Parnasse:
Et pendant que Louis, peint en Dieu de la Trace,*

*Fera bruire en leurs vers tout le sacré va-
lon ,*

Je le celebreray sous le nom d' Apollon.

*Ce Dieu se reposant sous ces voiles humili-
des ,*

*Est assis au milieu d'un chœur de Nereïdes.
Toutes sont des Venus de qui l'air gracieux
N'entre point dans son cœur , & s'arrête
à ses yeux.*

*Il n'aime que Thetis, & Thetis les surpasse.
Chacune en le servant fait office de Grace.
Doris verse de l'eau sur la main qu'il luy
tend.*

*Chloé dans un bassin reçoit l'eau qu'il ré-
pand.*

*A luy laver les pieds Melicerie s'applique.
Delphire entre ses bras tient un vase à l'an-
tique.*

*Climene auprès du Dieu poncte en vain
des soupirs :*

*Helas , c'est un tribut qu'elle envoie aux
Zephirs.*

Elle rongit parfois , parfois baisse la veue.

A vi

(Rougit, autant que peut rougir une statuë,
Ce sont des mouvements qu'au défaut de
Sculpteur

Je veux faire passer dans l'esprit du Le-
Etehr.)

Parmy tant de beautez Apollon est sans
flame.

Celle qu'il s'en va voir seule occupe son
ame.

Il songe au doux moment où libre & sans
témoins

Il reverra l'objet qui dissipe ses soins.

O qui pourroit décrire en langue du Par-
nasse

La Majesté du Dieu, son port si plein de
grace,

Cet air que l'on n'a point chez nous autres
mortels,

Et pour qui l'âge d'or inventa les Autels!

Les coursiers de Phœbus, aux flambantes
narines,

Respirent l'Ambroisie en des Grottes voi-
sines.

Les Tritons en ont soin : l'ouvrage est si
parfait

Qu'ils semblent chanceler du chemin qu'ils
ont fait.

Aux deux bouts de la Grotte & dans
deux enfonçures

Le Sculpteur a placé deux charmantes fi-
gures.

L'une est le jeune Acis aussi beau que le jour.

Les accords de sa flute inspirent de l'amour.
Debout contre le roc, une jambe croisée,
Il semble par ses sons attirer Galatée :
Par ses sons, & peut-être aussi par sa beauté.

Le long de ces lambris un doux charme est porté.

Les oyseaux envieux d'une telle harmonie
Epuisent ce qu'ils ont & d'art & de génie.
Philomèle à son tour vient s'entendre loëter :
Et chante par réflets que l'onde fait jouer.
Echo même répond ; Echo toujours hôte se
D'une voile ou d'un roc témoin de sa tristesse.

L'onde tient sa partie : il se forme un concert

Où Philomèle, l'eau, la flute, enfin tout sert.

Deux lustres de rocher de ces voutes descendant.

En liquide cristal leurs branches se réparent.

L'onde sert de flambeaux ; usage tout nouveau.

L'art en mille façons a su prodiguer l'eau.
D'une table de jaspe un jet part en fusée ;
Tuis en perles retombe, en vapeur, en rosée.
L'effort impétueux dont il va s'évanouir

*Fait frapper le Lambris au cristal jalisant.
Telle & moins violente est la bale en flamée.
L'onde malgré son poids dans le plomb
renfermée*

*Sort avec un fracas qui marque son dépit,
Et plaît aux écoutans plus il les é sourdit.
Mille jets, dont la pluye à l'entour se par-
tage,
Moüillent également l'imprudent & le sage.
Craindre ou ne craindre pas à chacun est
égal :*

*Chacun se trouve en bute au liquide cristal.
Plus les jets sont confus, plus leur beauté
se montre.*

*L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
Se rompt, se précipite à travers les rachers,
Et fait comme alambigs distiller leurs
planchers.*

*Nichés, enfoncements, rien ne sert de refuge.
Ma Muse est impuissante à peindre ce dé-
luge,*

*Quand d'une voix de fer je frapperois les
Cieux*

*Je ne pourrois nombrer les charmes de ces
lieux.*

Les quatre amis ne voulurent point être moüillez. Ils prierent celuy qui leur faisoit voir la Grotte de reserver ce plaisir pour le Bourgeois ou pour l'Al-

leman , & de les placer en quelque coin où ils fussent à couvert de l'eau. Ils furent traitez comme ils souhaitoient. Quand leur Conduiteur les eut quittez , ils s'assirent à l'entour de Poliphile qui prit son cahier ; & ayant toussé pour se nettoyer la voix , il commença par ces Vers.

LE Dieu qu'on nomme Amour n'est pas exempt d'aimer,
A son flambeau quelquefois il se brûle :
Et si ses traits ont eu la force d'entamer
Les cœurs de Pluton & d'Hercule ,
Il n'est pas inconvenient
Qu'étant avngle , étourdi , temeraire ,
Il se blesse en les maniant ;
J'en'y vois rien qui ne se puisse faire :
Témoin Psiché dont je vous veux conter
La gloire & les malheurs chantez par
Apulée.
Cela vaut bien la peine d'éconcer.
L'avanture en est signalée.

Poliphile toussa encore une fois après cet Exorde : puis chacun s'étant préparé de nouveau pour luy donner plus d'attention , il commença ainsi son histoire.

Lors que les Villes de la Grece é-

toient encore soumises à des Roys , il y en eut un qui regnant avec beaucoup de bonheur se vit non-seulement aimé de tout son peuple, mais aussi recherché de tous ses voisins. C'étoit à qui gagneroit son amitié ; c'étoit à qui vivroit avec lui dans une parfaite correspondance ; & cela, parce qu'il avoit trois filles à marier. Toutes trois étoient plus considerables par leurs attraits que par les Etats de leur Pere. Les deux aînées eussent pû passer pour les plus belles filles du monde , si elles n'eussent point eu de cadette:mais véritablement cette cadette leur nuisoit fort. Elles n'avoient que ce défaut-là, défaut qui étoit grand à n'en point mentir ; car Psiché (c'est ainsi que leur jeune sœur s'appelloit) Psiché , dis-je , possedoit tous les appas que l'imagination se peut figurer , & ceux où l'imagination même ne peut atteindre. Je ne m'amuserai point à chercher des comparaisôns jusques dans les Astres pour vous la representer assez dignement : C'étoit quelque chose au dessus de tout cela , & qui ne se scauroit exprimer par les lys, les roses, l'yvoire, ni le corail. Elle étoit telle enfin que le meilleur Poëte auroit de la peine à en faire une pareille. En cet état il ne se

faut pas étonner si la Reine de Cythere en devint jalouse. Cette Déesse apprehendoit, & non sans raison, qu'il ne luy fallût renoncer à l'Empire de la beauté, & que Psiché ne la détronât. Car comme on est toujours amoureux des choses nouvelles, chacun courroit à cette nouvelle Venus. Cytherée se voyoit reduite aux seules Isles de son domaine : encore une bonne partie des Amours, anciens habitans de ces Isles bienheureuses, la quittoient-ils, pour se mettre au service de sa rivale. L'herbe croissoit dans ses Temples qu'elle avoit vûs n'aguere si frequentez : plus d'offrandes, plus de de vots, plus de pelerinages pour l'honorer. Enfin la chose passa si avant qu'elle en fit ses plaintes à son fils, & luy representa que le desordre iroit jusqu'à luy.

*Mon fils, dit-elle, en luy baisant les yeux,
La fille d'un mortel en vent à ma puissance.*

Elle a juré de me chasser des lieux

Où l'on me rend obéissance :

Et qui fçait si son insolence

*N'ira pas jusqu'au point de me vouloir ôter
Le rang que dans les Cieux jepense meriter?*

*Paphos n'est plus pour moi qu'un séjour
importun :*

Des Graces & des Ris la troupe m'abandonne :

*Tous les Amours, sans en excepter un,
S'en vont servir cette personne.*

*Si Psiché veut notre couronne,
Il faut la luy donner ; elle seule aussi bien
Fait en Grece à present votre office & le
mien.*

*L'un de ces jours je luy vois pour époux
Le plus beau, le mieux fait de tout l'hu-
main lignage ;*

*Sans le tenir de vos traits ni de vous ;
Sans vous en rendre aucun hommage.*

Il naîtra de leur mariage

*Un autre Cupidon qui d'un de ses regards
Fera plus mille fois que vous avec vos
dards.*

*Prenez-y garde ; il vous y faut songer,
Rendez-la malheureuse, & que cette cadette*

Malgré les siens épouse un étranger

Qui ne s'ache où trouver retraite ;

Qui soit laid, & qui la maltraite,

La fasse consumer en regrets superflus ,

*Tant que ni vous ni moy nous ne la crai-
gnions plus.*

Ces extremitez où s'emporta la
Déesse, marquent merveilleusement

bien le naturel & l'esprit des femmes : rarement se pardonnent-elles l'avantage de la beauté : & je dirai en passant que l'offense la plus irremissible parmi ce sexe , c'est quand l'une d'elles en défait une autre en pleine assemblée ; cela se vante ordinairement comme les assassinats & les trahisons. Pour revenir à Venus , son fils luy promis qu'il la vangeroit. Sur cette assurance elle s'en alla à Cythere en équipage de triomphante. Au lieu de passer par les airs , & de se servir de son char & de ses pigeons, elle entra dans une conque de Nacre attelée de deux Dauphins. La Cour de Neptune l'accompagna. Cecy est proprement matière de Poësie : il ne fieroit guere bien à la Prose de décrire une cavalcade de Dieux marins : d'ailleurs je ne pense pas qu'on pût exprimer avec le langage ordinaire ce que la Déesse parut alors.

*C'est pourquoy nous dirons en langagerimé,
Que l'Empire flotant en demeura charmé.
Cent Tritons la suivant jusqu'au port de
Cythere*

*Par leurs divers emplois s'efforcent de luy
plaire.*

*L'un nage à l'entour d'elle ; & l'autre au
fond des eaux*

Luy cherche du corail, & des tressors nouveaux :

L'un luy tient un miroir fait de cristal de roche ;

Aux rayons du Soleil l'autre en défend l'approche.

Palemon qui la guide , évite les rochers :

Glauque de son cornet fait retentir les Mers :

Thetis luy fait oüir un concert de Sirenes :

Tous les vents aistensifs retiennent leurs haleines :

Le seul Zephire est libre , & d'un souffle amoureux

Il carresse Venus , se jouë à ses cheveux ;

Contre ses vêtemens par fois il se courrouce.

L'onde pour la toucher à longs flots s'entrepose ;

*Et d'une égale ardeur chaque flot à son tour
S'en vient baisser les pieds de la Mere d'Amour.*

Cela devoit être beau , dit Gelaste ;
mais j'aimerois mieux avoir vu vôtre Déesse au milieu d'un bois , habillée comme elle étoit , quand elle plaida sa cause devant un berger. Chacun sourit de ce qu'avoit dit Gelaste ; puis Poliphile continua en ces termes : A peine Venus eut fait un mois de séjour à Cythere , qu'elle sçut que les sœurs de son enne-

mie étoient mariées ; que leurs maris qui étoient deux Rois leurs voisins les traitoient avec beaucoup de douceur & de témoignages d'affection ; enfin qu'elles avoient sujet de se croire heureuses. Quant à leur cadette , il ne luy étoit resté pas un seul Amant , elle qui en avoit eu une telle foule que l'on en fçavoit à peine le nombre. Ils s'étoient retirez comme par miracle ; soit que ce fût le vouloir des Dieux , soit par une vengeance particulière de Cupidon. On avoit encore de la veneration , du respect, de l'admiration pour elle, si vous voulez; mais on n'avoit plus de ce qu'on appelle Amour: Cependant c'est la véritable pierre de touche à quoy l'on juge ordinairement des charmes de ce beau sexe. Cette solitude de soupirans près d'une personne du mérite de Psiché fut regardée comme un prodige,& fit craindre aux peuples de la Grece,qu'il ne leur arrivât quelque chose de fort sinistre. En effet il y avoit de quoy s'étonner:de tout temps l'Empire de Cupidon aussi bien que celuy des Flots a été sujet à des changemens; mais jamais il n'en étoit arrivé de semblable ; au moins n'y en avoit il point d'exemples dans ces païs. Si Psiché n'eût été que belle, on ne

l'eût pas trouvé si étrange; mais comme j'ay dit, outre la beauté qu'elle possedoit en un souverain degré de perfection, il ne luy manquoit aucune des graces nécessaires pour se faire aimer : on luy voyoit un million d'Amours & pas un Amant. Après que chacun eut bien rai-sonné sur ce miracle, Venus declara qu'elle en étoit cause; qu'elle s'étoit ain-si vengée par le moyen de son fils ; que les Parens de Psiché n'avoient qu'à se préparer à d'autres malheurs, parce que son indignation dureroit autant que la vie ou du moins autant que la beauté de leur fille ; qu'ils auroient beau s'hu-milier devant ses Autels, & que les sa-crifices qu'ils luy feroient seroient inu-tiles, à moins que de luy sacrifier Psiché même. C'est ce qu'on n'étoit pas resolu de faire : loin de cela quelques per-sonnes dirent à la Belle que la jalou-sie de Venus luy étoit un témoignage bien glorieux, & que ce n'étoit pas être trop malheureuse que de donner de l'envie à une Déesse, & à une Déesse telle que celle-là. Psiché eût voulu que ces fleurettes luy eussent été dites par un Amant. Bien que sa fierté l'empêchât de témoigner aucun déplaisir, elle ne laisse-toit pas de verfer des pleurs en secret. Qu'ay-je fait

au fils de Venus , disoit-elle souvent en soy-même ? & que luy ont fait mes sœurs qui sont si contentes? Elles ont eu des Amans de reste; moy qui croyois être la plus aimable, je n'en ay plus. De quoy me fert ma beauté ? Les Dieux en me la donnant ne m'ont pas fait un si grand présent que l'on s'imagine : je leur en rends la meilleure part : qu'ils me laissent au moins un Amant: il n'y a fille si miserable qui n'en ait un:la seule Psiché ne sçauroit rendre personne heureux:les cœurs que le hazard luy a donnéz,son peu de merite les luy fait perdre:comment me puis-je montrer après cet affront ? Va Psiché, va te cacher au fond de quelque desert ; les Dieux ne t'ont pas faite pour être vûë, puisqu'ils ne t'ont pas faite pour être aimée. Tandis qu'elle se plaignoit ainsi , ses parens ne s'affligeoient pas moins de leur part, & ne pouvant se resoudre à la laisser sans mary , ils furent contraints de recourir à l'Oracle. Voicy la réponse qui leur fut faite , avec la glose que les Prêtres y ajoûterent.

*L'époux que les Destins gardent à votre
fille
Est un monstre cruel qui déchire les cœurs,*

Qui trouble maint Etat , détruit mainte famille ,
Se nourrit de soupirs , se baigne dans les pleurs.

A l'Univers entier il declare la guerre ,
Courant de bout en bout un flambeau
dans la main :

On le craint dans les Cieux , on le craint
sur la Terre ,
Le Stix n'a pû borner son pouvoir souverain.

C'est un empoisonneur , c'est un incendiaire ,
Un Tyran qui de fers charge jeunes &
vieux .

Qu'on luy livre Psiché : qu'elle tâche à luy
plaire :

Tel est l'arrêt du Sort , de l'Amour , &
des Dieux .

Menez-la sur un Roc , au haut d'une
montagne ,

En des lieux où l'attend le Monstre son
époux .

Qu'une pompe funebre en ces lieux l'ac-
compagne ,

Car elle doit mourir pour ses sœurs &
pour vous .

Je laisse à juger l'étonnement & l'affliction

ction que cette réponse causa. Livrer Pliché aux désirs d'un monstre! Y avoir-il de la justice à cela? Aussi les parens de la Belle doutèrent long-tems s'ils obéiroient. D'ailleurs le lieu où il la faloit conduire n'avoit point été spécifié par l'Oracle. De quel mont les Dieux vouloient-ils parler? Etoit-il voisin de la Grèce ou de la Scythie? Etoit-il situé sous l'Ouse ou dans les climats brûlans de l'Afrique? (Car on dit que dans cette terre il y a de toutes sortes de monstres.) Le moyen de se resoudre à laisser une beauté delicate sur un rocher, entre des montagnes & des precipices, à la mercy de tout ce qu'il y a de plus épouvantable dans la nature? Enfin comment rencontrer cet endroit fatal? C'est ainsi que les bonnes gens cherchoient des raisons pour garder leur fille; mais elle-même leur representa la nécessité de suivre l'Oracle. Je dois mourir, dit-elle à son pere, & il n'est pas juste qu'une simple mortelle comme je suis, entre en parallèle avec la mere de Cupidon. Que gagneriez-vous à luy résister? Vôtre désebîssance nous attireroit une peine encore plus grande. Quelle que puisse être mon avantage, j'aurai lieu de me consoler quand je ne vous serai plus un sujet

B

de larmes. Défaitez-vous de cette Psiché sans qui votre vieillesse seroit heureuse: souffrez que le Ciel punisse une ingrate pour qui vous n'avez eu que trop de tendresse, & qui vous recompense si mal des inquietudes & des soins que son enfance vous a donnez. Tandis que Psiché parloit à son pere de cette sorte, le vieillard la regardoit en pleurant, & ne luy répondroit que par des soupirs. Mais ce n'étoit rien en comparaison du desespoir où étoit la mere. Quelquefois elle courroit par les Temples toute échevelée: d'autrefois elle s'emportoit en blasphèmes contre Venus; puis tenant sa fille embrassée protestoit de mourir plutôt que de souffrir qu'on la luy ôtât pour l'abandonner à un Monstre. Il fallut pourtant obéir: en ce tems-là les Oraclez écoient maîtres de toutes choses: on courroit au devant de son malheur propre, de crainte qu'ils ne fussent trouvez menteurs, tant la superstition avoit de pouvoir sur les premiers hommes. La difficulté n'étoit donc plus que de sçavoir sur quelle montagne il falloit conduire Psiché. L'infortunée fille éclaircit encore ce doute. Qu'on me mette, dit-elle, sur un chariot, sans cocher, ni guide, & qu'on laisse aller les che-

voux à leur fantaisie ; le sort les guide-ra infailliblement au lieu ordonné. Je ne veux pas dire que cette Belle trou-vant à tout des expediens fût de l'hu-meur de beaucoup de filles qui aiment mieux avoir un méchant mari que de n'en point avoir du tout. Il y a de l'apparence que le desespoir plutôt qu'autre chose luy faisoit chercher ces facili-tez. Quoy que ce soit , on se resoud à partir. On fait dresser un appareil de pompe funebre pour satisfaire à chaque point de l'Oracle. On part enfin; & l'siché se met en chemin sous la conduite de ses parens. La voila sur un char d'é-beue , une urne auprés d'elle , la tête panchée sur sa mere, son pere marchant à côté du char, & faisant autant de sou-pirs qu'il faisoit de pas : force gens à la suite vêtus de deüil ; force ministres de funerailles; force sacrificateurs portans de longs vases & de longs cornets dont ils entonnoient des sons fort lugubres. Les peuples voisins étonnez de la nou-veauté d'un tel appareil, nescavoient que conjecturer. Ceux chez qui le convoy passoit l'accompagnoient par honneur jusqu'aux limites de leur territoire, chan-tant des hymnes à la loüange de l'siché leur jeune Déesse , & jonchant des roses

B ij

tout le chemin, bien que les maîtres des cérémonies leur criassent que c'étoit offenseur Venus : mais quoy, les bonnes gens ne pouvoient retenir leur zèle. Après une traite de plusieurs jours, lorsque l'on commençoit à douter de la vérité de l'Oracle, on fut étonné, qu'en côte-toyant une montagne fort élevée, les chevaux, bien qu'ils fussent frais & nouveau repus, s'arrêtèrent court, & quoy qu'on pût faire, ils ne voulurent point passer outre. Ce fut là que se renouvelèrent les cris; car on jugea bien que c'étoit le mont qu'entendoit l'Oracle. Psi-ché descendit du char, & s'étant mise entre l'un & l'autre de ses parens suivie de la troupe, elle passa par dedans un bois assez agreable, mais qui n'étoit pas de longue étendue. A peine eurent-ils fait quelque mille pas, toujours en montant, qu'ils se trouverent entre des rochers habitez par des dragons de toutes espèces. A ces hôtes près, le lieu se pouvoit bien dire une solitude, & la plus effroyable qu'on pût trouver. Pas un seul arbre, pas un brin d'herbe, point d'autre couvert que ces rocs, dont quelques-uns avoient des pointes qui avançoiens en forme de voute, & qui ne tenant presque à rien, faisoient apprehender

à nos voyageurs, qu'elles ne tombassent sur eux : d'autres se trouvoient creusez en beaucoup d'endroits par la chute des torrens ; ceux-cy servoient de retraite aux Hydres , animal fort familier en cette entrée. Chacun demeura si surpris d'horreur , que sans la nécessité d'obéir au Sort , on s'en fût retourné tout court. Il falut donc gagner le sommet malgré qu'on en eût. Plus on alloit en avant , plus le chemin étoit escarpé. Enfin après beaucoup de détours on se trouva au pied d'un rocher d'énorme grandeur , lequel étoit au faîte de la montagne , & où l'on jugea qu'il falloit laisser l'infortunée fille. De representer à quel point l'affliction se trouva montée , c'est ce qui surpassé mes forces.

L'Eloquence elle-même impuissante à le dire ,

*Confesse que cecy n'est point de son Empire.
C'est au silence seul d'exprimer les adieux
Des parens de la Belle au partir de ces lieux.
Je ne décrirai point , ni leur douleur amere ,
Ni les pleurs de Psiché , ni les cris de sa
mere ,*

*Qui du fond des rochers renvoyez dans les
airs ,*

Firent de bout en bout retentir ces deserts.

*Elle plaint de son sang la cruelle avantage,
Implore le Soleil, les Astres, la Nature ;
Croit flétrir par ses cris les Auteurs du
destin :*

*Il luy faut arracher sa fille de son sein.
Après mille sanglots enfin l'on les sépare.
Le Soleil las de voir ce spectacle barbare
Precipite sa course, & passant sous les eaux
Va porter la clarté chez des peuples nou-
veaux.*

*L'horreur de ces déserts s'accroît par son
absence :*

*La nuit vient sur un char conduit par le
silence :*

Il amène avec luy la crainte en l'Univers.

La part qu'en eut Psiché ne fut pas des moindres. Representez-vous une fille qu'on a laissée seule en des déserts effroyables, & pendant la nuit. Il n'y a point de conte d'apparitions & d'esprits qui ne luy revienne dans la memoire. À peine ose-t-elle ouvrir la bouche afin de se plaindre. En cet état, & mourant presque d'apprehension, elle se sentit enlever dans l'air. D'abord elle se tint pour perduë, & crut qu'un Demon l'alloit emporter en des lieux d'où jamais on ne la verroit revenir. Cependant c'étoit le Zephire, qui incontinent

la tita de peine , & luy dit l'ordre qu'il avoit de l'enlever de la sorte , & de la mener à cet époux dont parloit l'Oracle , & au service duquel il étoit. Psiché se laissa flater à ce que luy dit le Zephire; car c'est un Dieu des plus agreables. Ce ministre aussi fidelle que diligent des volontez de son maître, la porta au haut du rocher. Après qu'il luy eut fait traverser les airs avec un plaisir qu'elle auroit mieux goûté dans un autre tems , elle se trouva dans la cour d'un Palais superbe. Nôtre Heroïne qui commençoit à s'accoutumer aux avantures extraordinaire s , eut bien l'assûrance de contempler ce Palais à la clarté des flambeaux qui l'environnoient : toutes les fenêtres en étoient bordées : le Firmament qui est la demeure des Dieux ne parut jamais si bien éclairé. Tandis que Psiché consideroit ces merveilles , une troupe de Nymphes la vint recevoir jusques par delà le perron; & après une inclination tres-profonde , la plus apparente luy fit une espece de compliment , à quoys la Belle ne s'étoit nullement attendue. Elle s'en tira pourtant assez bien. La premiere chose fut de s'enquerir du nom de celuy à qui appartenioient des lieux si charmans , & il

est à croire qu'elle demanda de le voir, on ne luy répondit là-dessus que confusément : puis ces Nymphes la conduisirent en un vestibule , d'où l'on pouvoit découvrir d'un côté les cours, & de l'autre côté les jardins. Psiché le trouva proportionné à la richesse de l'édifice. De ce vestibule on la fit passer en des salles que la magnificence elle-même avoit pris la peine d'orner , & dont la dernière encherissoit toujours sur la précédente. Enfin cette Belle entra dans un cabinet où on luy avoit préparé un bain. Aussi-tôt ces Nymphes se mirent en devoir de la déshabiller & de la servir. Elle fit d'abord quelque résistance , & puis leur abandonna toute sa personne. Au sortir du bain on la revêtit d'habits nuptiaux : je laisse à penser quels ils pouvoient être , & si l'on y avoit épargné les diamans & les pierreries : il est vray que c'étoit ouvrage de Fée , lequel d'ordinaire ne couté rien. Ce ne fut pas une petite joye pour Psiché de se voir si brave , & de se regarder dans les miroirs dont le cabinet étoit plein. Cependant on avoit mis le couvert dans la salle la plus prochaine. Il y fut servi de l'Ambroisie en toutes les sortes. Quant au Nectar les Amours en furent

les échansons. Psiché mangea peu. Après le repas une musique de luths & de voix se fit entendre à l'un des coins du platfonds , sans qu'on vît ni chantres , ni instrumens ; musique aussi douce & aussi charmante que si Orphée & Amphion en eussent été les conducteurs. Parmi les Airs qui furent chantez il y en eut un qui plut particulierement à Psiché. Je vais vous en dire les paroles, que j'ay mises en notre langue au mieux que j'ay pu.

*Tout l'Univers obéit à l'Amour ;
Belle Psiché soumettez luy votre ame.
Les autres Dieux à ce Dieu font la cour,
Et leur pouvoir est moins doux que sa
flame.*

*Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Aimez , aimez , tout le reste n'est rien.*

*Sans cet amour tant d'objets ravisans,
Lambris dorez, bois, jardins , & fon-
taines ,
N'ont point d'appas qui ne soient lan-
guissans ,*

*Et leurs plaisirs sont moins doux que
ses peines.*

*Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Aimez , aimez , tout le reste n'est rien.*

Dès que la musique eut cessé, on dit à Psiché qu'il étoit tems de se reposer. Il luy prit alors une petite inquietude accompagnée de crainte, & telle que les filles l'ont d'ordinaire le jour de leurs nôces sans sçavoir pourquoi. La Belle fit toutefois ce que l'on voulut. On la met au lit, & on se retire. Un moment après, celuy qui en devoit être le possesseur arriva, & s'approcha d'elle. On n'a jamais sçû ce qu'ils se dirent, ni même d'autres circonstances bien plus importantes que celles-là : seulement a-t-on remarqué que le lendemain les Nymphes rioient entre elles, & que Psiché rougissait en les voyant rire. La Belle ne s'en mit pas fort en peine, & n'en parut pas plus triste qu'à l'ordinaire. Pour revenir à la premiere nuit de ses nôces, la seule chose qui l'embarassoit, étoit que son mari l'avoit quittée devant qu'il fût jour, & luy avoit dit que pour beaucoup de raisons il ne vouloit pas être connu d'elle, & qu'il la prioit de renoncer à la curiosité de le voir. Ce fut ce qui luy en donna davantage. Quelles peuvent être ces raisons? disoit en soy-même la jeune épouse, & pourquoi se cache-t-il avec tant de soin ? Assûrement l'Oracle nous a dit vrai,

quand il nous l'a peint comme quelque chose de fort terrible : si cest-ce qu'au toucher & au son de voix il ne m'a semblé nullement que ce fût un monstre ; toutefois les Dieux ne sont pas menteurs , il faut que mon mari ait quelque défaut remarquable : si cela étoit je serois bien malheureuse. Ces reflexions tempèrent pour quelques momens la joye de Psiché. Enfin elle trouva à propos de n'y plus penser , & de ne point corrompre elle-même les douceurs de son mariage. Dés que son époux l'eut quittée, elle tira les rideaux. A peine le jour commençoit à poindre. En l'attendant nostre Heroïne se mit à rêver à ses avantures , particulièrement à celles de cette nuit. Ce n'étoient pas véritablement les plus étranges qu'elle eût couruës ; mais elle en revenoit toujours à ce mari qui ne vouloit point être vu. Psiché s'enfonça si avant en ces rêveries, qu'elle en oublia ses ennuis passéz , les frayeurs du jour précédent, les adieux de ses parens , & ses parens mêmes , & là dessus elle s'endormit. Aussi-tôt le songe luy represente son mari sous la forme d'un jouvenceau de quinze à seize ans, beau comme l'amour , & qui avoit toute l'apparence d'un Dieu. Transportée de joye, la Belle l'em-

B vj

brasse; il veut s'échaper, elle crie; mais personne n'accourt au bruit. Qui que vous soyez, dit-elle, & vous ne scauriez être qu'un Dieu, je vous tiens, ô charmant époux, & je vous verrai tant qu'il me plaira. L'émotion l'ayant éveillée, il ne luy demanda que le souvenir d'une illusion si agreable, & au lieu d'un jeune mari la pauvre Psiché ne voyant en cette chambre que des dorures, ce qui n'étoit pas ce qu'elle cherchoit, ses inquietudes recommencèrent. Le sommeil eut encore une fois pitié d'elle ; il la replongea dans les charmes de ses pavots: & la Belle acheva ainsi la premiere nuit de ses nôces. Comme il étoit déjà tard, les Nymphes entrerent, & la trouverent encore toute endormie. Pas une ne luy demanda la raison, ni comment elle avoit passé la nuit, mais bien, si elle se vouloit lever, & de quelle façon il luy plaisoit que l'on l'habillât. En disant cela on luy montre cent sortes d'habits, la plûpart tres-riches. Elle choisit le plus simple, se leve, se fait habiller avec précipitation, & témoigne aux Nymphes une impatience de voir les raretez de ce beau séjour. On la mene donc en toutes les chambres: il n'y a point de cabinet ni d'arriere-cabinet qu'elle ne visite, & où

elle ne trouve un nouveau sujet d'admiration. Delà elle passe sur des balcons , & de ces balcons les Nymphes luy font remarquer l'architecture de l'édifice , autant qu'une fille est capable de la concevoir. Elle se souvient qu'elle n'a pas assez regardé de certaines tapisseries. Elle rentre donc comme une jeune personne qui voudroit tout voir à la fois , & qui ne sait à quoy s'attacher. Les Nymphes avoient assez de peine à la suivre , l'avidité de ses yeux la faisant courir sans cesse de chambre en chambre , & considerer à la hâte les merveilles de ce Palais , ou par un enchantement Prophetique , ce qui n'étoit pas encore & ce qui ne devoit jamais être , se rencontraoit.

On fit ses murs d'un marbre aussi blanc que l'atbaire.

*Les dedans sont ornés d'un Porphire luisant.
Ces ordres dont les Grecs nous ont fait un présent,*

*Le Dorique sans fard , l'élégant Ionique ,
Et le Corintien superbe & magnifique ,
L'un sur l'autre placez élèvent jusqu'aux Cieux*

*Ce pompeux édifice où tout charme les yeux .
Pour servir d'ornement à ses divers étages ,*

*L'Architecte y posa les vivantes images
De ces objets divins, Cleopatres, Phrinez,
Par qui sont les Heros en triomphe menez.
Ces fameuses beautez dont la Grece se
vante,*

*Celles que le Parnase en ses fables nous
chanter,*

*Ou de qui nos Romans font de si beaux
portraits,*

*A l'envi sur le marbre étaloitent leurs at-
traits.*

*L'enchanteeuse Armide, Heroïne du Tasse,
A côté d' Angelique avoit trouvé sa place.
On y voyoit sur tout Helene au cœur léger
Qui causa tant de maux pour un Prince
berger.*

*P siché dans le milieu voit aussi sa statuë,
De ces Reines des cœurs pour Reine recon-
nuë.*

*La Belle à cet aspect s'applaudit en secret;
Et n'en peut détacher ses beaux yeux qu'à
regret.*

*Mais on lui montre encor d'autres mar-
ques de gloire :*

*Et ses traits sont de marbre, ailleurs ils
sont d'yvoire :*

*Les disciples d'Araehne à l'envi des pin-
ceaux*

*En ont aussi formé de differens tableaux.
Dans l'un on voit les Ries divertir cette Belle:*

Dans l'autre les Amours dansent à l'entour d'elle :

Et sur cette autre toile Euphrosine & ses sœurs

Ornent ses blonds cheveux de guirlandes de fleurs.

Enfin , soit aux couleurs , ou bien dans la sculpture ,

Psiché dans mille endroits rencontre sa figure ;

Sans parler des miroirs & du cristal des eaux ,

Que ses traits imprimer font paroître plus beaux.

Les entroits où la Belle s'arrêta le plus ce furent les galeries. Là les rareitez , les tableaux , les bustes , non de la main des Apelles & des Phidias , mais de la main même des Fées , qui ont été les maîtresses de ces grands hommes , composoient un amas d'objets qui éblouissoit la vuë , & qui ne laissoit pas de luy plaire , de la charmer , de luy causer des ravissemens , des extases ; en sorte que Psiché passant d'une extrémité en une autre , demeura long-tems immobile , & parut la plus belle statue d'ces lieux. Des galeries elle repasse encore dans les chambres , afin d'en

considerer les richesses , les precieux meubles, les tapisseries de toutes les sortes, & d'autres ouvrages conduits par la fille de Jupiter: sur tout, on voyoit une grande varieté dans ces choses, & dans l'ordonnance de chaque chambre ; colonnes de Porphire aux alcoves (ne vous étonnez pas de ce mot d'alcove , c'est une invention moderne , je vous l'avoue , mais ne pouvoit-elle pas être dès lors en l'esprit des Fées ? Et ne seroit-ce point de quelque description de ce Palais que les Espagnols , les Arabes , si vous voulez , l'auroient prise ?) les chapiteaux de ces colonnes étoient d'aitain de Corinthe pour la plûpart . Ajoutez à cela les balustres d'or . Quant aux lits , ou c'étoit broderie de perles , ou c'étoit un travail si beau que l'étoffe n'en devoit pas être considerée . Je n'oublierai pas , comme on peut penser , les cabinets , & les tables de pierreries ; vases singuliers , & par leur matiere , & par l'artifice de leur graveure ; enfin de quoy surpasser en prix l'Univers entier . Si j'entreprenois de décrire seulement la quatrième partie de ces merveilles , je me rendrois sans doute importun ; car à la fin on s'ennuye de tout , & de belles choses comme du reste . Je me contens

terai donc de parler d'une tapisserie relevée d'or , laquelle on fit remarquer principalement à Psiché, non tant pour l'ouvrage , quoi qu'il fût rare, que pour le sujet. La tenture étoit composée de six pieces.

*Dans la premiere on voyoit un Chaos,
Mas^e confuse , & de qui l'assemblage
Faisoit luter contre l'orgueil des flots
Des Tourbillons d'une flâme volage.*

*Non loin de là dans un même monceau
L'air gemissoit sous le poids de la terre:
Ainsi le feu, l'air, la terre, avec l'eau ,
Entretenoient une cruelle guerre.*

*Que fait l'Amour? volant de bout en bout
Ce jenne enfant sans beaucoup de mystere
En badinant vous débrouille le tout ,
Mille fois mieux qu'un Sage n'eût su faire.*

*Dans la seconde un Cyclope amoureux,
Pour plaire aux yeux d'une Nymphe
jolie ,
Se démêloit la barbe & les cheveux;
Ce qu'il n'avoit encor fait de sa vie.*

En se moquant la Nymphe s'enfuyoit.

*Amour l'atteint; & l'on voyoit la Belle,
Qui dans un bos le Cyclope prioit
Qu'il l'excusât d'avoir été rebelle.*

Dans la troisième , Cupidon paroif-
soit assis sur un char tiré par des Tigres.
Derrière ce char un petit Amour me-
noit en lessé quatre grands Dieux , Ju-
piter, Hercule , Mars & Pluton ; tandis
que d'autres enfans les chassoient,& les
faisoient marcher à leur fantaisie. La
quatrième & la cinquième represen-
toient en d'autres manieres la puissance
de Cupidon. Et dans la sixième ce Dieu,
quoi qu'il eût sujet d'être fier des dé-
poüilles de l'Univers, s'inclinoit devant
une personne de taille parfaitement
belle , & qui témoignoit à son air une
tres-grande jeunesse. C'est tout ce qu'on
en pouvoit juger , car on ne luy voyoit
point le visage; & elle avoit alors la tête
tournée, comme si elle eût voulu se dé-
barrasser d'un nombre infini d'Amours
qui l'environnoient. L'ouvrier avoit
peint le Dieu dans un grand respect ;
tandis que les Jeux & les Ris qu'il avoit
amenez à sa suite se moquoient de luy
en cachette,& se faisoient signe du doigt
que leur maître étoit attrapé. Les bor-
dures de cette tapissérie étoient toutes

pleines d'enfans qui se joüoient avec des massuës, des foudres, & des Tridens; & l'on voyoit en beaucoup d'endroits pendre pour trophées force bracelets & autres ornemens de femmes. Parmi cette diversité d'objets rien ne plût tant à la Belle que de rencontrer par tout son portrait, ou bien sa statuë, ou quelque autre ouvrage de cette nature. Il sembloit que ce Palais fût un temple, & Psyché la Déesse à qui il étoit consacré. Mais de peur que le même objet se présentant si souvent à elle ne luy devint ennuyeux, les Fées l'avoient diversifiée, comme vous sçavez que leur imagination est feconde. Dans une chambre elle étoit représentée en Amazone, dans une autre en Nymphe, en bergere, en chasseresse, en Grecque, en Persane, en mille façons différentes & si agréable que cette Belle eut la curiosité de les éprouver, un jour l'une, un autre jour l'autre ; plus par divertissement & par jeu que pour en tirer aucun avantage, sa beauté se soutenant assez d'elle-même. Cela se passoit toujours avec beaucoup de satisfaction de sa part, force louanges de la part des Nymphes, un plaisir extrême de la part du monstre, c'est-à-dire, de son époux, qui avoit

mille moyens de la contempler sans qu'il se montrât. Psiché se fit donc Imperatrice , simple bergere , ce qu'il luy plût. Ce ne fut pas sans que les Nymphes luy dissent qu'elle étoit belle en toutes sortes d'habits , & sans qu'elle-même se le dît ~~aussi~~. Ah si mon mari me voyoit parée de la sorte ! s'écrioit-elle souvent étant seule. En ce moment-là son mari la voyoit peut-être de quelque endroit d'où il ne pouvoit être vu ; & outre le plaisir de la voir, il avoit ce luy d'apprendre ses plus secrètes pensées , & de luy entendre faire un souhait où l'amour avoit pour le moins autant de part que la bonne opinion de soy-même. Enfin il ne se passa presque point de jour que Psiché ne changeât d'ajustement. Changer d'ajustement tous les jours ! s'écria Acante , je ne voudrois point d'autre Paradis pour nos Dames. On avoüa qu'il avoit raison , & il n'y en eut pas un dans la compagnie qui ne souhaitât un pareil bonheur à quelque femme de sa connoissance. Cette reflexion étant faite , Poliphile reprit ainsi. Notre Heroïne passa presque tout ce premier jour à voir le logis : sur le soir elle s'alla promener dans les cours & dans les jardins , d'où elle considera

quelque tems les diverses faces de l'é-difice ; sa majesté, ses enrichissemens & ses graces ; la proportion, le bel ordre , & la correspondance de ses parties. Je vous en ferois la description , si j'étois plus sçavant dans l'Architecture que je ne suis. A ce défaut vous aurez recours au Palais d'Apollidon , ou bien à celuy d'Armide ; ce m'est tout un. Quant aux jardins , voyez ceux de Falerine ; ils vous pourront donner quelque idée des lieux que j'ay à décrire.

Assemblez sans aller si loin

Vaux , Liencourt , & leurs Nayades ;

T joignant en cas de besoin

Ruël avecque ses cascades.

Cela fait de tous les côtes

Placez en ces lieux enchantez

Force jets affrontans la nuë ,

Des canaux à per:e de vñë.

Bordez-les d'Orangers, de Myrtes, de Jas-mins ,

Qui soient aussi geants que les nôtres sont nains.

Entassez-en des pepinieres :

Plantez-en des forets entieres ;

Des forets où chante en tout tems

Philomele honneur des bocages ,

De quide regne en nos ombrages .

*Nait & meurt avec le Printemps.
 Mêlez-y les sons éclatans
 De tout ce que les bois ont d'agréables
 Chantres.*
*Chassez de ces forêts les sinistres oyseaux ;
 Que les fleurs bordent leurs ruisseaux :
 Que l'Amour habite leurs antres.
 N'y laissez entrer toutefois
 Aucune hôteſſe de ces bois
 Qu'avec un paisible Zephire,
 Et jamais avec un Satire.
 Point de tels Amans dans ces lieux ;
 Psiché s'en tiendroit offensée :
 Ne les offrez point à ses yeux ,
 Et moins encore à sa pensée.
 Qu'en ce canton délicieux
 Flore & Pomone à qui mieux
 Faſſent montre de leurs richesses ;
 Et que ce couple de Déesſes
 Y renouuelle ſes prefens
 Quatre fois au moins tous les ans.
 Que tout y naifle ſans culture,
 Toujours fraîcheur , toujouſs verduſre ,
 Toujouſs l'halteine & les ſoupirs
 D'une brigade de Zephirs.*

Psiché ne ſe promenoit au commencement que dans les jardins, n'osant ſe fier aux bois ; bien qu'on l'assurât qu'elle n'y rencontreroit que les Dryades,

& pas un seul Faune. Avec le tems elle devint plus hardie. Un jour que la beauté d'un ruisseau l'avoit attirée , elle se laissa conduire insensiblement aux replis de l'onde. Après bien des tours elle parvint à sa source, C'étoit une Grotte assez spacieuse , où dans un bassin taillé par les seules mains de la nature couloit le long d'un rocher une eau argentée, & qui par son bruit invitoit à un doux sommeil. Psiché ne se put tenir d'entrer dans la Grotte. Comme elle en visitoit les recoins , la clarté qui alloit toujours en diminuant luy faillit enfin tout à coup. Il y avoit certainement de quoy avoir peur ; mais elle n'en eut pas le loisir. Une voix qui luy étoit familiere l'assura d'abord:c'étoit celle de son époux. Il s'approcha d'elle, la fit asseoir sur un siege couvert de mousse , se mit à ses pieds , & après luy avoir baisé la main , il luy dit en soupirant: Faut-il que je doive à la beauté d'un ruisseau une si agreable rencontre? pourquoy n'est-ce pas à l'Amour ? Ah Psiché , Psiché , je vois bien que cette passion & vos jeunes ans n'ont encore guere de commerce ensemble. Si vous aimiez , vous chercheriez le silence & la solitude avec plus de soin

que vous ne les évitez maintenant. Vous chercheriez les antres sauvages , & au- riez bien-tôt appris que de tous les lieux où on sacrifice au Dieu des Amans , ceux qui luy plaisent le plus ce sont ceux où on peut luy sacrifier en secret: mais vous n'aimez point. Que voulez-vous que j'aime, répondit Psiché? Un mari,dit-il, que vous vous figurerez à votre mode , & à qui vous donnerez telle sorte de beauté qu'il vous plaira. Oùy , mais re-partit la Belle , je ne me rencontrerai peut-être pas avec la nature : car il y a bien de la fantaisie en cela. J'ay oùy dire que non-seulement chaque Nation avoit son goât , mais chaque personne aussi. Une Amazone se proposeroit un mari dont les graces feroient trembler ; un mari ressemblant à Mars : moy je m'en proposerai un semblable à l'A-mour. Une personne melancholique ne manqueroit pas de donner à ce mari un air serieux : moy qui suis gaye , je luy en donnerai un enjoüé. Enfin je croirai vous faire plaisir en vous attribuant une beauté delicate , & peut-être vous ferai-je tort. Quoy que c'en soit , dit le mari , vous n'avez pas attendu jusqu'à présent à vous forger une image de votre époux : je vous prie

prie de me dire quelle elle est. Vous avez dans mon esprit, poursuivit la Belle, une mine aussi douce que trompeuse; tous les traits fins; l'œil riant & fort éveillé; de l'embonpoint & de la jeunesse, on ne sçauroit se tromper à ces deux points-là: mais je ne sçai si vous êtes Ethiopien ou Grec: & quand je me suis fait une idée de vous la plus belle qu'il m'est possible, votre qualité de monstre vient tout gâter. C'est pourquoi le plus court & le meilleur, selon mon avis, c'est de permettre que je vous voye. Son mari luy sera la main, & luy dit avec beaucoup de douceur: C'est une chose qui ne se peut pour des raisons que je ne sçaurois même vous dire. Je ne sçaurois donc vous aimer, reprit-elle assez brusquement. Elle en eut regret, d'autant plus qu'elle avoit dit cela contre sa pensée. Mais quoi la faute étoit faite. En vain elle voulut la reparer par quelques caresses. Son mari avoit le cœur si serré qu'il fut un temps assez long sans pouvoir parler. Il rompit à la fin son silence par un soupir, que Psyché n'eut pas plutôt entendu qu'elle y répondit, bien qu'avec quelque sorte de défiance. Les paroles de l'Oracle luy renvoient en l'esprit. Le moyen de les ac-

C

corder avec cette douceur passionnée que son époux luy faisoit paroître ? Celuy qui empoisonnoit , qui brûloit , qui faisoit ses jeux des tortures , soupirer pour un simple mot ! cela sembloit tout-à-fait étrange à notre Heroïne : & à dire vrai tant de tendresse en un monstre étoit une chose assez nouvelle. Des soupirs il en vint aux pleurs , & des pleurs aux plaintes. Tout cela plût extrêmement à la Belle : mais comme il disoit des choses trop pitoyables , elle ne put souffrir qu'il continuât , & luy mit premierement la main sur la bouche , puis la bouche même , & par un baiser bien mieux qu'elle n'auroit fait avec toutes les paroles du monde elle l'affura que tout invisible & tout monstre qu'il vouloit être , elle ne laissoit pas de l'aimer. Ainsi se passa l'avanture de la Grotte. Il leur en arriva beaucoup de pareilles. Notre Heroïne ne perdit pas la memoire de ce que luy avoit dit son époux. Ses rêveries la menoient souvent jusqu'aux lieux les plus écartez de ce beau séjour , & faisoient si bien que la nuit la surprenoit devant qu'elle pût gagner le logis. Aussi-tôt son mari la venoit trouver sur un char environné de tenebres , & plaçant à côté de luy notre jeune épouse ,

ils se promenoient au bruit des fontaines. Je laisse à penser si les protestations, les sermens , les entretiens pleins de passion se renouvelloient ; & de fois à autres aussi les baisers , non point de mari à femme , il n'y a rien de si insipide, mais de maîtresse à amant , & pour ainsi dire de gens qui n'en seroient encore qu'à l'esperance. Quelque chose manquoit pourtant à la satisfaction de Psiché. Vous voyez bien que j'entends parler de la fantaisie de son mari , c'est-à-dire , de cette opiniâtréte à demeurer invisible. Toute la posterité s'en est étonnée. Pourquoy une resolution si extravagante ? Il se peut trouver des personnes laides qui affectent de se montrer; la rencontre n'en est pas rare:mais que ceux qui sont beaux se cachent , c'est un prodige dans la nature; & peut-être n'y avoit-il que cela de monstrueux en la personne de notre époux. Après en avoir cherché la raison , voici ce que j'ay trouvé dans un manuscrit qui est venu depuis peu à ma connoissance.Nos Amans s'entretenoient à leur ordinaire; & la jeune épouse qui ne songeoit qu'aux moyens de voir son mari , ne perdoit pas une seule occasion de luy en parler. De discours en autre ils vinrent

C ij

aux merveilles de ce jour. Après que la Belle eut fait une longue énumération des plaisirs qu'elle y rencontrroit, disoit-elle, de tous côtés, il se trouva qu'à son compte le principal point y manquoit. Son mari ne voyoit que trop où elle avoit dessein d'en venir ; mais comme entre Amans les contestations sont quelquefois bonnes à plus d'une chose , il voulut qu'elle s'expliquât , & lui demanda ce que ce pouvoit être que ce point d'une si grande importance , vu qu'il avoit donné ordre aux Fées que rien ne manquât. Je n'ay que faire des Fées pour cela , repartit la Belle : voulez-vous me rendre tout-à-fait heureuse ? Je vous en enseignerai un moyen bien court. Il ne faut... Mais je vous l'ai dit tant de fois inutilement que je n'oserois plus vous le dire. Non , non , reprit le mari , n'appréhendez pas de m'être importune : je veux bien que vous me traitiez comme on fait les Dieux ; ils prennent plaisir à se faire demander cent fois une même chose ; qui vous a dit que je ne suis pas de leur naturel ? Nôtre Héroïne encouragée par ces paroles lui repartit : Puisque vous me le permettez , je vous dirai franchement que tous vos Palais , tous vos meubles , tous vos jar-

dins ne sçauoient me recompenser d'un moment de vôtre presence, & vous voulez que j'en sois tout-à-fait privée : car je ne puis appeller presence un bien où les yeux n'ont aucune part. Quoi je ne suis pas maintenant de corps auprès de vous, reprit le mari, & vous ne me touchez pas? Je vous touche, repartit-elle, & sens bien que vous avez une bouche, un nez , des yeux , un visage ; tout cela proportionné comme il faut , & selon que je m'imagine , assorti de traits qui n'ont pas leurs pareils au monde ; mais jusqu'à ce que j'en sois assurée , cette presence de corps dont vous me parlez est presence d'esprit pour moy. Presence d'esprit! repartit l'époux. Pliché l'empêcha de continuer, & luy dit en l'interrompant : Apprenez-moy du moins les raisons qui vous rendent si opiniâtre. Je ne vous les dirai pas toutes , reprit l'époux; mais afin de vous contenter en quelque façon , examinez ja chose en vous-même , vous serez contrainte de m'avouer qu'il est à propos pour l'un & pour l'autre de demeurer en l'état où nous nous trouvons. Premierement tenez-vous certaine que du moment que vous n'aurez plus rien à souhaiter vous vous ennuyerez ; & comment ne vous

C iij

ennuyeriez-vous pas ? les Dieux s'ent-
nuyent bien : ils sont contrainx de se
faire de temps en temps des sujets de
desirs & d'inquietude , tant il est vray
que l'entiere satisfaction & le dégoût
se tiennent la main. Pour ce qui me
touche , je prens un plaisir extrême à
vous voir en peine ; d'autant plus que
vôtre imagination ne se forge gueres
de monstres (j'entends d'images de ma
personne) qui ne soient tres-agreables.
Et pour vous dire une raison plus par-
ticuliere , vous ne doutez pas qu'il n'y
ait quelque chose en moy de surnatu-
rel Necessairement je suis Dieu , ou
je suis Demon , ou bien enchanteur.
Si vous trouvez que je suis Démon
vous me hairez : & si je suis Dieu vous
cesserez de m'aimer , ou du moins vous
ne m'aimerez plus avec tant d'ardeur ,
car il s'en faut bien qu'on aime les
Dieux aussi violement que les hom-
mes. Quant au troisième , il y a des en-
chanteurs agreables , je puis être de
ceux-là , & possible suis-je tous les trois
ensemble. Ainsi le meilleur pour vous
est l'incertitude , & qu'après la posse-
sion vous ayez toujours de quoy désirer :
c'est un secret dont on ne s'étoit pas en-
core avisé , demeurons-en là , si vous

M'en croyez : je fçai ce que c'est d'amour, & le dois fçavoir. Psiché se paya de ces raisons ; ou si elle ne s'en paya , elle fit semblant de s'en payer. Cependant elle inventoit mille jeux pour se divertir. Les parterres étoient dépouillez , l'herbe des prairies foulée. Ce n'étoient que danses & combats de Nymphes qui se separoient souvent en deux troupes , & distinguées par des écharpes de fleurs , comme par des ordres de Chevalerie , se jettoient ensuite tout ce que Flore leur presentoit ; puis le parti victorieux dressoit un trophée & dansoit autour,couronné d'œillets & de roses. D'autres fois Psiché se divertissoit à entendre un défi de rossignols , ou à voir un combat naval de Cignes , des tournois & des joustes de poisssons. Son plus grand plaisir étoit de presenter un appas à ces animaux ; & après les avoir pris de les rendre à leur élément. Les Nymphes suivoient en cela son exemple. Il y avoit tous les soirs gageure à qui en prendroit davantage. La plus heureuse en sa pêche obtenoit quelque faveur de notre Heroïne:la plus malheureuse étoit condamnée à quelque peine , comme de faire un bouquet ou une guirlande à chacune

C iiiij

de ses compagnes. Ces spectacles se terminoient par le coucher du Soleil.

*Il étoit témoin de la fête,
Paré d'un magnifique atour ;
Et caché le reste du jour,
Sur le soir il monstrois sa tête.*

Mais comment la monstrois-il ? Environnée d'un diadème d'or & de pourpre, & avec toute la magnificence & la pompe qu'un Roi des Astres peut étaler. Le logis fournisoit pareillement ses plaisirs, qui n'étoient tantôt que de simples jeux, & tantôt des divertissements plus solides. Psyché commençoit à ne plus agir en enfant. On luy racontoit les Amours des Dieux, & les changemens de forme qu'a causez cette passion source de bien & de mal. Le sçavoir des Fées avoit mis en tapisseries les malheurs de Troye, bien qu'ils ne fussent pas encore arrivez. Psyché se les faisoit expliquer. Mais voici un merveilleux effet de l'enchantement. Les hommes, comme vous sçavez, ignoroient alors ce bel art que nous appelions Comedie : il n'étoit pas même encore dans son enfance : cependant on le fit voir à la Belle dans sa plus grande

perfection, & tel que Menandre & Sophocle nous l'ont laissé. Jugez si on y épargnoit les machines, les musiciens, les beaux habits, les Balets des anciens & les nôtres. Psiché ne se contenta pas de la Fable; il faut y joindre l'Histoire, & l'entretenir de diverses façons d'aimer qui sont en usage chez chaque peuple; quelles sont les beautez des Schites, quelles sont celles des Indiens, & tout ce qui est contenu sur ce point dans les archives de l'Univers, soit pour le passé, soit pour l'avenir, à l'exception de son avanture qu'on luy cacha, quelque priere qu'elle fit aux Nymphes de la luy apprendre. Enfin sans qu'elle bougeât de son Palais toutes les affaires qu'Amour a dans les quatre parties du monde luy passerent devant les yeux. Que vous diray-je davantage? On luy enseigna jusqu'aux secrets de la Poësie. Cette corruptrice des cœurs acheva de gâter celui de notre Heroïne, & la fit tomber dans un mal que les Medecins appellent glucomorie, qui luy pervertit tous les sens, & la ravit comme à elle-même. Elle parloit étant seule.

*Ainsi qu'en usent les Amans
Dans les vers & dans les Romans;*

C *

Alloit rêver au bord des fontaines, se plaindre aux rochers , consulter les antres sauvages : c'étoit où son mari l'attendoit. Il n'y eut chose dans la nature qu'elle n'entretint de sa passion. Hélas , disoit-elle aux arbres , je ne scaurois graver sur votre écorce que mon nom seul , car je ne scai pas celui de la personne que j'aime. Après les arbres elle s'adressoit aux ruisseaux : ceux-cy étoient ses principaux confidens , à cause de l'avanture que je vous ai dite. S'imaginant que leur rencontre luy étoit heureuse , il n'y en eut pas un auquel elle ne s'arrêtât , jusqu'à esperer qu'elle attraperoit sur leurs bords son Mary dormant , & qu'après il seroit inutile au Monstre de se cacher. Dans cette pensée elle leur disoit à peu près les choses que je vais vous dire , & les disoit en vers aussi bien que moy.

*Ruisseaux , enseignez-moy l'obje^s de mon amour ;
Guidez vers luy mes pas , vous dont l'onde
est si pure.
Ne dormiroit-il point en ce sombre sé-
jour ,
Payant un doux tribut à votre deux mur-
mure ?*

En vain pour le sçavoir Psiché vous fait la cour :

En vain elle vous vient contre son avantage,

*Vous n'osez déceler cet ennemi du jour,
Qui rit en quelque coin du tourment que j'endure.*

Il s'envole avec l'ombre, & me laisse appeler.

*Hélas j'use au hazard de ce mot d'envoler;
Car je ne sçai pas même encore s'il a des ailes.*

J'ay beau suivre vos bords, & chercher en tous lieux

Les autres seulement m'en disent des nouvelles;

Et ce que je cheris n'est pas fait pour mes yeux.

Ne doutez point que ces peines dont parloit Psiché n'eussent leurs plaisirs : elle les passoit souvent sans s'appercevoir de la durée, je ne dirai pas des heures, mais des Soleils : de sorte que l'on peut dire que ce qui manquoit à sa joye faisoit une partie des douceurs qu'elle goûtoit en aimant ; mille fois heureuse si elle eût suivi les conseils de son époux, & qu'elle eût compris

Cvj

L'avantage & le bien que c'est de ne pas atteindre à la suprême felicité ; car si-tôt que l'on en est là, il est force que l'on descende , la fortune n'étant pas d'humeur à laisser reposer sa rouë. Elle est femme , & Psiché l'étoit aussi , c'est-à-dire , incapable de demeurer en un même état. Nôtre Heroïne le fit bien voir par la suite. Son mari qui sentoit approcher ce moment fatal ne la venoit plus visiter avec sa gayeté ordinaire. Cela fit craindre à la jeune épouse quelque refroidissement. Pour s'en éclaircir (comme nous voulons tout scâvoir jusqu'aux choses qui nous déplaisent) elle dit à son époux : D'où vient la tristesse que je marque depuis quelque temps dans tous vos discours ? Rien ne vous manque , & vous soupirer. Que feriez-vous donc si vous étiez en ma place ? N'est-ce point que vous commencez à vous dégoûter ? En vérité je le crains ; non pas que je sois devenue moins belle ; mais , comme vous dites vous-même , je suis plus vôtre que je n'étois. Seroit-il possible après tant de ca-jolleries & de sermens que j'eusse perdu vôtre amour ? Si ce malheur-là m'est arrivé je ne veux plus vivre. A peine eut-elle achevé ces paroles que le Monstre

fit un soupir , soit qu'il fût touché des choses qu'elle avoit dites , soit qu'il eût un pressentiment de ce qui devoit arriver. Il se mit ensuite à pleurer, mais fort tendrement; puis cedant à la douleur, il se laissa mollement aller sur le sein de la jeune épouse, qui de son côté, pour mêler ses larmes avec celles de son mari, pancha doucement la tête , de sorte que leurs bouches se rencontrèrent, & nos Amans n'ayant pas le courage de les separer demeurerent long-temps sans rien dire. Toutes ces circonstances sont déduites au long dans le manuscrit dont je vous ai parlé tantôt. Il faut que je vous l'avoue; je ne lis jamais cet endroit que je ne me sente ému. En effet, dit alors Gelaste , qui n'auroit pitié de ces pauvres gens ? Perdre la parole ! il faut croire que leurs bouches s'étoient bien malheureusement rencontrées: Cela me semble tout-à-fait digne de compassion. Vous en tirez tant qu'il vous plaira , reprit Poliphile ; mais pour moy je plains deux Amans de qui les caresses sont mêlées de crainte & d'inquiétude. Si dans une ville assiegee ou dans un vaisseau menacé de la tempête deux personnes s'embrassoient ainsi, les tien-driez-vous heureuses? Ouy vraiment ,

repartit Gelaste, car en tout ce que vous dites là le peril est encore bien éloigné. Mais vû l'intérêt que vous prenez à la satisfaction de ces deux époux , & la pitié que vous avez d'eux , vous ne vous hâitez guere de les tirer de ce miserable état où vous les avez laisséz. Ils mourront si vous ne leur rendez la parole. Rendons-la leur donc , continua Poliphile. Au sortir de cet extase la premiere chose que fit Psiché , ce fut de passer sa main sur les yeux de son époux , afin de sentir s'ils étoient humides , car elle craignoit que ce ne fût feinte. Les ayant trouvez en bon état , & comme elle les demandoit,c'est-à-dire , moüillez de larmes, elle condamna ses soupçons,& fit scrupule de démentir un témoignage de passion beaucoup plus certain que toutes les assurances de bouche , sermens & autres. Cela luy fut attribuer le chagrin de son mari à quelque défaut de tempérament , ou bien à des choses qui ne la regardoient point. Quant à elle , après tant de preuves, la puissance de ses appas luy sembla trop bien établie , & le Monstre trop amoureux , pour faire qu'elle craignît aucun changement. Luy au contraire auroit souhaité qu'elle apprehendât;car c'étoit

l'unique moyen de la rendre sage, & de mettre un frein à sa curiosité. Il luy dit beaucoup de choses sur ce sujet, moitié sérieusement & moitié avec raillerie ; à quoy Psiché repartoit fort bien : & le mari déclamoit toujours contre les femmes trop curieuses. Que vous êtes étrange avec votre curiosité , luy dit son épouse t Est-ce vous desoblier que de souhaiter de vous voir,puisque vous dites vous-même que vous êtes si agréable? Hé bien, quand j'auray tâché de me satisfaire qu'en sera-t-il? Je vous quitterai ,dit le Mari : Et moy je vous retierrai,repartin la Belle. Mais si j'ay juré par le Styx , continua son époux. Qui est-il ce Styx , dit notre Heroïne ? Je vous demanderois volontiers s'il est plus puissant que ce qu'on appelle Beauté. Quand il le seroit , pourriez-vous souffrir que j'errasse par l'Univers ? & que Psiché se plaignît d'être abandonnée de son mari sur un pretexte de curiosité,& pour ne pas manquer de parole au Styx. Je ne vous puis croire si déraisonnable. Et le scandale & la honte.... Il paroît bien que vous ne me connoissez pas, repartit l'époux,de m'alleguer le scandale & honte:ce sont choses dont je ne me mets gueres en peine.Quant à vos plain-

tes , qui vous écoutera ? & que direz-vous ? Je voudrois bien que quelqu'un des Dieux fût si temeraire que de vous accorder sa protection. Voyez-vous, Psi-ché, cecy n'est point une raillerie; je vous aime autant que l'on peut aimer : mais ne me comptez plus pour ami dès le moment que vous m'aurez vu. Je sçai bien que vous n'en parlez que par rail-lerie, & non pas avec un véritable des-sein de me causer un tel déplaisir : Ce-pendant j'ay sujet de craindre qu'on ne vous conseille de l'entreprendre. Ce ne sont pas les Nymphes: elles n'ont garde de me trahir, ni de vous rendre ce mau-vais office. Leur qualité de demi-Déesses les empêche d'être envieuses : puis je les tiens toutes par des engagemens trop particuliers. Défiez-vous du dehors. Il y a déjà deux personnes au pied de ce mont qui vous viennent rendre visite. Vous & moy nous nous passerions fort bien de ce témoignage de bienveillan-
ce. Je les chasserois , car elles me cho-quent, si le destin qui est maître de tou-tes choses me le permettoit. Je ne vous nominerai point ces personnes. Elles vous appellent de tous côtés. S'il arri-ve que le destin porte leur voix jusqu'à vous , ce que je ne sçaurois empêcher,

ne descendez pas , laissez-les crier , & qu'elles viennent comme elles pourront. Là-dessus il la quitta sans vouloir lui dire quelles personnes c'étoient ; quoi que la Belle promît avec grands sermens de ne pas les aller trouver , & encore moins de les croire. Voila Phé fort embarrassée comme vous voyez. Deux curiositez à la fois ! y a-t-il femme qui y résistât ? elle épuisa sur ce dernier point tout ce qu'elle avoit de lumières & de conjectures. Cette visite m'étonne , disoit-elle en se promenant un peu loin des Nymphes. Ne seroit-ce point mes parens ? Helas , mon mari est bien cruel d'envier à deux personnes qui n'en peuvent plus la satisfaction de me voir. Si les bonnes gens vivent encore , ils ne scauroient être fort éloignez du dernier moment de leur course. Quelle consolation pour eux que d'apprendre combien je suis pourvuë richement , & si avant que d'entrer dans la tombe ils voyoient au moins un échantillon des douceurs & des avantages dont je jouis , afin d'en emporter quelque souvenir chez les Morts ! mais si ce sont eux , pourquoi mon mari se met-il en peine ? ils ne m'ont jamais inspiré que l'obéissance. Vous verrez que

ce sont mes sœurs. Il ne doit pas non plus les apprehender. Les pauvres femmes n'ont autre soin que de contenter leurs maris. O Dieux ! je serois ravie de les mener en tous les endroits de ce beau séjour , & sur tout de leur faire voir la Comedie & ma garde-robe. Elles doivent avoir des enfans , si la mort ne les a privées depuis mon départ de ces doux fruits de leur mariage:qu'elles seroient aises de leur reporter mille menus affiquets & joyaux de prix dont je ne tiens compte,& que les Nymphes & moy nous foulons aux pieds,tant ce logis en est plein! Ainsi raisonnoit Psiché , sans qu'il luy fût possible d'asseoir aucun jugement certain sur ces deux personnes : il y avoit même des intervalles où elle croyoit que ce pouvoient être quelques-uns de ses Amans. Dans cette pensée elle disoit quelque peu plus bas: Ne vas point en prendre l'alarme,charmant époux,laisse-les venir, je te les sacrifierai de la plus cruelle maniere dont jamais femme se soit avisée ; & tu en auras le plaisir,fussent-ils enfans de Roi. Ces reflexions furent interrompues par le Zephire qu'elle vit venir à grands pas & fort échauffé. Il s'approcha d'elle avec le respect ordinaire; luy dit que

ses sœurs étoient au pied de cette montagne ; qu'elles avoient plusieurs fois traversé le petit bois sans qu'il leur eût été possible de passer outre, les Dragons les arrêtant avec grande frayeur; qu'au reste c'étoit pitié que de les ouïr appeler; qu'elles n'avoient tantôt plus de voix, & que les Echos n'étoient occupéz qu'à repeter le nom de Psiché. Le pauvre Zephire pensoit bien faire. Son maître qui avoit défendu aux Nymphes de donner ce funeste avis, ne s'étoit pas souvenu de luy en parler.. Psiché le remercia agréablement, comme de toutes choses, & luy dit qu'on auroit peut-être besoin de son ministere. Il ne fut pas si-tôt retiré que la Belle mettant à part les menaces de son époux ne songea plus qu'aux moyens d'obtenir de luy que ses sœurs seroient enlevées comme elle à la cime de ce rocher. Elle medita une harangue pour ce sujet, ne manqua pas de s'en servir , de bien prendre son temps , & d'entremêler le tout de caresses; faites vôtre compte qu'elle n'omit rien de ce qui pouvoit contribuer à sa perte. Je voudrois m'être souvenu des termes de cette harangue ; vous y trouveriez une éloquence, non pas véritablement d'Orateur,ni aussi d'une per-

sonne qui n'auroit fait toute sa vie qu'à écouter. La Belle representa entre autres choses que son bonheur feroit imparfait tant qu'il demeureroit inconnu. A quoy bon tant d'habits superbes ? il sçavoit tres-bien qu'elle avoit de quoique s'en passer : s'il avoit cru à propos de luy en faire un present, ce devoit être plutôt pour la montre que pour le sein. Pourquoy les raretez de ce séjour si on ne luy permettoit de s'en faire honneur ? car à son égard ce n'étoit plus raretez : l'émail des parterres, ce luy des piergeries commençoient à luy être égaux ; leur difference ne dépendoit plus que des yeux d'autrui. Il ne faloit pas blâmer une ambition dont elle avoit pour exemple tout ce qu'il y a de plus grand au monde. Les Rois se plaisent à étaler leurs richesses, & à se montrer quelquefois avec l'éclat & la gloire dont ils joüissent. Il n'est pas jusqu'à Jupiter qui n'en fasse autant. Quant à elle , cela luy étoit interdit , bien qu'elle en eût plus de besoin qu'aucun autre : car après les paroles de l'Oracle quelle croyance pouvoit-on avoir de l'état de sa fortune ? point d'autre sinon qu'elle vivoit enfermée dans quelque repaire, où elle se nourrissoit de

la proye que luy apportoit son mari, devenuë compagne des Ours : pourvu qu'encore ce même mari eût attendu jusques-là à la devorer. Qu'il avoit intérêt pour son propre honneur de détruire cette croyance , & qu'elle luy en parloit beaucoup plus pour luy que pour elle : quoi qu'à dire la vérité il luy fût fâcheux de passer pour un objet de pitié après avoir été un objet d'envie. Et que sçavoit-elle si ses parens n'en étoient point morts, ou n'en mourroient point de douleur ? si ses sœurs l'aimoient, pourquoi leur laisser ce déplaisir? & si elles avoient d'autres sentiments, y avoit-il un meilleur moyen de les punir que les rendre témoins de sa gloire ? C'est en substance ce que dit Psiché. Son époux luy repartit; voila les meilleures raisons du monde ; mais elles ne me persuaderoient pas s'il m'étoit libre d'y résister. Vous êtes tombée justement dans les trois défauts qui ont le plus accoutumé de nuire aux personnes de votre sexe; la curiosité, la vanité, & le trop d'esprit. Je ne réponds pas à vos arguments, ils sont trop subtils : & puisque vous voulez votre perte, & que le destin la veut aussi , je vas y mettre ordre , & commander au Zephire de vous appor-

ter vos sœurs. Plût au Sort qu'il les lais-
fât tomber en chemin ! Non , non , re-
prit Psiché quelque peu piquée , puis-
que leur visite vous déplaît tant , ne
vous en mettez plus en peine : je vous
aime trop pour vous vouloir obliger à
ces complaisances. Vous m'aimez trop ,
repartit l'époux: vous Psiché , vous m'ai-
mez trop ? & comment voulez - vous que
je le croye ? Scachez que les vrais Amans
ne se soucient que de leur amour. Que
le monde parle , raisonne , croye ce qu'il
voudra ; qu'on les plaigne , qu'on les
envie ; tout leur est égal , c'est - à - dire , in-
different. Psiché l'affura qu'elle étoit
dans ces sentimens , mais il faloit par-
donner quelque chose à sa jeunesse , ou-
tre l'amitié qu'elle avoit toujours eue
pour ses sœurs : non qu'elle insistât da-
vantage sur la liberté de les voir. En di-
sant qu'elle ne la demandoit pas , ses ca-
resses la demandoient , & l'obtinrent
enfin. Son époux luy dit qu'elle posse-
dât à son aise ces sœurs si cheries : qu'
afin de luy en donner le loisir il demeu-
reroit quelques jours sans la venir voir.
Et sur ce que notre Heroïne luy deman-
da s'il trouveroit bon qu'elle les regalât
de quelques presens ; Non - seulement el-
les , luy dit l'époux , mais leur famille ,

leur parenté. Divertissez-les comme il vous plaira ; donnez-leur diamans & perles, donnez-leur tout, puisque tout vous appartient. C'est assez pour moy que vous vous gardiez de les croire. Psiché le promit & ne le tint pas. Le Monstre partit, & quitta sa femme plus matin que de coutume, si bien qu'y ayant encore beaucoup de chemin à faire jusqu'à l'Aurore, notre Heroïne en acheva une partie en rêvant à la visite qu'elle étoit prête de recevoir, une autre partie en dormant. Et à son lever elle fut toute étonnée que les Nymphes luy amenèrent ses sœurs. La joye de Psiché ne fut pas moindre que sa surprise : elle en donna mille marques, mille baisers, que ses sœurs reçurent au moins mal qu'il leur fut possible, & avec toute la dissimulation dont elles se trouverent capables. Déjà l'envie s'étoit emparée du cœur de ces deux personnes. Comment ! on les avoit fait attendre que leur sœur fût éveillée ! Etoit-elle d'un autre sang, avoit-elle plus de mérite que ses aînées ? leur cadette être une Déesse, & elles de chétives Reines ! la moindre chambre de ce Palais valoit dix Royaumes comme ceux de leurs maris ! passe encore pour des richesses ; mais de la di-

vinité, c'étoit trop. Hé quoy les mortelles n'étoient pas dignes de la servir ? on voyoit une douzaine de Nymphes à l'entour d'une toilette , à l'entour d'un brodequin , mais quel brodequin ! qui valoit autant que tout ce qu'elles avoient coûté en habits depuis qu'elles étoient au monde. C'est ce qui rouloit au cœur de ces femmes, ou pour mieux dire de ces furies ; je ne devrois plus les appeler autrement. Cette première entrevue se passa pourtant comme il faut , graces à la franchise de Psiché & à la dissimulation de ses sœurs. Leur cadette ne s'habilla qu'à demi, tant il tardoit à la Belle de leur montrer sa beatitude. Elle commença par le point le plus important , c'est-à-dire , par les habits , & par l'attirail que le sexe traîne après lui. Il étoit rangé dans des magazins dont à peine on voyoit le bout ; vous fcavez que cet attirail est une chose infinie. Là se rencontroit avec abondance ce qui contribuë non-seulement à la propreté, mais à la delicateſſe, équipege de jour & de nuit, vases & baignoires d'or cizelé, instrumens du luxe, laboratoires, non pour les fards; de quoy eusſent-ils servi à Psiché, puis que l'usage en étoit alors inconnu? L'artifice & le mensonge

songe ne regnoient pas comme ils font en ce siecle-cy. On n'avoit point enco-re vû de ces femmes qui ont trouvé le secret de devenir vieilles à vingt ans , & de paroître jeunes à soixante ; & qui moyennant trois ou quatre boëtes , l'une d'embonpoint , l'autre de fraîcheur , & la troisième de vermillion , font subsister leurs charmes comme elles peuvent. Certainement l'amour leur est obligé de la peine qu'elles se donnent. Les laboratoires dont il s'agit n'étoient donc que pour les parfums. Il y en avoit en eaux , en essences , en poudres , en pastilles , & en mille especes dont je ne scâi pas les noms , & qui n'en eurent possible jamais. Quand tout l'Empire de Flore , avec les deux Arabies , & les lieux où naît le beaume serroient distilez , on n'en feroit pas un assortiment de senteurs comme celuy-là. Dans un autre endroit étoient des piles de joyaux,ornemens & chaînes de pierrees ,brasselets, colliers, & autres machines qui se fabriquent à Cythere. On étala les filets de perles : on déploya les habits chamarrez de diamans: il y avoit de quoy armer un million de Belles de toutes pieces. Non que Pisché ne se pût passer de ces choses, comme je l'ay déjà

dit:elle n'étoit pas de ces Conquerantes à qui il faut un peu d'aide: mais pour la grandeur & pour la forme son mari le vouloit ainsi./ Ses sœurs soupiroient à la vûe de ces objets ; c'étoient autant de serpens qui leur rongeoient l'ame. Au sortir de cet arcenal , elles furent menées dans les chambres, puis dans les jardins , & par tout elles avaloient un nouveau poison. Une des choses qui leur causa le plus de dépit , fut qu'en leur presence notre Heroïne ordonna aux Zephirs de redoubler la fraîcheur ordinaire de ce séjour , de penetrer jusqu'au fond des bois , d'avertir les rossignols qu'ils se tinssent prêts , & que ses sœurs se promeneroient sur le soir en un tel endroit. Il ne luy reste, se dirent les sœurs à l'oreille ; que de commander aux saisons & aux éléments. Cependant les Nymphes n'étoient pas inutiles. Elles preparoient les autres plaisirs , chacune selon son office, celles-là les collations, celles-cy la simphonie , d'autres les divertissemens du theatre. Psiché trouva bon que ces dernieres missent son avanture en Comedie. On y joüa les plus considerables de ses Amans , à l'exception du mari qui ne parut point sur la Scene. Les Nymphes étoient

trop bien averties pour le donner à connoître. Mais comme il falloit une conclusion à la piece, & que cette conclusion ne pouvoit être autre qu'un mariage , on fit épouser la Belle par Ambassadeurs , & ces Ambassadeurs furent les Jeux & les Ris : mais on ne nomma point le mari. Ce fut le premier sujet qu'eurent les deux sœurs de douter des charmes de cet époux. Elles s'étoient malicieusement informées de ses qualitez, s'imaginant que ce seroit un vieux Roy qui ne pouvant mieux , amusoit sa femme avec des bijoux. Mais Pfiché leur en avoit dit des merveilles : Qu'il n'étoit guere plus âgé que la plus jeune d'entre elles deux ; qu'il avoit la mine d'un Mars , & portant beaucoup de douceur en son procédé ; les traits de visage agreeables ; galant sur tout. Elles en seroient juges elles-mêmes , non de ce voyage : il étoit absent : les affaires de son Etat le retenoient en une Province dont elle avoit oublié le nom. Au reste qu'elles se gardassent bien d'interpreter l'Oracle à la lettre. Ces qualitez d'incendiaire & d'empoisonneur n'étoient autre chose qu'une enigme qu'elle leur expliqueroit quelque jour, quand les affaires de son époux le luy

D ij

permettoient. Les deux sœurs écoutoient ces choses avec un chagrin qui alloit jusqu'au desespoir. Il falut pourtant se contraindre pour leur honneur, & aussi pour se conserver quelque creance en l'esprit de leur cadette. Cela leur étoit nécessaire dans le dessein qu'elles avoient. Les maudites femmes s'étoient proposées de tenter toutes sortes de moyens pour engager leur sœur à se perdre, soit en lui donnant de mauvaises impressions de son mari, soit en renouvellant dans son ame le souvenir d'un de ses Amans. Huit jours se passèrent en divertissemens continuels à toujours changer : nos envieuses se gardoient bien de demander deux fois une même chose : C'eût été faire plaisir à leur sœur, qui de son côté les accabloit de caresses. Moins elles avoient lieu de s'ennuyer, & plus elles s'ennuyoient. Elles auroient pris congé dès le second jour, sans la curiosité de voir ce mari qu'elles ne croyoient ni si beau ni si aimable que disoit Psiché. Beaucoup de raisons le leur faisoit juger de la sorte. Premierement les paroles de l'Oracle, cette pretendue absence qui se rencontroit justement dans le temps de leur visite, cette Province dont Psiché

avoit oublié le nom , l'embarras où elle étoit en parlant de son mari ; elle n'en parloit qu'en hesitant , étant trop bien née & trop jeune pour pouvoir mentir avec assurance. Ses sœurs faisoient leur profit de tout. L'envie leur ouvroit les yeux : c'est un demon qui ne laisse rien échaper , & qui tire conséquence de toutes choses aussi bien que la jalouſie. Au bout des huit jours Psiché congédia ses aînées avec force dons & prières de revenir : Qu'on ne les feroit plus attendre comme on avoit fait ; qu'elle tâcheroit d'obtenir de son mari que les Dragons fuſſent enchaînez ; qu'auſſitôt qu'elles seroient arrivées au pied du rocher on les enleveroit au ſommet , soit le Zephire en personne , soit ſon haleine ; elles n'auroient qu'à s'abandonner dans les airs. Les prefens que leur fit Psiché furent des eſſences & des pierreries ; force raretez à leurs maris ; toutes sortes de jouets à leurs enfans ; quant aux personnes dont la Belle te- noit le jour , deux fioles d'un élixir ca- pable de rajeunir la vieillesſe même. Les deux sœurs parties , & le mari re- venu , Psiché luy conta tout ce qui s'é- toit paſſé , & le reçut avec les caresses que l'absence a coutume de produire en-

D iij

tre nouveaux mariez ; si bien que le Monstre ne trouvant point l'amour de sa femme diminué ni sa curiosité accrûë , se mit en l'esprit qu'en vain il craignoit ces sœurs , & se laissa tellement persuader qu'il agréa leurs visites , & donna les mains à tout ce que voulut sa femme sur ce sujet. Les sœurs ne trouverent pas à propos de reveler ces merveilles ; ç'eût été contribuer elles-mêmes à la gloire de leur cadette. Elles dirent que leur voyage avoit été inutile ; qu'elles n'avoient point vu Psiché , mais qu'elles esperoient la voir par le moyen d'un jeune homme appellé Zephire , qui tournoit sans cesse à l'entour du roc , & qu'elles gagneroient infailliblement , pourvu qu'elles s'en voulussent donner la peine. Quand elles étoient seules , & qu'on ne pouvoit les entendre , elles se plaignoient l'une à l'autre de la felicité de leur sœur. Si son mari disoit l'une , est aussi bien fait qu'il est riche , notre cadette se peut vanter que l'épouse de Jupiter n'est pas si heureuse qu'elle. Pourquoys le sort lui a-t-il donné tant d'avantage sur nous ? meritions-nous moins que cette jeune étourdie ? & n'avions-nous pas autant de beauté & plus d'esprit qu'elle ? Je voudrois

que vous scüssiez , disoit l'autre, quelle sorte de mari j'ay épousé ; il a toujours une douzaine de Medecins à l'entour de sa personne. Je ne scai comme il ne les fait point coucher avec luy : car pour me faire cet honneur , cela ne luy arrive que rarement , & par des considerations d'Etat : encore faut-il qu'Esculape le luy conseille. Ma condition , continuoit la premiere , est pire que tout cela: Car non-seulement mon mari me prive des caresses qui me sont dûes ; mais il en fait part à d'autres personnes. Si vôtre époux a une douzaine de Medecins à l'entour de luy, je puis dire que le mien a deux fois autant de maîtresses , qui toutes , graces à Lucine, ont le don de fecondité. La famille royale est tantôt si ample , qu'il y auroit dequoy faire une colonie tres-considerable. C'est ainsi que nos envieuses se confirmoient dans leur mécontentement & dans leur dessein. Un mois étoit à peine écoulé qu'elles proposerent un second voyage. Les parens l'approuverent fort , les maris ne le desapprouverent pas ; c'étoit autant de temps passé sans leurs femmes. Elles partent donc, laissent leur train à l'entrée du bois , arrivent au pied du rocher sans obstacle &

D iiiij

sans dragons. Le Zephire ne parut point , & ne laissa pas de les enlever.

*Ce mechant couple amendoit avec luy
La curicuse & miserable envie ,
Pale Demon , que le bonheur d'autrui
Nourrit de fiel & de melancolie.*

Cela ne les rendit pas plus pefantes : au contraire la maigreur étant inseparable de l'envie , la charge n'en fut que moindre , & elles se trouverent en peu d'heures dans le Palais de leur sœur. On les y reçut si bien , que leur déplaisir en augmenta de moitié. Psiché s'entretenant avec elles ne se souvint pas de la maniere dont elle leur avoit peint son mari la premiere fois ; & par un défaut de memoire où tombent ordinairement ceux qui ne disent pas la verité , elle le fit de moitié plus jeune , d'une beauté delicate , & non plus un Mars , mais un Adonis qui ne feroit que sortir de page. Les sœurs étonnées de ces contradictions ne scûrent d'abord qu'en juger. Tantôt elles soupçonnnoient leur sœur de fe railler d'elles , tantôt de leur déguiser les défauts de son mari. A la fin elles la tournerent de tant de côtéz que la pauvre épouse avoüa la

chose comme elle étoit. Ce fut aussitôt de luy glisser leur venin; mais d'une maniere que Psiché ne s'en pût appercevoir. Toute honnête femme , luy dirent elles , se doit contenter du mari que les Dieux luy ont donné, quel qu'il puisse être , & ne pas penetrer plus avant qu'il ne plaît à ce mari. Si c'étoit toutefois un Monstre que vous eussiez épousé,nous vous plairions, d'autant plus que vous pouvez en devenir grosse ; & quel déplaisir de mettre au jour des enfans que le jour n'éclaire qu'avec horreur,& qui vous font rougir vous & la nature ! Helas , dit la Belle avec un soupir , je n'avois pas encore fait de reflexion là-dessus. Ses sœurs luy ayant allegué de méchantes raisons pour ne s'en pas soucier , elles separerent un peu d'elle afin de laisser agir leur venin. Quand elle fut seule,toutes ses craintes, tous ses soupçons luy revinrent dans la pensée. Ah mes sœurs, s'écria t-elle, en quelle peine vous m'avez mise ! Les personnes riches souhaitent d'avoir des enfans : moy qui ne suis entourée que de piergeries , il faut que je fasse des vœux au contraire. C'est être bien malheureuse que de posseder tant de trésors & apprehender la fecondité. Elle

D v

demeura quelque temps comme ensévelie dans cette pensée , puis recomença avec plus de vehemence qu'au paravant. Quoy Psiché peuplera de monstres tout l'Univers ! Psiché à qui l'on a dit tant de fois qu'elle le peupleroit d'amours & de graces! non, non, je mourray plutôt que de m'exposer davantage à un tel hazard. En arrive ce qui pourra, je veux m'éclaircir, & si je trouve que mon mari soit tel que je l'apprehende , il peut bien se pourvoir de femme ; je ne voudrois pas l'être un seul moment du plus riche monstre de la nature. Nos deux furies qui ne s'étoient pas tant éloignées qu'elles ne puissent voir l'effet du poison , entendirent plus d'à demi ces paroles , & se rapprocherent. Psiché leur déclara naïvement la resolution qu'elle avoit prise. Pour fortifier ce sentiment les deux sœurs le combattirent , & non contentes de le combattre, elles firent encore mille façons propres à augmenter la curiosité & l'inquietude. Elles se parloient à l'oreille , haussoient les épaules, jettoient des regards de pitié sur leur sœur. La pauvre épouse ne put résister à tout cela. Elle les pressa à la fin d'une telle sorte , qu'après un nombre infini de précau-

tions , elles luy dirent tout bas : Nous voulons bien vous avertir que nous avons vu sur le point du jour un dragon dans l'air. Il voloit avec assez de peine, appuyé sur le Zephire qui voloit aussi à côté de luy. Le Zephire l'a soutenu jusqu'à l'entrée d'une caverne effroyable. Là le Dragon l'a congredi & s'est étendu sur le sable. Comme nous n'étions pas loin, nous l'avons vu se repaître de toutes sortes d'insectes, (vous scavez que les avenuës de ce Palais en fourmillaient) après ce repas & un siflement , il s'est traîné sur le ventre dans la caverne. Nous quiétions étonnées & toutes tremblantes nous nous sommes éloignées de cet endroit avec le moins de bruit que nous avons pu , & avons fait le tour du rocher , de peur que le Dragon ne nous entendît lors que nous vous appellions. Nous vous avons même appellée moins haut que nous n'avions fait à la precedente visite. Aux premiers accens de notre voix une douce haleine est venue nous enlever , sans que le Zephire ait paru. C'étoit mensonge que tout cela ; cependant Psiché y ajouta foy ; les personnes qui sont en peine croient volontiers ce qu'elles apprehendent. De ce moment-là notre Heroïne cessa de

D vj

goûter sa beatitude , & n'eût en l'esprit qu'un Dragon imaginaire dont la persée ne la quitta point. C'étoit à son compte ce digne époux que les Dieux luy avoient donné , avec qui elle avoit eu des conversations si touchantes , passé des heures si agréables , goûté de si doux plaisirs. Elle ne trouvoit plus étrange qu'il apprehendât d'être vu , c'étoit judicieusement fait à luy. Il y avoit pourtant des momens où notre Heroïne doutoit. Les paroles de l'Oracle ne luy sembloient nullement convenir à la peinture de ce dragon. Mais voicy comme elle accordoit l'un & l'autre. Mon mari est un Demon ou bien Magicien qui se fait tantôt Dragon, tantôt loup , tantôt empoisonneur & incendiaire ; mais toujouors Monstre. Il me fascine les yeux , & me fait accroire que je suis dans un Palais , servie par des Nymphes , environnée de magnificence , que j'entends des musiques , que je voi des Comedies ; & tout cela songe : il n'y a rien de réel sinon que je couche aux côtez d'un Monstre ou de quelque Magicien ; l'un ne vaut pas mieux que l'autre. Le desespoir de Psiché passa si avant que ses sœurs eurent tout sujet d'en être contentes ; ce que ces miserables femmes

se garderent bien de témoigner. Au contraire elles firent les affligées : elles prirent même à tâche de consoler leur cadette ; c'est-à-dire, de l'attrister encore davantage , & luy faire voir que puisqu'elle avoit besoin qu'on la conso'ât, elle étoit véritablement malheureuse. Nôtre Heroïne ingenieuse à se tourmenter fit ce qu'elle pût pour les satisfaire. Mille pensées luy vinrent en l'esprit , & autant de resolutions différentes , dont la moins funeste étoit d'avancer ses jours sans essayer de voir son mari. Je m'en irai , disoit-elle , parmi les Morts , avec cette satisfaction que de m'être fait violence pour luy complaire. La curiosité fut toutefois la plus forte , outre le dépit d'avoir servi aux plaisirs d'un Monstre. Comment se montrer après cela ? Il falloit sortir du monde : mais il en falloit sortir par une voye honorable:c'étoit de tuer celuy qui se trouveroit avoir abusé de sa beauté,& se tuer elle-même après. Psiché ne se pût rien imaginer de plus à propos ni de plus expedient. Elle en demeura donc là : il ne restoit plus que de trouver les moyens de l'executer : c'est où la difficulté confistoit. Car premièrement , de voir son Mari , il ne se pou-

voit : on emportoit les flambeaux dés qu'elle étoit dans le lit. De le tuer , encore moins : il n'y avoit en ce séjour bienheureux , ni poison , ni poignard , ni autre instrument de vengeance & de desespoir. Nos envieuses y pourvûrent , & promirent à la pauvre épouse de luy apporter au plutôt une lampe & un poignard : elle cacheroit l'un & l'autre jusqu'à l'heure que le sommeil se rendoit maître de ce Palais , & tenoit charmez le Monstre & les Nymphes ; car c'étoit un des plaisirs de ce beau séjour que de bien dormir. Dans ce dessein les deux sœurs partirent. Pendant leur absence Psiché eut grand soin de s'affliger , & encore plus grand soin de dissimuler son affliction. Tous les artifices dont les femmes ont coûtume de se servir quand elles veulent tromper leurs maris,furent employez par la Belle : ce n'étoient qu'embrassemens & caresses , complaisances perpetuelles , protestations & sermens de ne point aller contre le vouloir de son cher époux: on n'y omit rien, non-seulement envers le mari, mais envers les Nymphes : Les plus clairvoyantes y furent trompées. Que si elle se trouvoit seule , l'inquietude la reprenoit. Tantôt elle avoit peine

à s'imaginer qu'un mari qu'à toutes sortes de marques elle avoit sujet de croire jeune & bien fait, qui avoit la peau & l'humeur si douces, le ton de voix si agréable, la conversation si charmante, qu'un mari qui aimoit sa femme & qui la traitoit comme une maîtresse, qu'un mari, dis-je, qui étoit servi par des Nymphes, & qui traînoit à sa suite tous les plaisirs, fût quelque Magicien ou quelque Dragon. Ce que la Belle avoit trouvé si délicieux au toucher, & si digne de ses baisers, étoit donc la peau d'un serpent: jamais femme s'étoit-elle trompée de la sorte? d'autrefois elle se remettoit en mémoire la pompe funèbre qui avoit servi de cérémonie à son mariage, les horribles hôtes de ce rocher, sur tout le Dragon qu'avoient vu ses sœurs, & qui étant soutenu par le Zéphire, ne pouvoit être autre que son mari. Cette dernière pensée l'emportoit toujours sur les autres; soit par une fatalité particulière, soit à cause que c'étoit la pire, & que notre esprit va naturellement là. Au bout de cinq ou six jours les deux sœurs revinrent. Elles s'étoient abandonnées dans les airs comme si elles eussent voulu se laisser tomber. Un souffle agréable les avoit incontinent

enlevées, & portées au sommet du toc.
Psiché leur demanda dès l'abord où étoient la lampe & le poignard.

Les voicy , dit ce couple , & nous vous assurons

De la clarté que fait la lampe.

Pour le poignard , il est des bons ,

Bien afilé , de bonne trempe.

Comme nous vous aimons , & ne négligeons rien

Quand ils'agit de votre bien ,

Nous avons eu le soin d'empoisonner la lame :

Tenez-vous sûre de ses coups :

C'est fait du Monstre votre époux ,

Pour peu que ce poignard l'entame .

A ces mots un trait de pitié

Toucha le cœur de notre Belle .

Je vous rends grace , leur dit-elle ,

De tant de marques d'amitié .

Psiché leur dit ces paroles assez froidement , ce qui leur fit craindre qu'elle n'eût changé d'avis : mais elles reconurent bien-tôt que l'esprit de leur cadette étoit toujours dans la même assiette , & que ce sentiment de pitié dont elle n'avoit pas été la maîtresse étoit ordinaire à ceux qui sont sur le

point de faire du mal à quelqu'un. Quand nos deux furies eurent mis leur sœur en train de se perdre , elles la quitterent , & ne firent pas long séjour aux environs de cette montagne. Le Mary vint sur le soir avec une melan-colie extraordinaire , & qui luy devoit être un pressentiment de ce qui se préparoit contre luy : mais les caresses de sa femme le rassûrèrent. Il se coucha donc , & s'abandonna au sommeil aussitôt qu'il fut couché. Voila Psiché bien embarrassée:comme on ne connoît l'importance d'une action que quand on est près de l'executer, elle envisagea la sienne dans ce moment-là avec les suites les plus fâcheuses,& se trouva combattue de je ne scay combien de passions aussi contraires que violentes. L'apprehension, le dépit, la pitié, la colere, & le desespoir , la curiosité principalement ; tout ce qui porte à commettre quelque forfait,& tout ce qui en détourne,s'empara du cœur de notre Heroïne , & en fit la Scene de cent agitations différentes. Chaque passion la tiroit à soy. Il falut pourtant se déterminer. Ce fut en faveur de la curiosité que la Belle se declara:car pour la colere, il luy fut impossible de l'écouter, quand elle songea

quelle alloit tuer son Mari. On n'en vient jamais à une telle extrémité sans de grands scrupules, & sans avoir beaucoup à combattre. Qu'on fasse telle mine que l'on voudra, qu'on se querelle, qu'on se sépare, qu'on se proteste de se haïr, il reste toujours un levain d'amour entre deux personnes qui ont été unies si étroitement. Ces difficultez arrêterent la pauvre épouse quelque peu de temps. Elle les franchit à la fin, se leva sans bruit, prit le poignard & la lampe qu'elle avoit cachet, s'en alla le plus doucement qu'il luy fut possible vers l'endroit du lit où le Monstre s'étoit couché, avançant un pied, puis un autre, & prenant bien garde à les poser par mesure, comme si elle eût marché sur des pointes de diamans. Elle retenoit jusqu'à son haleine, & craignoit presque que ses pensées ne la décellassent. Il s'en falut peu qu'elle ne priât son ombre de ne point faire du bruit en l'accompagnant.

*A pas tremblans & suspendus
Elle arrive enfin où reposé
Son époux aux bras érendus,
Epoux plus beau qu'aucune chose :
C'étoit aussi l'amour : son teint par sa fraîcheur,*

Par son éclat , par sa blancheur ,
Rendoit le lys jaloux , faisoit honte à la rose.

Avant que de parler du teint ,

Je dovois vous avoir dépeint ,

Pour aller par ordre en l'affaire ,

La posture du Dieu . Son col étoit panché .

C'est ainsi que le Somme en sa Grotte est couché ;

Ce qu'il ne faloit pas vous taire .

Ses bras à demi nuds étaisoient des appas ,

Non d'un Hercule , ou d'un Atlas ,

D'un Pan , d'un Sylvain , ou d'un Faune ,

Ni même ceux d'une Amazone ;

Mais ceux d'une Venus à l'âge de vingt ans .

Ses cheveux épars & flotans ,

Et que les mains de la Nature

Avoient friséz à l'avanture ,

Celles de Flore parfumez ,

Cachoient quelques attraitz dignes d'être estiméz :

Mais Psiché n'en étoit qu'à prendre plus facile ,

Car pour un qu'ils cachoient elle en soupçonneoit mille .

Leurs anneaux , leurs boucles , leurs nœuds ,

Tour à tour de Psiché regùrent tous des vœux :

Chacun eut à part son hommage,
Une chose nuisit pourtant à ces cheveux ;
Ce fut la beauté du visage.
Que vous en diray je ? & comment
En parler assez dignement ?
Suppliez à mon impuissance ;
Je ne vous aurois d'aujourd'huy
Dépeint les beautez de celuy
Qui des beautez a l'inendance.
Que dirois-je des traits où les Ris sont logez ?
De ceux que les Amours ont entre eux par-
tagez ;
Des yeux aux brillantes merveilles,
Qui sont les portes du desir ?
Et sur tout des levres vermeilles,
Qui sont les sources du plaisir.

Psiché demeura comme transportée à l'aspect de son époux. Dés l'abord elle jugea bien que c'étoit l'Amour ; car quel autre Dieu luy auroit paru si agréable ? Ce que la beauté, la jeunesse, le divin charme qui communique à ces choses le don de plaire ; ce qu'une personne faite à plaisir peut causer aux yeux de volupté , & de ravissement à l'esprit , Cupidon en ce moment-là le fit sentir à notre Heroïne. Il dormoit à la maniere d'un Dieu , c'est-à-dire , profondément, panché nonchalamment

sur un oreiller , un bras sur sa tête , l'autre bras tombant sur les bords du lit , couvert à demi d'un voile de gaze , ainsi que sa mère en use , & les Nymphes aussi , & quelquefois les Bergeres . La joye de Psyché fut grande ; si l'on doit appeler joye ce qui est proprement extase , encore ce mot est-il foible , & n'exprime pas la moindre partie du plaisir que reçut la Belle . Elle benit mille fois le défaut du sexe , & se fçut tres-bon gré d'être curieuse , bien fâchée de n'avoir pas contrevenu dés le premier jour aux défenses qu'on luy avoit faites & à ses sermens . Il n'y avoit pas d'apparence selon son sens qu'il en dût arriver du mal ; au contraire cela étoit bien , & justifioit les caresses que jusques-là elle avoit cru faire à un Monstre . La pauvre femme se repentoit de ne luy en avoir pas fait davantage : elle étoit honteuse de son peu d'amour , sprète de réparer cette faute si son mari le souhaitoit , même quand il ne le souhaiteroit pas . [Ce ne fut pas à elle peu de retenuë de ne point jettter & lampe & poignard pour s'abandonner à son transport . Veritablement le poignard luy tomba des mains , mais la lampe non , elle en avoit trop affaire , & n'avoir pas encore vu tout

ce qu'il y avoit à voir. Une telle commodité ne se rencontrroit pas tous les jours, il s'en falloit donc servir. C'est ce qu'elle fit, sollicitée de faire cesser son plaisir par son plaisir même : tantôt la bouche de son mari luy demandoit un baiser, & tantôt ses yeux ; mais la crainte de l'éveiller l'arrêtloit tout court. Elle avoit de la peine à croire ce qu'elle voyoit, se passoit la main sur les yeux, craignant que ce ne fût songe & illusion ; puis recommençoit à considerer son mari. Dieux immortels, dit-elle en soy-même, est-ce ainsi que sont faits les Monstres ? comment donc est fait ce que l'on appelle Amour ? Que tu es heureuse, Psiché ! Ah divin époux, pourquoi m'as-tu refusé si long-temps la connoissance de ce bonheur ? craignois-tu que je n'en mourusse de joie ? étoit-ce pour plaire à ta mere, ou à quelqu'une de tes maîtresses ? car tu es trop beau pour ne faire le personnage que de mari. Quoy je t'ay voulu tuer ! quoy cette pensée m'est venue ! O Dieux ! je fremis d'horreur à ce souvenir. Suffisoit-il pas, cruelle Psiché, d'exercer ta rage contre toy seule ? l'Univers n'y eût rien perdu : & sans ton époux que deviendroit-il ? folle que je suis, mon mari est immor-

tel : il n'a pas tenu à moy qu'il ne le fût point. Après ces reflexions il luy prit envie de regarder de plus près celuy qu'elle n'avoit déjà que trop vu. Elle pancha quelque peu l'instrument fatal qui l'avoit jusques-là servie si utilement. Il en tomba sur la cuisse de son époux une goute d'huile enflammée. La douleur éveilla le Dieu. Il vit la pauvre Psiché qui toute confuse tenoit sa lampe ; & ce qui fut de plus malheureux il vit aussi le poignard tombé près de luy. Dispensez-moy de vous raconter le reste : vous seriez touchez de trop de pitié au recit que je vous ferois.

*Là finit de Psiché le bonheur & la gloire :
Et là votre plaisir pourroit cesser aussi.
Ce n'est pas mon talent d'achever une histoire
Qui se termine ainsi.*

Ne laissez pas de continuer , dit Acante , puisque vous nous l'avez promis : peut-être aurez-vous mieux réussi que vous ne croyez. Quand cela seroit , reprit Poliphile , quelle satisfaction aurez-vous ? vous verrez souffrir une Belle , & en pleurererez , pour peu que j'y contribue. Et bien ,

repartit Acante , nous pleurerons. Voilà un grand mal pour nous : les Heros de l'antiquité pleuroient bien. Que cela ne vous empêche pas de continuer. La compassion a aussi ses charmes qui ne sont pas moindres que ceux du rire. Je tiens même qu'ils sont plus grands : & crois qu'Ariste est de mon avis. Soyez si tendre & si émouvant que vous voudrez , nous ne vous en écouterons tous deux que plus volontiers. Et moy , dit Gelaste , que deviendray-je ? Dieu m'a fait la grace de me donner des oreilles aussi bien qu'à vous. Quand Poliphile les consulteroit , & qu'il ne feroit pas tant le pathetique , la chose n'en iroit que mieux , vû la maniere d'écrire qu'il a choisie. Le sentiment de Gelaste fut approuvé. Et Ariste qui s'étoit tû jusques-là , dit en se tournant vers Poliphile : Je voudrois que vous me püssiez attendrir le cœur par le recit des avantures de votre Belle ; je luy donnerois des larmes avec le plus grand plaisir du monde. La pitié est celuy des mouvemens du discours qui me plaît le plus : je le préfere de bien loin aux autres. Mais ne vous contraignez point pour cela : il est bon de s'accommoder à son sujet ; mais il est encore

core meilleur de s'accommoder à son genie. C'est pourquoy suivez le conseil que vous a donné Gelaste. Il faut bien que je le suive, continua Poliphile: comment ferois-je autrement? J'ay déjà mêlé malgré moy de la gayeté parmi les endroits les plus serieux de cette histoire ; je ne vous assure pas que tantôt je n'en mêle aussi parmi les plus tristes. C'est un défaut dont je ne me scaurois corriger , quelque peine que j'y apporte. Défaut pour défaut , dit Gelaste , j'aime beaucoup mieux qu'on me fasse tire quand je dois pleurer , que si l'on me faisoit pleurer lors que je dois rire. C'est pourquoy encore une fois continuez comme vous avez commencé. Laissons-luy reprendre haleine auparavant , dit Acante , le grand chaud étant passé , rien ne nous empêche de sortir d'icy , & de voir en nous promenant les endroits les plus agreables de ce jardin. Bien que nous les ayons vus plusieurs fois je ne laisse pas d'en être touché ; & crois qu'Ariste & Poliphile le sont aussi. Quant à Gelaste , il aimeroit mieux employer son temps autour de quelque Psiché , que de c'converser avec des arbres & des fontaines. On pourra tantôt le satisfaire:nous nous asseoirons

E

sur l'herbe menuë pour écouter Poliphile, & plaindront les peines & les infortunes de son Heroïne avec une tendresse d'autant plus grande que la presence de ces objets nous remplira l'ame d'une douce melancolie. Quand le Soleil nous verra pleurer, ce ne sera pas un grand mal : il en voit bien d'autres par l'Univers qui en font autant, non pour le malheur d'autruy, mais pour le leur propre. Acante fut crû, & on se leva. Au sortir de cet endroit ils firent cinq ou six pas sans rien dire. Gelaste ennuyé de ce long silence l'interrompit, & fronçant un peu son sourcil : Je vous ay, dit-il, tantôt laissé mettre le plaisir de rire après celuy de pleurer ; trouvez-vous bon que je vous guerisse de cette erreur ? Vous scâyez que le rire est ami de l'homme, & le mien particulier ; vous m'avez crû capable d'abandonner sa défense sans vous contredire le moins du monde ? Helas non, repartit Acante, car quand il n'y auroit que le plaisir de contredire, vous le trouvez assez grand, pour nous engager en une tres-longue & tres-opiniâtre dispute. Ces paroles à quoy Gelaste ne s'attendoit point, & qui firent faire un petit éclat de risée, l'interdirent un peu. Il en revint aussi-

tôt. Vous croyez, dit-il, vous sauver par là, c'est l'ordinaire de ceux qui ont tort, & qui connoissent leur foible, de chercher des fuites ; mais évitez tant que vous voudrez le combat, si faut-il que vous m'avoûiez que votre proposition est absurde, & qu'il vaut mieux rire que pleurer. A le prendre en general comme vous faites, poursuivit Ariste, cela est vray; mais vous falsifiez notre texte. Nous vous disons seulement que la pitie est celuy des mouvemens du discours que nous tenons le plus noble, le plus excellent si vous voulez; je passe encore outre, & le maintiens le plus agreable : voyez la hardiesse de ce paradoxe ! O Dieux immortels, s'écria Gelaste, y a-t-il des gens assez fous au monde pour soutenir une opinion si extravagante ? Je ne dis pas que Sophocle & Euripide ne me divertissent davantage que quantité de faiseurs de Comedies : mais mettez les choses en pareil degré d'excellence, quitterez-vous le plaisir de voir attraper deux vieillards par un drôle comme Phormion , pour aller pleurer avec la famille du Roy Priam ? Oùi encore un coup, je le quitteray, dit Ariste. Et vous aimerez mieux , ajouta Gelaste , écouter Sylvandre faisant des

E ij

plaintes, que d'entendre Hilas entretenant agreeablement ses maîtresses? C'est un autre point, poursuivit Ariste; mettez les choses, comme vous dites, en pareil degré d'excellence, je vous répondrai là-dessus, Sylvandre après tout pourroit faire de telles plaintes, que vous les prefereriez vous-même aux bons mots d'Hilas. Aux bons mots d'Hilas, repartit Gelaste : pensez-vous bien à ce que vous dites ? savez-vous quel homme c'est que l'Hilas de qui nous parlons ? C'est le véritable Heros d'Astrée : c'est un homme plus nécessaire dans le Roman qu'une douzaine de Celadons. Avec cela, dit Ariste, s'il y en avoit deux ils vous ennuyeroient, & les autres en quelque nombre qu'ils soient ne vous ennuyent point. Mais nous ne faisons qu'insister l'un & l'autre pour notre avis, sans en apporter d'autre fondement que notre avis même. Ce n'est pas là le moyen de terminer la dispute, ni de découvrir qui a tort ou qui a raison. Cela me fait souvenir, dit Acante, de certaines gens dont les disputes se passent entières à nier & à soutenir, & point d'autre preuve. Vous en allez avoir une pareille si vous ne vous y prenez d'autre sorte. C'est à quoy il faut

remedier , dit Ariste : cette matière en vaut bien la peine , & nous peut fournir beaucoup de choses dignes d'être examinées. Mais comme elles méritoient plus de temps que nous n'en avons, je suis d'avis de ne toucher que le principal , & qu'après nous reduisions la dispute au jugement qu'on doit faire de l'ouvrage de Poliphile , afin de ne pas sortir entièrement du sujet pour lequel nous nous rencontrons ici. Voyons seulement qui établira le premier son opinion. Comme Gelaste est l'agresseur, il seroit juste que ce fût lui. Neanmoins je commenceray s'il le veut. Non, non, dit Gelaste , je ne veux point qu'on m'accorde de privilege. Vous n'êtes pas assez fort pour donner de l'avantage à votre ennemi. Je vous soutiens donc que les choses étant égales, la plus saine partie du monde préferera toujours la Comédie à la Tragédie. Que dis-je , la plus saine partie du monde ? mais tout le monde. Je vous demande où le goût universel d'aujourd'hui se porte. La Cour, les Dames, les Cavaliers, les savans, le peuple, tout demande la Comédie , point de plaisir que la Comédie. Aussi voyons-nous qu'on se fert indifféremment de ce mot de Comédie pour

E iij

qualifier tous les divertissemens du Théâtre : on n'a jamais dit les Tragediens, ny, allons à la Tragedie. Vous en fçavez mieux que moy la véritable raison, dit Ariste , & que cela vient du mot de bourgade en grec. Comme cette érudition seroit longue , & qu'aucun de nous ne l'ignore , je la laisse à part , & m'arrêteray seulement à ce que vous dites. Parce que le mot de Comedie est pris abusivement pour toutes les especes du Dramatique, la Comedie est préferable à la Tragedie : n'est-ce pas là bien conclure ? Cela fait voir seulement que la Comedie est plus commune ; & parce qu'elle est plus commune , je pourrois dire qu'elle touche moins les esprits. Voila bien conclure à votre tour, repliqua Gelaste : le diamant est plus commun que certaines pierres; donc le diamant touche moins les yeux. Hé mon ami, ne voyez-vous pas qu'on ne se lasse jamais de rire ? on peut se lasser du jeu , de la bonne chere , des Dames; mais de rire , point. Avez-vous entendu dire à qui que ce soit : il y a huit jours entiers que nous rions , je vous prie pleurons aujourd'huy ? Vous sortez toujours , dit Ariste , de notre these , & apportez des raisons si triviales que j'en ay honte

pour vous. Voyez un peu l'homme difficile, reprit Gelaste: & vrayement puisque vous voulez que je discoure de la Comedie & du rire en Philosophe Platonicien, j'y consens ; faites-moy seulement la grace de m'écouter. Le plaisir dont nous devons faire le plus de cas, est toujours celuy qui convient le mieux à notre nature ; car c'est s'unir à soymême que de le goûter. Or y a-t-il rien qui nous convienne mieux que le rire ? Il n'est pas moins naturel à l'homme que la raison. Il luy est même particulier : vous ne trouverez aucun animal qui rie , & en rencontrerez quelques-uns qui pleurent. Je vous dé fie , tout sensible que vous êtes, de jettre des larmes aussi grosses que celles d'un Cerf qui est aux abois , ou du cheval de ce pauvre Prince dont on voit la pompe funebre dans l'onzième de l'Eneïde. Tombez d'accord de ces veritez , je vous laisserai après pleurer tant qu'il vous plaira : Vous tiendrez compagnie au cheval du pauvre Pallas , & moy je rirai avec tous les hommes. La conclusion de Gelaste fit rire ses trois amis , Ariste comme les autres; aprés quoy ce-luy-cy dit : Je vous nie vos deux propositions,aussi-bien la seconde que la pre-

E iiiij

miere. Quelque opinion qu'aït eu l'école jusqu'à présent, je ne conviens pas avec elle que le rire appartienne à l'homme privativement au reste des animaux. Il faudroit entendre la langue de ces derniers pour connoître qu'ils ne rient point. Je les tiens sujets à toutes nos passions: il n'y a pour ce point-là de difference entre nous & eux que du plus au moins, & en la maniere de s'exprimer. Quant à votre premiere proposition, tant s'en faut que nous devions toujours courir après les plaisirs qui nous sont les plus naturels, & que nous avons le plus à commandement, que ce n'est pas même un plaisir de posséder une chose tres-commune. Delà vient que dans Platon l'Amour est fils de la pauvreté, voulant dire que nous n'avons de passion que pour les choses qui nous manquent, & dont nous sommes nécessiteux. Ainsi le rire qui nous est à ce que vous dites si familier, sera dans la Scene le plaisir des laquais & du menu peuple, le pleurer celuy des honnêtes gens. Vous poussez la chose un peu trop loin, dit Acante, je ne tiens pas que le rire soit interdit aux honnêtes gens. Je ne le tiens pas non plus, reprit Ariste. Ce que je dis n'est que pour payer Gelaste

de sa monnoye. Vous sçavez combien nous avons ri en lisant Terence, & combien je ris en voyant les Italiens: je laisse à la porte ma raison & mon argent, & je ris après tout mon saoul. Mais que les belles Tragedies ne nous donnent une volupté plus grande que celle qui vient du comique , Gelaste ne le nierà pas luy-même s'il y veut faire reflexion. Il faudroit, repartit froidement Gelaste, condamner à une tres-grosse amende ceux qui font ces Tragedies dont vous nous parlez. Vous allez là pour vous réjoüir , & vous y trouvez un homme qui pleure auprès d'un autre homme, & cet autre auprès d'un autre, & tous ensemble avec la Comedienne qui représente Andromaque , & la Comedienne avec le Poëte , c'est une chaîne de gens qui pleurent , comme dit vôtre Platon. Est-ce ainsi que l'on doit contenter ceux qui vont là pour se réjoüir ? Ne dites point qu'ils y vont pour se réjoüir , reprit Ariste ; dites qu'ils y vont pour se divertir. Or je vous soutiens avec le même Platon qu'il n'y a divertissement égal à la Tragedie, ni qui meine plus les esprits où il plaît au Poëte. Le mot dont se sert Platon , fait que je me figure le même Poëte se rendant maître de tout

E v

un peuple, & faisant aller les ames comme des troupeaux , & comme s'il avoit en ses mains la baguette du Dieu Mercure. Je vous soutiens , dis-je , que les maux d'autruy nous divertissent;c'est-à-dire , qu'ils nous attachent l'esprit. Ils peuvent attacher le vôtre agreablement, poursuivit Gelaste, mais non pas le mien. En verité je vous trouve de mauvais goût. Il vous suffit que l'on vous attache l'esprit ; que ce soit avec des charmes agreables ou non, avec les serpens de Tisiphone, il ne vous importe. Quand vous me feriez passer l'effet de la Tragedie pour une espece d'enchantement, cela feroit-il que l'effet de la Comedie n'en fût un aussi ? Ces deux choses étant égales , serez-vous si fou que de préférer la premiere à l'autre ? Mais vous-même , reprit Ariste , osez-vous mettre en comparaison le plaisir du rire avec la pitié ? la pitié qui est un ravissement,une extase? Et comment ne le seroit elle pas, si les larmes que nous versons pour nos propres maux sont au sentiment d'Homere (non pas tout-à-fait au mien)si les larmes,dis-je,sont au sentiment de ce divin Poète,une espece de volupté? Car en cet endroit où il fait pleurer Achille & Priam , l'un du sou-

venir de Patrocle, l'autre de la mort du dernier de ses enfans , il dit qu'ils se saoulent de ce plaisir, il les fait joüir du pleurer comme si c'étoit quelque chose de délicieux. Le Ciel vous veüille envoyer beaucoup de joüissances pareilles, reprit Gelaste , je n'en serai nullement jaloux. Ces extases de la pitié n'accommodeant pas un homme de mon humeur. Le rire a pour moy quelque chose de plus vif & de plus sensible: Enfin le rire me rit davantage. Toute la nature est en cela de mon avis. Allez-vous-en à la Cour de Cytherée, vous y trouverez des ris,& jamais de pleurs. Nous voicy déjà retombez , dit Ariste , dans ces raisons qui n'ont aucune solidité : vous êtes le plus frivole défenseur de la Comedie que j'aye vu depuis bien long-temps. Et nous voicy retombez dans le Platonisme , repliqua Gelaste : demeurons-y donc , puisque cela vous plaît tant. Je m'en vais vous dire quelque chose d'essentiel contre le pleurer , & veux vous convaincre par ce même endroit d'Homere dont vous avez fait votre capital. Quand Achille a pleuré son saoul (par parenthèse, je crois qu'Achille ne rioit pas de moins bon courage ; tout ce que sont les Heros ils le font dans le supié-

E vi

me degré de perfection.) Lors qu'Achille , dis-je , s'est rassasié de ce beau plaisir de verser des larmes , il dit à Priam : Vieillard , tu es miserable : telle est la condition des mortels , ils passent leur vie dans les pleurs. Les Dieux seuls sont exempts de mal , & vivent là haut à leur aise sans rien souffrir. Que répondrez-vous à cela? Je répondrai , dit Ariste , que les mortels sont mortels quand ils pleurent de leurs douleurs , mais quand ils pleurent des douleurs d'autrui ce sont proprement des Dieux. Les Dieux ne pleurent ni d'une façon ni d'une autre , reprit Gelaste : pour le rire , c'est leur partage. Qu'il ne soit ainsi , Homere dit en un autre endroit , que quand les Bienheureux immortels virent Vulcain qui boitoit dans leur maison , il leur prit un rire inextinguible. Par ce mot d'inextinguible vous voyez qu'on ne peut trop rire ni trop long-temps ; par celuy de Bienheureux , que la beatitude consiste au rire. Par ces deux mots que vous dites , reprit Ariste , je vois qu'Homere a failli , & ne vois rien autre chose. Platon l'en reprend dans son troisième de la Republique. Il le blâme de donner aux Dieux un rire démesuré & qui seroit même indigne de

personnes tant soit peu considerables. Pourquoysoulez-vousqu'Homere ait plutôt failli que Platon , repliqua Gelaoste? Mais laissons les autoritez & n'écoutons que la raison seule. Nous n'avons qu'à examiner sans prévention la Comedie & la Tragedie. Il arrive assez souvent que cette derniere ne nous touche point:car le bien ou le mal d'autrui ne nous touche que par rapport à nous-mêmes , & en tant que nous croyons que pareille chose nous peut arriver ; l'Amour propre faisant sans cesse que l'on tourne les yeux sur soy. Or comme la Tragedie ne nous represente que des avantures extraordinaires , & qui vray-séemblablement ne nous arriveront jamais,nous n'y prenons point de part,& nous sommes froids , à moins que l'ouvrage ne soit excellent,que le Poëte ne nous transforme,que nous ne devenions d'autres hommes par son adresse, & ne nous mettions en la place de quelque Roi. Alors,j'avoué que la Tragedie nous touche;mais de crainte,mais de colere , mais de mouvemens funestes qui nous renvoient au logis , pleins des choses que nous avons vûes , & incapables de tout plaisir. La Comedie n'employant que des avantures ordinaires , & qui

peuvent nous arriver , nous touche tout
jours, plus ou moins, selon son degré de
perfection. Quand elle est fort bonne ,
elle nous fait rire. La Tragedie nous
attache si vous voulez ; mais la Come-
die nous amuse agréablement , & mene
les ames aux Champs Elisées , au lieu
que vous les menez dans la demeure
des malheureux. Pour preuve infailli-
ble de ce que j'avance , prenez garde
que pour effacer les impressions que la
Tragedie avoit faites en nous , on luy
fait souvent succeder un divertissement
comique ; mais de celuy-cy à l'autre il
n'y a point de retour : ce qui vous fait
voir que le suprême degré du plaisir ,
après quoy il n'y a plus rien, c'est la Co-
medie. Quand on vous la donne , vous
vous en retournez content & de belle
humeur: quand on ne vous la donne pas ,
vous vous en retournez chagrin & rem-
pli de noires idées. C'est ce qu'il y a à
gagner avec les Orestes & les Oedipes ,
tristes fantômes qu'a évoquez le Poëte
Magicien dont vous nous avez parlé
tantôt. Encore serions-nous heureux
s'ils excitoient le terrible toutes les fois
que l'on nous les fait paroître; cela vaut
mieux que de s'ennuyer : mais où sont
les habiles Poëtes qui nous dépeignent

ces choses au vif ? Je ne veux pas dire que le dernier soit mort avec Euripide ou avec Sophocle; je dis seulement qu'il n'y en a gueres. La difficulté n'est pas si grande dans le Comique; il est plus assuré de nous toucher en ce que ses incidents sont d'une telle nature , que nous nous les appliquons à nous-mêmes plus aisément. Cette fois-là, dit Aristote, voilà des raisons solides & qui meritent qu'on y réponde ; il faut y tâcher. Le même ennuy qui nous fait languir pendant une Tragédie, où nous ne trouvons que de mediocres beautez, est commun à la Comedie, & à tous les ouvrages de l'esprit, particulièrement aux Vers: Je vous le prouverois aisément si c'étoit la question; mais ne s'agissant que de comparer deux choses également bonnes, chaque selon son genre, & la Tragédie, à ce que vous dites vous-même , devant l'être souverainement , nous ne devons considerer la Comedie que dans un pareil degré. En ce degré donc vous dites qu'on peut passer de la Tragédie à la Comedie; & de celle-cy à l'autre, jamais. Je vous le confesse , mais je ne tombe pas d'accord de vos conséquences, ni de la raison que vous apportez. Celle qui semble la meilleure, est que :

Tragedie nous faisons une grande convention d'ame; ainsi on nous represente ensuite quelque chose qui délasse notre cœur & nous remet en l'état où nous étions avant le spectacle, afin que nous en puissions sortir ainsi que d'un songe. Par votre propre raisonnement vous voyez déjà que la Comedie touche beaucoup moins que la Tragedie: il reste à prouver que cette dernière est beaucoup plus agreable que l'autre. Mais auparavant, de crainte que la memoire ne m'en échape, je vous dirai qu'il s'en faut bien que la Tragedie nous renvoie chagrins & mal satisfaits, la Comedie tout-à-fait contens & de belle humeur: car si nous apportons à la Tragedie quelque sujet de tristesse qui nous soit propre, la compassion en détourne l'effet ailleurs, & nous sommes heureux de répandre pour les maux d'autrui les larmes que nous gardions pour les nôtres. La Comedie au contraire nous faisant laisser notre melancolie à la porte, nous la rend lors que nous sortons. Il ne s'agit donc que du temps que nous employons au spectacle, & que nous ne fçaurions mieux employer qu'à la pitié. Premièrement niez-vous qu'elle soit plus noble que le rire ? Il y a si long-

temps que nous disputons, repartit Gelaste , que je ne veux plus rien nier. Et moy je vous veux prouver quelque chose, reprit Ariste : je vous veux prouver que la pitié est le mouvement le plus agreable de tous. Vôtre erreur provient de ce que vous confondez ce mouvement avec la douleur. Je crains celle-cy encore plus que vous ne faites: quant à l'autre , c'est un plaisir , & tres-grand plaisir. En voicy quelques raisons necessaires & qui vous prouveront par consequent que la chose est telle que je vous dis. La pitié est un mouvement charitable & genereux, une tendresse de cœur , dont tout le monde se scait bon gré. Y a-t-il quelqu'un qui veüille passer pour un homme dur & impénétrable à ses traits ? Or qu'on ne fasse les choses louïables avec un tres-grand plaisir , je m'en rapporte à la satisfaction interieure des gens de bien; je m'en rapporte à vous-même,& vous demande si c'est une chose louïable que de rire. Assurément ce n'en est pas une, non plus que de boire & de manger , ou de prendre quelque plaisir qui ne regarde que notre intérêt. Voila donc déjà un plaisir qui se rencontre en la Tragedie, & qui ne se rencontre pas en la Comedie. Je

vous en puis alleguer beaucoup d'autres. Le principal à mon sens, c'est que nous nous mettons au dessus des Rois par la pitié que nous avons d'eux, & devons Dieux à leur égard, contemplans d'un lieu tranquille leurs embarras, leurs afflictions, leurs malheurs; ni plus ni moins que les Dieux considèrent de l'Olympe les miserables mortels. La Tragedie a encore cela au dessus de la Comedie, que le Style dont elle se fert, est sublime; & les beautez du sublime, si nous en croyons Longin & la vérité, sont bien plus grandes & ont tout un autre effet que celle du mediocre. Elles enlevent l'ame, & se font sentir à tout le monde avec la soudaineté des éclairs. Les traits comiques, tous beaux qu'ils sont, n'ont ni la douceur de ce charme ni sa puissance. Il est de cecy comme d'une Beauté excellente & d'une autre qui a des graces: celle-cy plaît, mais l'autre ravit. Voila proprement la difference que l'on doit mettre entre la pitié & le rire. Je vous apporterois plus de raisons que vous n'en souhaiteriez, s'il n'étoit temps de terminer la dispute. Nous sommes venus pour écouter Poliphile; c'est lui cependant qui nous écoute avec beaucoup de silence & d'ar-

tention , comme vous voyez. Je veux bien ne pas repliquer , dit Gelaste , & avoir cette complaisance pour luy:mais ce sera à condition que vous ne prétendrez pas m'avoir convaincu;sinon,continuons la dispute. Vous ne me ferez point en cela de tort , reprit Poliphile , mais vous en ferez peut-être à Acante , qui meurt d'envie de vous faire remarquer les merveilles de ce jardin. Acante ne s'en défendit pas trop. Il répondit toutefois à l'honnêteté de Poliphile ; mais en même temps il ne laissa pas de s'écartier. Ses trois amis le suivirent. Ils s'arrêtèrent long - temps à l'endroit qu'on appelle le fer à cheval , ne se pouvant lasser d'admirer cette longue suite de beautez toutes différentes qu'on découvre du haut des rampes.

Là dans des chars dorez le Prince avec sa Cour

*Va gêner la fraîcheur sur le declin du jour.
L'un & l'autre Soleil unique en son espece
Etale aux regardans sa pompe & sa richesse.*

Phœbus brille à l'envy du Monarque François.

On ne sçait bien souvent à qui donner sa voix.

Tous deux sont pleins d'éclat & rayonnans de gloire.

Ah, si j'étois aidé des filles de Mémoire !
De quel traits j'ornerois cette comparaison !
Versailles ce seroit le Palais d'Apollon :
Les Belles de la Cour paßeroient pour les
Heures.

Mais peignons seulement ces charmantes
demeures.

En face d'un parterre au Palais opposé
Est un amphithéâtre en rampes divisé.
La descente en est douce, & presque im-
perceptible.

Elles vont vers leur fin d'une pente insen-
sible.

D'arbres aux toujours verds les bords en
sont ornez.

Le Myrte par qui sont les Amans couron-
nez,

Tranche son feuillage en Globe en Pyramide ;
Tel jadis le taillioient les Ministres d'Ar-
mide.

Au haut de chaque rampe un Sphinx aux
larges flancs

Se laisse entortiller de fleurs par des enfans.
Il se joint avec eux, leur rit à sa maniere,
Et ne se souvient plus de son humeur si fiere.
Au bas de ce degré Latone & ses gémeneaux
De gens durs & grossiers font de viles ani-
maux,

Les changent avec l'eau que sur eux ils répandent.

Déjà les doigts de l'un en nageoires s'étendent.

*L'autre en le regardant est métamorphosé.
De l'insecte & de l'homme un autre est composé.*

*Son épouse le plaint d'une voix de gre-
noüille ;*

*Le corps est femme encor. Tel luy-même se
moüille ,*

*Se lave , & plus il croit effacer sous ces
traits ,*

*Plus l'onde contribuë à les rendre par-
faits.*

La Scene est un bassin d'une vaste étendue.

*Sur les bords cette engeance insecte deve-
nuë*

Tâche de lancer l'eau contre les Déïterz.

*A l'entour de ce lieu pour comble de beau-
tez*

*Une troupe immobile & sans pieds se re-
pose ,*

*Nymphes , Heros , & Dieu de la meta-
morphose ,*

*Termes de qui le sort sembleroit ennuyeux .
S'ils n'étoient enchantez par l'aspet de ces
lieux .*

*Deux parterres ensuite entretiennent la
vñë.*

Tous deux ont leurs fleurons d'herbe tendre & menuë.

Tous deux ont un bassin qui lance ses trésors,

Dans le centre en aigrette, en arcs le long des bords.

L'onde sort du gosier de differens reptiles.

La siennent les lizards germains des crocodiles :

Et là mainte tortue apportant sa maison

Allonge en vain le col pour sortir de prison.

Enfin par une allée aussi large que belle

On descend vers deux mers d'une forme nouvelle.

L'une est un rond à pans, l'autre est un long canal,

Miroirs où l'on n'a point épargné le cristal.

Au milieu du premier Phœbus sortant de l'onde

A quitté de Thonis la demeure profonde.

En rayons infinis l'eau sort de son flambeau,

On voit presque en vapeur se résoudre cette eau.

Telle la chaux exhale une blanche fumée.

D'aromes de cristal une nuë est formée :

Et lors que le Soleil se trouve vis-à-vis,

Son éclat l'enrichit des couleurs de l'Iris.

Les courfiers de ce Dieu commengans leur carrière

A peine ont hors de l'eau la croupe toute entière :

Cependant on les voit impatients du frein.

Ils forment la rosée en secouant leur crin.

Phœbus quitte à regres ses humides demeures :

Il se plaint à Thétis de la bâie des heures.

Elles poussent son char par leurs mains préparées,

Et disent que le Somme endis grise est rentré.

Cette figure à pans d'une place est suivie.

Mainte allée en étoile à son centre abonde

Mene aux extrémités de ce vaste pour- pris.

De tant d'objets divers les regards sont surpris.

Par sentiers alignez l'œil va de part & d'autre :

Tout chemin est allée aux Royaumes du N O S T R E .

Muses, n'oublions pas à parler du canal.

Cherchons des mots chaisis pour peindre son cristal.

Qu'il soit pur, transparent, que cette onde argenteé

*Loge en son moite sein la blanche Galatée,
Jamaïs on n'a trouvé ses rives sans Zephirs :*

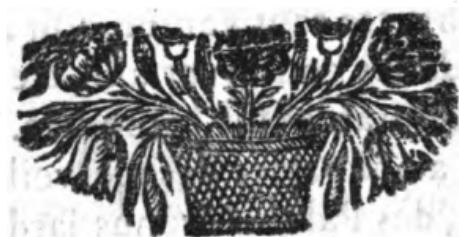
Flore s'y rafraîchit au vent de leurs soughs.

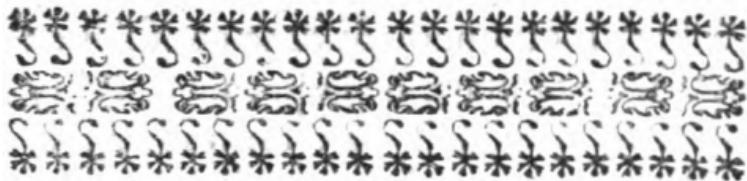
*Les Nymphes d'alentour souvent dans les
nuits sombres
S'y vont baigner en troupe à la faveur des
ombres.
Les lieux que j'ai dépeints, le Canal, le
Rond d'eau,
Parterres d'un dessin agreable & nouveau,
Amphithéâtres, jets, tous au Palais répon-
dent,
Sans que de tant d'objets les beautez se
confondent.
Heureux ceux de qui l'art a ces traits in-
ventez !
On ne connoissoit point autrefois ces beau-
tez.
Tous parcs étoient vergers du temps de nos
Ancêtres ;
Tous vergers sont faits parcs : le sçavoir
de ces maîtres
Change en jardins royaux ceux des sim-
ples Bourgeois,
Comme en jardins des Dieux il change
ceux des Rois.
Que ce qu'ils ont planté dure mille ans en-
core,
Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on che-
rira Flore,
Les Nymphes des jardins loueront inces-
samment
Cet art qui les sçavoit loger si richement.*

Poliphile

Poliphile & ensuite ses trois amis prirent là-dessus occasion de parler de l'intelligence qui est l'âme de ces merveilles , & qui fait agir tant de mains sçavantes pour la satisfaction du Monarque. Je ne rapporterai point les louanges qu'on luy donna; elles furent grandes,& par consequent ne luy plairoient pas. Les qualitez sur lesquelles nos quatre amis s'étendirent furent sa fidelité & son zèle. On remarqua que c'est un genie qui s'applique à tout , & ne se relâche jamais. Ses principaux soins sont de travailler pour la grandeur de son maître ; mais il ne croit pas que le reste soit indigne de l'occuper. Rien de ce qui regarde Jupiter n'est au dessous des ministres de sa puissance. Nos quatre amis étant convenus de toutes ces choses allerent ensuite voir le Salon & la galerie qui sont demeurez debout après la Fête qui a été tant vantée. On a jugé à propos de les conserver afin d'en bâtir de plus durables sur le modele. Tout le monde a oüï parler des merveilles de cette Fête, des Palais devenus jardins & des jardins devenus Palais,de la soudaineté avec laquelle on a créé , s'il faut ainsi dire , ces choses , & qui rendra les enchantemens croyables à l'avenir. Il

n'y a point de peuple en l'Europe que la Renommée n'ait entretenu de la magnificence de ce Spectacle. Quelques personnes en ont fait la description avec beaucoup d'élegance & d'exactitude; c'est pourquoy je ne m'arrêterai point en cet endroit; je dirai seulement que nos quatre amis s'assirent sur le gazon qui borde un ruisseau, ou plutôt une goulette, dont cette galerie est ornée. Les feüillages qui la couvroient étant déjà secs & rompus en beaucoup d'endroits, laissoient entrer assez de lumiere pour faire que Poliphile lût aisément: il commença donc de cette sorte le recit des malheurs de son Heroïne.





P S I C H É.

LIVRE SECOND.

A criminelle Psiché n'eut pas l'assurance de dire un mot : Elle se pouvoit jeter à genoux devant son mari , elle luy pouvoit compter comme la chose s'étoit passée : & si elle n'eût justifié entierement son dessein , elle en auroit du moins rejetté la faute sur ses deux sœurs. En tout cas elle pouvoit demander pardon, prosternée aux pieds de l'Amour , les luy embrassant avec des marques de repentir , & les luy mouillant de ses larmes. Il y avoit outre cela un parti à prendre ; c'étoit de relever le poignard par la pointe , & le presenter à son mari en luy découvrant son sein , & en l'invitant de

F ij

percer un cœur qui s'étoit revolté contre luy. L'étonnement & sa conscience luy ôterent l'usage de la parole & celuy des sens. Elle demeura immobile , & baissant les yeux elle attendit avec des transes mortelles sa destinée. Cupidon outré de colere ne sentit pas la moitié du mal que là goutte d'huile luy auroit fait dans un autre temps. Il jeta quelques regards foudroyans sur la malheureuse Psiché:puis sans luy faire seulement la grace de luy reprocher son crime,ce Dieu s'envola, & le Palais disparut. Plus de Nymphes , plus de Zephirs : la pauvre épouse se trouva seule sur le rocher , demi morte , pâle, tremblante,& tellement possedée de son excessive douleur , qu'elle demeura long-temps les yeux attachez à terre sans se connoître,& sans prendre garde qu'elle étoit nuë. Ses habits de fille étoient à ses pieds;elle avoit les yeux dessus,& ne les appercevoit pas.Cependant l'amour étoit demeuré dans l'air , afin de voir à quelles extremitez son épouse seroit réduite;ne voulant pas qu'elle se portât à aucune violence contre sa vie : soit que le couroux du Dieu n'eût pas éteint tout-à-fait en luy la compassion ; soit qu'il réservât Psiché à de longues peines , &

à quelque chose de plus cruel que de se tuer soy-même. Il la vit tomber évanouie sur la roche dure, cela le toucha; mais non jusqu'au point de l'obliger à ne se plus souvenir de la faute de son épouse. Psyché ne revint à soy de long-temps après. La premiere pensée qu'elle eut , ce fut de courir à un précipice. Là considerant les abîmes , leur profondeur,les pointes des rocs toutes prêtes à la mettre en pieces;& levant quelquefois les yeux vers la Lune qui l'éclairoit:Sœur du Soleil,luy dit-elle,que l'horreur du crime ne t'empêche pas de me regarder. Sois témoin du desespoir d'une malheureuse; & fais-moy la grâce de raconter à celuy que j'ay offensé , les circonstances de mon trépas ; mais ne les raconte point aux personnes dont je tiens le jour. Tu vois dans ta course des miserables ; dis-moy, y en a-t-il un de qui l'infortune ne soit legere au prix de la mienne? Rochers élevez, qui serviez n'a guere de fondemens à un Palais dont j'étois maîtresse,qui auroit dit que la nature vous eût formez pour me servir maintenant à un usage si différent? A ces mots elle regarda encore le précipice; & en même temps la mort se montra à elle sous la forme la plus af-

freuse. Plusieurs fois elle voulut s'élan-
cer, plusieurs fois aussi un sentiment na-
turel l'en empêcha. Quelles sont , dit-
elle, mes destinées! j'ay quelque beauté,
je suis jeune ; il n'y a qu'un moment
que je possedois le plus agreable de tous
les Dieux , & je vas mourir ! je me vas
moy-même donner la mort! faut-il que
l'Aurore ne se leve plus pour Psiché ?
quoy voila les derniers instans qui me
font donnez par les Parques : Encore si
ma nourrice me fermoit les yeux : si je
n'étois point privée de la sepulture.
Ces irresolutions , & ces retours vers la
vie qui font la peine de ceux qui meu-
rent,& dont les plus desesperez ne sont
pas exempts,entretinrent un cruel com-
bat dans le cœur de notre Heroïne.
Douce lumiere , s'écria-t-elle , qu'il est
difficile de te quitter ! Helas ! en quels
lieux iray-je quand je me serai bannie
moy-même de ta presence? Charitables
filles d'enfer , aidez-moy à rompre les
nœuds qui m'attachent ; venez , venez
me representer ce que j'ay perdu. Alors
elle se recueillit en elle-même;& l'ima-
ge de son malheur étoffant enfin ce
reste d'amour pour la vie , l'obliga de
s'élançer avec tant de promptitude &
de violence , que le Zephire qui l'ob-

servoit & qui avoit ordre de l'enlever quand le comble du desespoir l'auroit amenée à ce point, n'eut presque pas le loisir d'y apporter le remede. Psiché n'étoit plus , s'il eût attendu encore un moment. Il la retira du goufre , & luy faisant prendre un autre chemin dans les airs que celuy qu'elle avoit choisi, il l'éloigna de ces lieux funestes , & l'alla poser avec ses habits sur le bord d'un fleuve, dont la rive extraordinairement haute & fort escarpée pouvoit passer pour un précipice encore plus horrible que le premier. C'est l'ordinaire des malheureux d'interpreter toutes choses sinistrement. Psiché se mit en l'esprit que son époux outré de ressentiment , ne l'avoit fait transporter sur le bord d'un fleuve qu'afin qu'elle se noyât , ce genre de mort étant plus capable de le satisfaire que l'autre , parce qu'il étoit plus lent, & par consequent plus cruel. Peut-être même ne falloit-il pas qu'elle fouillât de sang ces rochers. Scavoit-elle si son mari ne les avoit point destinez à un usage tout opposé? Ce pouvoit être une retraite amoureuse où l'Infant de Cypre craignant sa mere logeoit secrètement ses maîtresses comme il y avoit logé son épouse : car le lieu étoit

F iiiij

écarté & inaccessible : ainsi elle auroit commis un sacrilege si elle avoit fait servir à son desespoir ce qui ne servoit qu'aux plaisirs. Voila comme raisonnoit la pauvre Psiché, ingenieuse à se procurer du mal ; mais bien éloignée de l'intention qu'avoit euë l'Amour à qui cet endroit où la belle se trouvoit alors , étoit venu fortuitement dans l'esprit ; ou qui peut-être l'avoit laissé à la discretion du Zephire. Il vouloit la faire souffrir ; tant s'en faut qu'il exigeât d'elle une mort si prompte. Dans cette pensée il défendit au Zephire de la quitter, (pour quelque occasion que ce fût , quand même Flore luy auroit donné un rendez-vous) tant que cette premiere violence eût jetté son feu. Je me suis étonné cent fois comme le Zephire n'en devint pas amoureux. Il est vray que Flore a bien du merite , puis de courir sur les pas d'un Maître , & d'un Maître comme l'Amour , c'eût été à luy une perfidie trop grande , & même inutile. Ayant donc l'œil incessamment sur Psiché , & luy voyant regarder le fleuve d'une maniere toute pitoyable, il se douta de quelque nouvelle pensée de desespoir ; & pour n'être pas surpris encore une fois , il en avertit aussi-tôt le Dieu

de ce fleuve, qui de bonne fortune tenoit sa cour à deux pas de là, & qui avoit alors auprés de luy la meilleure partie de ses Nympes. Ce Dieu étoit d'un tempérament froid, & ne se souciolet pas beaucoup d'obliger la belle ni son mari. Neanmoins la crainte qu'il eut que les Poëtes ne le diffamassent, si la première beauté du monde, fille de Roy, & femme d'un Dieu, se noyoit chez luy, & ne l'appellassent Frere du Stix ; cette crainte, dis-je, l'obligea de commander à ses Nymphes qu'elles recüeillissent Psiché, & qu'elles la portassent vers l'autre rive, qui étoit moins haute & plus agreable que celle-là, près de quelque habitation. Les Nymphes luy obéirent avec beaucoup de plaisir. Elles se rendirent toutes à l'endroit où étoit la Belle, & se cacherent sous le rivage. Psiché faisoit alors des reflexions sur son aventure, ne sçachant que conjecturer du dessein de son mari, ni à quelle mort se resoudre. A la fin tirant de son cœur un profond soupir : Et bien, dit-elle, je finirai ma vie dans les eaux ; veüllent seulement les destins que ce supplice te soit agreable. Aussi-tôt elle se précipita dans le fleuve, bien étonnée de se voir incontinent entre les bras de Cimodocé & de

F v.

la gentille Naiſ. Ce fut la plus heureuſe rencontre du monde. Ces deux Nymphes ne faisoient presque que de la quitter: Car l'Amour en avoit choiſi de toutes les sortes & dans tous les chœurs pour servir de filles d'honneur à notre Heroïne, pendant le temps bienheureux où elle avoit part aux affections & à la fortune d'un Dieu. Cette rencontre qui devoit du moins luy apporter quelque consolation, ne luy apporta au contraire que du déplaſir. Comment se resoudre sans mourir à paroître ainsi malheureuse & abandonnée devant celles qui la servoient il n'y avoit pas plus d'une heure? Telle est la folie de l'esprit humain; les personnes nouvellement déchûës de quelque état florissant, fuient les gens qui les connoiſſent avec plus de ſoin qu'elles n'évitent les étrangers, & préfèrent ſouvent la mort au ſervice qu'on leur peut rendre. Nous ſupportons le malheur, & ne ſçaurions ſupporter la honte. Je ne vous assurerai pas ſi ce fleuve avoit des Tritons, & ne ſçai pas bien ſi c'eſt la coûtume des fleuves que d'en avoir. Ce que je vous puis assurer, c'eſt qu'aucun Triton n'approcha de notre Heroïne. Les ſeules Naiſades eurent cet honneur. Elles ſe

pressoient si fort autour de la Belle, que malaisément un Triton y eût trouvé place. Naïs & Cimodocé la tenoient entre leurs bras , tandis que d'abattement & de lassitude elle se laissoit aller la tête languissamment,tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, arrosant leur sein tour à tour avec ses larmes. Aussi-tôt qu'elle fut à bord , ces deux Nymphes qui avoient été du nombre de ses favorites (comme prudentes & discrètes entre toutes les Nymphes du monde) firent signe à leurs compagnes de se retirer; & ne diminuant rien du respect avec lequel elles la servoient pendant sa fortune , elles prirent ses habits des mains du Zephire qui se retira aussi,& demanderent à Psiché si elle ne vouloit pas bien qu'elles eussent l'honneur de l'habiller encore une fois. Psiché se jeta à leurs pieds pour toute réponse , & les leur baifa. Cet abaissement excessif leur causa beaucoup de confusion & de pitié. L'Amour même en fut touché plus que de pas une chose qui fût arrivée à notre Heroïne depuis sa disgrâce. Il ne l'avoit point quittée de vue , recevant quelque satisfaction à l'aspect du mal qu'elle se faisoit , car cela ne pouvoit partir que d'un bon principe. Cupidon

F vj

goûtoit dans les airs ce cruel plaisir. Le battement de ses aîles obligea Naïs & Cimodocé de tourner la tête. Elles apperçurent le Dieu, & par considération, tout au moins autant que par respect, mais principalement pour faire plaisir à la Belle, elles se retirerent à leur tour. Et bien Psiché, dit l'Amour, que te semble de ta fortune ? est-ce impunément que l'on veut tuer le maître des Dieux ? il te tardoit que tu te fusses détruite, te voila contente ; tu sçais comme je suis fait, tu m'as vû : mais de quoy cela te peut-il servir ? je t'avertis que tu n'es plus mon épouse. Jusques-là, la pauvre Psiché l'avoit écouté sans lever les yeux ; à ce mot d'épouse elle dit : Helas je suis bien éloignée de prendre cette qualité ; je m'ose seulement espérer que vous me recevrez pour esclave. Ni mon esclave non plus, reprit l'Amour ; c'est de ma mere que tu l'es ; je te donne à elle. Et garde-toy bien d'attenter contre ta vie ; je veux que tu souffres, mais je ne veux pas que tu meures ; tu en serois trop tôt quitte. Que si tu as dessein de m'obliger, vange-moy de tes deux Démons de sœurs ; n'écoute ni considération du sang ni pitié, sacrifice-les moy. Adieu Psiché : la brûlure que cette lampe m'a faite ne

me permet pas de t'entretenir plus long-temps. Ce fut bien là que l'affliction de notre Heroïne reprit des forces. Execrable lampe!maudite lampe!avoir brûlé un Dieu si sensible & si delicat ! qui ne sçauoit rien endurer! l'Amour ! Pleure , pleure Psiché , ne te repose ni jour ni nuit : cherche sur les monts & dans les vallées quelque herbe pour le guerir , & porte-la luy. S'il ne s'étoit point tant pressé de me dire adieu , il verroit l'extrême douleur que son mal me fait,& ce luy seroit un soulagement: mais il est parti,il est parti sans me laisser aucune esperance de le revoir. Cependant l'Aurore vint éclairer l'infortune de notre belle,& amena ce jour-là force nouveautez. Venus,entre autres , fut avertie de ce qui étoit arrivé à Psi-ché , & voyez comme les choses se ren-contrent. Les Medecins avoient ordon-né à cette Déesse de se baigner,pour des chaleurs qui l'incommodoient. Elle prenoit son bain dés le point du jour , puis se recouchoit. C'étoit dans ce fleuve qu'elle se baignoit d'ordinaire,à cau-se de la qualité de ses eaux refroidissan-tes. Je pense même vous avoir dit que le Dieu du fleuve en tenoit un peu.Une oye babillarde qui sçavoit ces choses &

qui se trouvant cachée entre les glayeuls
avoit vu Psiché arriver à bord, & avoit
entendu ensuite les reproches de son
mari , ne manqua pas d'aller redire à
Venus toute l'avanture de point en
point. Venus ne perd point de temps ;
elle envoie gens de tous les côtez, avec
ordre de luy amener morte ou vive Psic-
ché son esclave. Il s'en fallut peu que
ces gens ne la rencontraissent. Dès que
son époux l'eut quittée elle s'habilla, ou
pour mieux parler elle jetta sur soy ses
habits:c'étoient ceux qu'elle avoit quit-
tez en se mariant , habits lugubres , &
commandez par l'Oracle, comme vous
pouvez vous en souvenir. En cet état
elle resolut d'aller par le monde , cher-
chant quelque herbe pour la brûlure de
son mari , puis de le chercher luy-mê-
me. Elle n'eut pas marché une demie
heure qu'elle crut appercevoir un peu
de fumée qui sortoit d'entre des arbres
& des rochers. C'étoit l'habitation d'un
pêcheur située au panchant d'un mont ,
où les chevres même avoient de la pein-
ne à monter. Ce mont revêtu de chê-
nes aussi vieux que luy , tout plein de
rocs, presentoit aux yeux quelque chose
d'effroïable, mais de charmant. Le ca-
price de la Nature ayant creusé deux ou

trois de ces rochers qui étoient voisins l'un & l'autre, & leur ayant fait des passages de communication & d'issuë, l'industrie humaine avoit achevé cet ouvrage, & en avoit fait la demeure d'un bon vieillard & de deux jeunes bergères. Encore que Psiché dans ces commencemens fût timide, & apprehendât la moindre rencontre, si est-ce qu'elle avoit besoin de s'enquerir en quelle contrée elle étoit, & si on ne scavoit point une composition, une racine ou une herbe pour la brûlure de son mari. Elle dressa donc ses pas vers le lieu où elle avoit vu cette fumée, ne découvrant aucune habitation que celle-là de quelque côté que sa vue se pût étendre. Il n'y avoit point d'autre chemin pour y aller qu'un petit sentier tout bordé de ronces. De moyen de les détourner, elle n'en avoit aucun: de façon qu'à chaque pas les épines luy déchiroient son habit, quelquefois la peau, sans que d'abord elle le sentît. L'affliction suspendoit en elle les autres douleurs. A la fin son lin-ge qui étoit mouillé, le froid du matin, les épines & la rosée commencerent à l'incommodez. Elle se tira d'entre ces halliers le mieux qu'elle pût; puis un petit pré dont l'herbe étoit encore aussi

vierge que le jour qu'elle nâquit, la mena jusques sur le bord d'un torrent. C'étoit un torrent & un abîme. Un nombre infini de sources quis'y précipitoient par cascades du haut du mont, puis rouflant leurs eaux entre des rochers , formoient un gazoüillement à peu près semblable à celuy des catacoupes du Nil. Psiché arrêtée tout court par cette barrière , & d'ailleurs extrêmement abattue tant de la douleur que du travail,& pour avoir passé sans dormir une nuit entiere , se coucha sous des arbrisseaux que l'humidité du lieu rendoit fort touffus.Ce fut ce qui la sauva. Deux satellites de son ennemie arriverent un moment après en ce même endroit. La ravine les empêcha de passer outre:ils s'arrêtèrent quelque temps à la regarder , avec un si grand peril pour Psiché , que l'un d'eux marcha sur sa robe ,& croyant la Belle aussi loin de luy qu'elle en étoit prés, il dit à son camarade : Nous cherchons icy inutilement, ce ne sçauroient être que des oiseaux qui se refugient dans ces lieux ; nos compagnons seront plus heureux que nous,& je plains cette personne s'ils la rencontrent : car notre Maîtresse n'est pas telle qu'on s'imagine. Il semble à la voir que ce soit la

douceur même ; mais je vous la donne pour une femme vindicative , & aussi cruelle qu'il y en ait. On dit que Psiché luy dispute la préeminence des charmes:c'est justement le moyen de la rendre furieuse , & d'en faire une Lionne à qui on a enlevé ses petits:sa concurrence fera fort bien de ne pas tomber entre ses mains. Psiché entendit ces mots fort distinctement , & rendit graces au hazard , qui en luy donnant des fraïeurs mortelles,luy donnoit aussi un avis qui n'étoit nullement à negliger. De bonheur pour elle ces gens partirent presque aussi-tôt. A peine elle en étoit revenue,que sur l'autre bord de la ravine un nouveau spectacle luy causa de l'étonnement. La vieillesse en propre personne luy apparut chargée de filets , & en habit de pêcheur. Les cheveux luy pendoient sur les épaules , & la barbe sur la ceinture. Un tres-beau vieillard & blanc comme un lis , mais non pas si frais , se disposoit à passer. Son front étoit plein de rides,dont la plus jeune étoit presque aussi ancienne que le déluge. Aussi Psiché le prit pour Deucalion , & se mettant à genoux ; Pere des humains , luy crio-t-elle,protegez-moy contre des ennemis qui me cherchent. Le vieillard

ne répondit rien: la force de l'enchante-
ment le rendit muet. Il laissa tomber ses
filets, s'oubliant soy-même aussi-bien
que s'il eût été dans son plus bel âge;
oubliant aussi le danger où il se mettroit
d'être rencontré par les ennemis de la
Belle, s'il alloit la prendre sur l'autre
bord. Il me semble que je vois les Vieil-
lards de Troye qui se préparent à la
guerre en voyant Helene. Celuy-cy ne
se soucioit pas de perir, pourvû qu'il
contribuât à la sûreté d'une malheureu-
se comme la nôtre. Le besoin pressant
qu'on avoit de son assistance luy fit re-
mettre au premier loisir les exclama-
tions ordinaires dans ces rencontres. Il
passa du côté où étoit Psiché; & l'abor-
dant de fort bonne grace, & avec res-
pect, comme un homme qui sçavoit fai-
re autre chose que de tromper les poif-
sons; Belle Princesse, dit-il, (car à vos ha-
bits c'est le moins que vous puissiez è-
tre,) reservez vos adorations pour les
Dieux. Je suis un mortel qui ne possede
que ces filets, & quelques petites com-
moditez dont j'ai meublé deux ou trois
rochers sur le panchant de ce mont. Cet-
te retraite est à vous aussi-bien qu'à
moy: je ne l'ai point achetée: c'est la Na-
ture qui l'a bâtie. Et ne craignez pas que

vos ennemis vous y cherchent : s'il y a sur terre un lieu d'assurance contre les poursuites des hommes, c'est celuy-là, je l'éprouve depuis long-temps. Psiché accepta l'azile. Le Vieillard la fit descendre dans la ravine, marchant devant elle, & luy enseignant à poser le pied, tantôt sur cet endroit-là, tantôt sur cet autre, non sans peril: mais la crainte donne du courage. Si Psiché n'eût point fui Venus, elle n'auroit jamais osé faire ce qu'elle fit. La difficulté fut de traverser le torrent qui couloit au fond. Il étoit large, creux, & rapide. Où es-tu Zephire? s'écria Psiché, mais plus de Zephire. L'Amour luy avoit donné congé, sur l'assurance que notre Heroïne n'oseroit attenter contre elle, puisqu'il le luy avoit défendu, ni faire chose qui luy déplût. En effet, elle n'avoit garde. Un pont portatif que le Vieillard tiroit après soy si-tôt qu'il étoit passé suppléa à ce défaut. C'étoit un tronc à demi pourri avec deux bâtons de saule pour gardefous. Ce tronc se posoit sur deux gros cailloux qui servoient de bordages à l'eau en cet endroit-là. Psiché passa donc, & n'eut pas plus de peine à remonter, qu'elle en avoit eu à descendre. De nouveaux obstacles se presenterent.

Il faloit encore grimper, & grimper par dedans un bois si touffu, que l'ombre éternelle n'est pas plus noire. Psiché suivoit le Vieillard, & le tenoit par l'habit. Après bien des peines ils arriverent à une petite esplanade assez découverte, & employée à divers offices: c'étoit les jardins, la cour principale, les avant-cours & les avenus de cette demeure. Elle fournissoit des fleurs à son maître, un peu de fruit, & d'autres richesses du jardinage. De là ils monterent à l'habitation du Vieillard par des degrés & par des perrons qui n'avoient point eu d'autre architecte que la nature. Aussi tenoient-ils un peu du Toscan, pour en dire la vérité. Ce Palais n'avoit pour toit que cinq ou six arbres d'une prodigieuse hauteur dont les racines cherchoient passage entre les voutes de ces rochers. Là deux jeunes Bergeres assises voioient paître à dix pas d'elles cinq ou six chevres, & filoient de si bonne grace, que Psiché ne se put tenir de les admirer. Elles avoient assez de beauté pour ne se pas voir méprisées par la concurrente de Venus. La plus jeune approchoit de quatorze ans, l'autre en avoit seize. Elles saluerent notre Heroïne d'un air naïf, & pourtant fort spirituel, quoy

qu'un peu de honte l'accompagnât. Mais ce qui fut principalement que Psiché crut trouver de l'esprit en elles , ce fut l'admiration qu'elles témoignèrent en la regardant. Psiché les bailla , & leur fit un petit compliment champêtre , dans lequel elle les louoit de beauté & gentillesse : à quoy elles répondirent par l'incarnat qui leur monta aussi-tôt aux joués. Vous voyez mes petites filles , dit le Vieillard à Psiché : leur mère est morte depuis six mois. Je les élève avec un aussi grand soin que si ce n'étoient pas des bergeres. Le regret que j'ai , c'est que n'ayant jamais bougé de cette montagne elles sont incapables de vous servir. Souffrez toutefois qu'elles vous conduisent dans leur demeure. Vous devez avoir besoin de repos. Psiché ne se fit pas presser davantage : elle s'alla mettre au lit. Les deux pucelles la deshabillèrent avec cent signes d'admiration à leur mode quand elle avoit la tête tournée ; se faisant l'une à l'autre remarquer de l'œil fort innocemment les beautez qu'elles découvroient ; beautez capables de leur donner de l'amour , & d'en donner , s'il faut ainsi dire , à toutes les choses du monde. Psiché avoit pris leur lit , couché proprement sous du linge jonché de ro-

ses. L'odeur de ces fleurs, ou la lassitude, ou d'autres secrets dont Morphée se sert, l'assoupirent incontinent. J'ai toujours cru, & le crois encore, que le sommeil est une chose invincible. Il n'y a procès, ni affliction, ni amour qui tienne. Pendant que Psiché dormoit, les bergeres coururent aux fruits. On luy en fit prendre à son reveil, & un peu de lait. Il n'entroit guere d'autre nourriture en ce lieu. On y vivoit à peu près comme chez les premiers humains; plus proprement à la vérité, mais de viandes que la seule Nature assaisonnoit. Le Vieillard couchoit en une enfonçure du rocher, sans autre tapis de pied qu'un peu de mousse étendue, & sur cette mousse l'équipage du Dieu Morphée. Un autre rocher plus spacieux, & plus richement meublé, étoit l'appartement des deux jeunes filles. Mille petits ouvrages de jonc & d'écorce tendre y tennoient lieu de tapissérie, des plumes d'oiseaux, des festons, des corbeilles remplies de fleurs. La porte du roc servoit aussi de fenêtre, comme celles de nos balcons; & par le moyen de l'esplanade elle découvroit un pais fort grand, diversifié, agreable: le Vieillard avoit abatû les arbres qui pouvoient nuire à la

vûç. Une chose m'embarrasse , c'est de vous dépeindre cette porte servant aussi de fenêtre , & semblable à celle de nos balcons , en sorte que le champêtre soit conservé. Je n'ai jamais pû sçavoir comment cela s'étoit fait. Il suffit de dire qu'il n'y avoit rien de sauvage en cette habitation , & que tout l'étoit à l'en-tour. Psiché ayant regardé ces choses témoigna à notre Vieillard qu'elle souhaitoit de l'entretener , & le pria de s'asseoir près d'elle. Il s'en excusa sur sa qualité de simple mortel , puis il obéit. Les deux filles se retirerent. C'est en vain , dit notre Heroïne , que vous me cachez votre véritable condition. Vous n'avez pas employé toute votre vie à pécher , & parlez trop bien pour n'avoir jamais conversé qu'avec des poissons. Il est impossible que vous n'ayez vû le beau monde , & hanté les grands , si vous n'êtes vous-même d'une naissance au dessus de ce qui paroît à mes yeux. Votre procedé , vos discours , l'éducation de vos filles , même la propreté de cette demeure me le font juger. Je vous prie , donnez-moy conseil , il n'y a qu'un jour que j'étois la plus heureuse femme du monde. Mon mari étoit amoureux de moy. Il me trouvoit belle. Et ce mari

c'est l'Amour. Il ne veut plus que je sois sa femme : je n'ai pû seulement obtenir de luy d'être son esclave. Vous me voyez vagabonde ; tout me fait peur ; je tremble à la moindre haleine du vent : hier je commandois au Zephire. J'eus à mon coucher une centaine de Nymphes des plus jolies , & des plus qualifiées , qui se tinrent heureuses d'une parole que je leur dis , & qui baissèrent en me quietant le bas de ma robe. Les adorations , les delices , la Comédie , rien ne me manquoit. Si j'eusse voulu qu'un plaisir fût venu des extrémités de la terre pour me trouver , j'eusse été incontinent satisfaite. Ma felicité étoit telle que le changement des habits & celuy des ameublemens ne me touchoit plus. J'ai perdu tous ces avantages , & les ai perdus par ma faute , & sans esperance de les recouvrer jamais : l'Amour me hait trop. Je ne vous demande pas si je cesserai de l'aimer , il m'est impossible : je vous demande aussi peu si je cesserai de vivre , ce remede m'est interdit. Garde-toy , m'a dit mon mari , d'attenter contre ta vie. Voila les termes où je suis réduite : il m'est défendu de me soustraire à la peine. C'est bien le comble du desespoir que de n'osier se deses-

d'esesperer. Quand je le ferai néanmoins, quelle punition y a-t-il par de là la mort? Me conseillez-vous de traîner ma vie dans des alarmes continuelles, craignant Venus, m'imaginant voir à tous les momens les ministres de sa fureur? Si je tombe entre ses mains (& je ne puis m'empêcher d'y tomber) elle me fera mille maux. Ne vaut-il pas mieux que j'aille en un monde où elle n'a point de pouvoir? Mon dessein n'est pas de m'enfoncer un fer dans le sein: les Dieux me gardent de désobéir à l'Amour jusqu'à ce point-là: mais si je refuse la nourriture; si je permets à un aspic de décharger sur moy sa colere; si par hazard je rencontre de l'aconit, & que j'en mette un peu sur ma langue, c'est-ce un si grand crime? Tout au moins me doit-il être permis de me laisser mourir de tristesse. Au nom de l'Amour le vieillard s'étoit levé. Quand la Belle eut achevé de parler il se prosterna, & le traitant de Déesse il s'alloit jeter en des excuses qui n'eussent fini de long-temps, si Psi-ché ne les eût d'abord prévenues, & ne luy eût commandé par tous les titres qu'il voudroit luy donner, soit de Belle, soit de Princesse, soit de Déesse, de se remettre en sa place, & de dire son

G

sentiment avec liberté ; mais que pour le mieux il laissât ces qualitez qui ne faisoient rien pour la consoler , & dont il étoit liberal jusqu'à l'excés. Le vieillard sçavoit trop bien vivre pour contester de ceremonies avec l'épouse de Cupidon. S'étant donc assis , Madame, dit-il , ou votre mari vous a communiqué l'immortalité , & cela étant que vous servira de vouloir mourir? ou vous êtes encore sujette à la loy commune. Or cette loy veut deux choses ; l'une véritablement que nous mourions ; l'autre que nous tâchions de conserver notre vie le plus long-temps qu'il nous est possible. Nous naissions également pour l'un & pour l'autre : & l'on peut dire que l'homme a en même temps deux mouvemens opposez : il court incessamment vers la mort, il la fuit aussi incessamment. De violer cet instinct , c'est ce qui n'est pas permis. Les animaux ne le font pas. Y a-t-il rien de plus malheureux qu'un oiseau, qui ayant eu pour demeure une forêt agreable & toute la campagne des airs, se voit renfermé dans une cage d'un pied d'espace? cependant il ne se donne pas la mort. Il chante au contraire, & tâche à se divertir. Les hommes ne sont pas si sages :

ils se desesperent. Regardez combien de crimes un seul crime leur fait commettre. Premierement vous détruisez l'ouvrage du Ciel , & plus cet ouvrage est beau, plus le crime doit être grand. Jugez donc quelle seroit vôtre faute. En second lieu vous vous défiez de la Providence, ce qui est un autre crime. Pouvez-vous répondre de ce qui vous arrivera? Peut-être le Ciel vous réserve-t-il un bonheur plus grand que celuy que vous regrettiez : peut-être vous rejoüirez-vous bien-tôt du retour de vôtre mari , ou pour mieux dire de vôtre amant; car à son dépit je le juge tel. J'ay tant vu de ces amans échapez revenir incontinent , & faire satisfaction aux personnes qui leur avoient donné sujet de se plaindre; j'ay tant vu de malheureux d'un autre côté changer de condition & de sentiment , que ce seroit imprudence à vous de ne pas donner à la fortune le loisir de tourner sa rouë. Outre ces raisons générales vôtre mari vous a défendu d'attenter contre vôtre vie. Ne me proposez point pour expedient de vous laisser mourir de tristesse; c'est un détour que vôtre propre conscience doit condamner. J'approuverois bien plutôt que vous vous perçassiez le

G ij

sein d'un poignard. Celuy-cy est un crime d'un moment, qui a le premier transport pour excuse ; l'autre est une continuation de crimes, que rien ne peut excuser. Qu'il n'y ait point de punition par de-là la mort, je ne pense pas qu'on vous ait enseigné cette doctrine. Croyez, Madame, qu'il y en a, & de particulierement ordonnées contre ceux qui jettent leur ame au vent , & qui ne la laissent pas envoler. Mon pere, reprit Psiché, cette derniere consideration fait que je me rends : car d'esperer le retour de mon mari , il n'y a pas d'apparence ; je serai reduite à ne faire de ma vie autre chose que le chercher. Je ne crois pas , dit le vieillard. J'ose vous répondre au contraire qu'il vous cherchera : quelle joye alors aurez-vous ? attendez du moins quelque jour en cette demeure. Vous pourrez vous y appliquer à la connoissance de vous-même, & à l'étude de la sagesse: vous y menerez la vie que j'y mene depuis long-temps , & que j'y mene avec tant de tranquillité , que si Jupiter vouloit changer de condition contre moy , je le renvoirois sans délibérer. Mais comment vous êtes-vous avisé de cette retraite , repartit Psiché ? Ne vous serai-je point importune , si je

vous prie de m'apprendre vôtre aventure ? Je vous la dirai en peu de mots ,
 reprit le vieillard : J'étois à la Cour
 d'un Roy qui se plaitoit à m'entendre ,
 & qui m'avoit donné la charge de pre-
 mier Philosophe de sa maison. Outre la
 faveur je ne manquois pas de biens. Ma
 famille ne confistoit qu'en une person-
 ne qui m'étoit fort chere ; j'avois perdu
 mon épouse depuis long-temps. Il me
 restoit une fille de beauté exquise; quoy
 qu'infiniment au dessous des charmes
 que vous possedez. Je l'elevai dans des
 sentimens de vertu convenables à l'é-
 tat de nôtre fortune , & à la profession
 que je faisois. Point de coqueterie ni
 d'ambition; point d'humeur austere non
 plus. Je voulois en faire une compagne
 commode pour un mari, plutôt qu'une
 maîtresse agreable pour des amans. Ses
 qualitez la firent bien-tôt rechercher
 par tout ce qu'il y avoit d'illustre à la
 Cour. Celuy qui commandoit les ar-
 mées du Roy l'emporta. Le lendemain
 qu'il l'eut épousée , il en fut jaloux. Il
 luy donna des espions & des gardes ;
 pauvre esprit qui ne voyoit pas que si la
 vertu ne garde une femme, en vain l'on
 pose des sentinelles à l'entour. Ma fille
 auroit été long-temps malheureuse sans

G iij

les hazards de la guerre. Son mari fut tué dans un combat. Il la laissa mere d'une des filles que vous voyez , & grosse de l'autre. L'affliction fut plus forte que le souvenir des mauvais traitemens du défunt , & le temps fut plus fort que l'affliction. Ma fille reprit à la fin sa gayeté,sa douce conversation , & ses charmes ; resoluë pourtant de demeurer veuve, voire de mourir , plutôt que de tenter un second hazard. Les amans reprirent aussi leur train ordinaire : mon logis ne desemplittoit point d'importuns:le plus incommodé de tous fut le fils du Roy. Ma fille à qui ces choses ne plaifoient pas, me pria de demander pour récompense de mes services qu'il me fût permis de me retirer. Cela me fut accordé. Nous nous en allâmes à une maison des champs que j'avois. A peine étions-nous partis que les amans nous suivirent : ils y arriverent aussi-tôt que nous. Le peu d'esperance de s'en sauver nous obligea d'abandonner des Provinces où il n'y avoit point d'azile contre l'amour,& d'en chercher un chez des peuples du voisinage. Cela fit des guerres , & ne nous délivra point des amans : ceux de la contrée étoient plus persecutans que les autres. Enfin

nous nous retirâmes au desert, avec peu de suite, sans équipage, n'emportant que quelques livres, afin que notre fuite fût plus secrète. La retraite que nous choisîmes étoit fort cachée; mais ce n'étoit rien en comparaison de celle-cy. Nous y passâmes deux jours avec beaucoup de repos. Le troisième jour on sçut où nous nous étions refugiez. Un amant vint nous demander le chemin; un autre amant se mit à couvert de la pluye dans notre cabane. Nous voila desesperez, & n'attendant de tranquillité qu'aux champs Elisées. Je proposai à ma fille de se marier. Elle me pria d'attendre que l'on l'y eût condamnée sous peine du dernier supplice: encore préfroit-elle la mort à l'hymen. Elle avoüoit bien que l'importunité des amans étoit quelque chose de tres-fâcheux; mais la tyrannie des méchans maris alloit au delà de tous les maux qu'on étoit capable de se figurer. Que je ne me misse en peine que de moy seul; elle sçauroit résister aux cajoleries que l'on luy feroit, & si l'on venoit à la violence ou à la nécessité du mariage, elle sçauroit encore mieux mourir. Je ne la pressai pas davantage. Une nuit que je m'étois endormi sur cette pensée, la Philosophie m'ap-

G iiiij

parut en songe. Je veux , dit-elle , te tirer de peine : suis-moy. Je luy obéis. Nous traversâmes les lieux par où je vous ai conduite. Elle m'amena jusques sur le seuil de cette habitation. Voila , dit-elle , le seul endroit où tu trouveras du repos. L'image du lieu , celle du chemin demeurerent dans ma memoire. Je me reveillai fort content. Le lendemain je contai ce songe à ma fille; & comme nous nous promenions , je remarquai que le chemin où la Philosophie m'avoit fait entrer aboutissoit à notre cabane. Qu'est-il besoin d'un plus long récit ? nous fîmes resolution d'éprouver le reste du songe. Nous congédâmes nos domestiques , & nous nous sauvâmes avec ces deux filles dont la plus âgée n'avoit pas six ans; il nous fallut porter l'autre. Après les mêmes peines que vous avez euës, nous arrivâmes sous ces rochers. Ma famille s'y étant établie , je retournai prendre le peu de meubles que vous voyez , les apportant à diverses fois , & mes livres aussi. Pour ce qui nous étoit resté de bagues & d'argent, il étoit déjà en lieu d'assurance : nous n'en avons pas encore eu besoin. Le voisinage du fleuve nous fait subsister ; sinon avec luxe & delicateſſe,

avec beaucoup de santé tout au moins. J'y prens du poison que je vas vendre en une ville que ce mont vous cache , & où je ne suis connu de personne. Mon poison n'est pas si-tôt sur la place qu'il est vendu. Tous les habitans sont gens riches , de bonne chere , fort paresseux. Ils ont peine à sortir de leurs murailles , comment viendront-ils icy m'interrompre ? si ce n'est que vôtre mari s'en mêle à la fin , & qu'il nous envoie des amans , soit de ce lieu-là , soit d'un autre : les amans se font passage par tout ; ce n'est pas pour rien que leur protecteur a des aîles. Ces filles comme vous voyez sont en âge de l'aprehender. Je ne suis pourtant pas certain qu'elles prennent la chose du même biais que l'a toujouors prise leur mère. Voila , Madame , comme je suis arrivé icy. Le vieillard finit par l'exagération de son bonheur , & par les louanges de la solitude. Mais , mon pere , reprit Psiché , est-ce un si grand bien que cette solitude dont vous parlez : est-il possible que vous ne vous y soyez point ennuyé vous ni vôtre fille ? à quoÿ vous êtes-vous occupez pendant dix années ? A nous preparer pour une autre vie , luy répondit le vieillard : nous avons fait

G v

des reflexions sur les fautes & sur les erreurs à quoy sont sujets les hommes. Nous avons employé le temps à l'étude. Vous ne me persuaderez point , repartit Psiché, qu'une grandeur legitime & des plaisirs innocens ne soient préférables au train de vie que vous meuez. La véritable grandeur à l'égard des Philosophes , luy repliqua le vieillard , est de regner sur soy-même , & le véritable plaisir de joüir de soy. Cela se trouve en la solitude , & ne se trouve guere autre part. Je ne vous dis pas que toutes personnes s'en accommodent ; c'est un bien pour moy , ce seroit un mal pour vous. Une personne que le Ciel a composée avec tant de soin & avec tant d'art , doit faire honneur à son souvenir , & regner ailleurs que dans le desert. Helas , mon pere , dit nôtre Heroïne en soupirant , vous me parlez de regner , & je suis esclave de mon ennemie. Sur qui voulez-vous que je regne ? Ce ne peut être ni sur mon cœur ni sur celuy de l'Amour ; de regner sur d'autres c'est une gloire que je refuse. Là-dessus elle luy conta son histoire succinctement. Après avoir achevé, vous voyez,dit-elle, combien j'ay sujet de craindre Venus. J'ay toutefois

resolu de me mettre en quête de mon mari devant que le jour se passe. Sa brûlure m'inquiète trop : ne fçavez-vous point un secret pour le guerir sans douleur & en un moment ? Le vieillard souîrit : J'ay , dit-il , cherché toute ma vie dans les simples , dans les compositions, dans les mineraux, & n'ay pû encore trouver de remede pour aucun mal : mais croyez-vous que les Dieux en manquent ? Il faut bien qu'ils en ayent de bons , & de bons Medecins aussi , puisque la mort ne peut rien sur eux. Ne vous mettez donc en peine que de regagner vôtre époux : pour cela il vous faut attendre ; laissez-le dormir sur sa colere : si vous vous presentez à luy devant que le temps l'ait adoucie , vous vous mettez au hazard d'être rebutée , ce qui vous seroit d'une tres-perilleuse consequence pour l'avenir. Quand les maris se font fâchez une fois, & qu'ils ont fait une fois les difficiles , la mutinerie ne leur coûte plus rien après. Psiché se rendit à cet avis , & passa huit jours en ce lieu-là , sans y trouver le repos que son hôte luy promettoit. Ce n'est pas que l'entretien du vieillard & celuy même des jeunes filles ne charmassent quelquefois son mal:

G vj

mais incontinent elle retournoit aux
soupirs , & le vieillard luy disoit que
l'affliction diminueroit sa beauté qui é-
toit le seul bien qui luy restoit & qui
feroit infailliblement revenir les au-
autres. On n'avoit point encore allegué
de raifon à notre Heroïne qui luy plût
tant. Ce n'étoit pas seulement au vieil-
lard qu'elle parloit de sa passion : elle
demandoit quelquefois conseil aux cho-
fes inanimées : elle importunoit les ar-
bres & les rochers. Le vieillard avoit
fait une longue route dans le fond du
bois. Un peu de jour y venoit d'en haut.
Des deux côtéz de la route étoient des
réduits où une Belle pouvoit s'endormir
fans beaucoup de temerité. Ses Sylvains
ne frequentoient pas cette forêt ; ils la
trouvoient trop sauvage. La commodité
du lieu obligea Psiché d'y faire des Vers,
& d'en rendre les Hestres participans.
Elle rappella les idées de la Poësie que
les Nymphes avoient données. Voicy
à peu près le sens de ses Vers.

*Que nos plaisirs passent augmentent nos
supplices !*

*Qu'il est dur d'éprouver après tant de dé-
lices*

Les cruaitez du sort !

Faloit-il être heureuse avant qu'être coupable ?

Et si de me haïr, Amour, tu fuis capable,

Pourquoy m'aimer d'abord ?

Que ne punissois-tu mon crime par avance ?

Il est bien temps d'ôter à mes yeux ta présence,

Quand tu lis dans mon cœur.

Encor si j'ignorois la moitié de tes charmes !

Mais je les ai tous vus : j'ai vu toutes les armes

Qui te rendent vainqueur.

Fai vu la beauté même, & les grâces dormantes.

Un doux ressouvenir de cent choses charmantes

Me suit dans les déserts.

L'image de ces biens rend mes maux cent fois pires.

Ma mémoire me dit : Quoy, Psiché, tu repères

Après ce que tu perds ?

Cependant il faut vivre ; Amour m'a faits défense

D'attenter sur des jours qu'il tient en sa puissance,

Tout malheureux qu'ils sont.

Le cruel vent helas que mes mains soient captives.

Je n'ose me soustraire aux peines excessives

Que mes remords me font.

C'est ainsi qu'en un bois Psiché contoit aux arbres

Sa douleur dont l'excès faisoit fondre les marbres

Habitans de ces lieux.

Rochers qui l'écouiez avec quelque tendresse,

Souvenez-vous des pleurs qu'un fort de sa tristesse

Ont versé ses beaux yeux.

Elle n'avoit gueres d'autre plaisir.

Une fois pourtant la curiosité de son sexe & la sienne propre , luy fit écouter une conversation secrete des deux Bergeres: Le vieillard avoit permis à l'aînée de lire certaines fables amoureuses que l'on composoit alors , à peu près comme nos Romans , & l'avoit défendu à la cadette , luy trouvant l'esprit trop ouvert & trop éveillé. C'est

une conduite que nos meres de maintenant suivent aussi. Elles défendent à leurs filles cette lecture pour les empêcher de sçavoir ce que c'est qu'amour : en quoy je tiens qu'elles ont tort, & cela est même inutile , la Nature servant d'Astrée.Ce qu'elles gagnent par là n'est qu'un peu de temps : encore n'en gagnent-elles point : une fille qui n'a rien lû , croit qu'on n'a garde de la tromper, & est plutôt prise. Il est de l'Amour comme du jeu ; c'est prudemment fait que d'en apprendre toutes les ruses, non pas pour les pratiquer, mais afin de s'en garantir. Si jamais vous avez des filles laissez-les lire.Celles-cy s'entretenoient à l'écart. Psiché étoit assise à quatre pas d'elle sans qu'on la vit. La cadette dit à l'aînée: Je vous prie, ma sœur, confidez-moy : je ne me trouve plus belle comme je faisois : vous semble-t-il pas que la presence de Psiché nous ait changées l'une & l'autre? j'avois du plaisir à me regarder devant qu'elle vinst, je n'y en ai plus. Et ne vous regardez pas , dit l'aînée. Il se faut bien regarder, reprit la cadette: comment feroit-on autrement pour s'ajuster comme il faut : Pensez-vous qu'une fille soit comme une fleur qui sçait arranger ses feüilles sans se

servir de miroir? si j'étois rencontrée de quelqu'un qui ne me trouvât pas à son gré? Rencontrée dans ce desert, dit l'aînée ? vous me faites rire. Je scâi bien , reprit la cadette , qu'il est difficile d'y aborder; mais cela n'est pas absolument impossible. Psiché n'a point d'aîles , ni nous non plus; nous nous y rencontrons cependant. Mais à propos de Psiché , que signifient les paroles qu'elle a gravées sur nos Hestres ? pourquoy mon pere l'a-t-il priée de ne me les point expliquer ? d'où vient qu'elle soupire incessamment ? qui est cet Amour qu'elle dit qu'elle aime ? Il faut que ce soit son frere, repartit l'aînée. Je gagerois bien que non , dit la jeune fille. Vous qui parlez, feriez-vous tant de façons pour un frere? C'est donc son mari, repliqua la sœur ? Je vous entendis bien, reprit la cadette : mais les maris viennent-ils au monde tout faits; ne sont-ils point quelque autre chose auparavant ? qu'étoit l'Amour à sa femme devant que de l'épouser?c'est ce que je vous demande. Et ce que je ne vous dirai pas , répondit la sœur ; car on me l'a défendu. Vous seriez bien étonnée , dit la jeune fille , si je le servois déjà. C'est un mot qui m'est venu dans l'esprit sans que personne me

l'ait appris. Devant que l'Amour fût le mari de Psiché , c'étoit son Amant. Qu'est-ce à dire Amant , s'écria l'aînée? y a-t-il des Amans au monde ? s'il y en a , reprit la cadette, vôtre cœur ne vous l'a-t-il point encore dit? il y a tantôt six mois que le mien ne me parle d'autre chose. Petite fille, reprit sa sœur , si l'on vous entend, vous serez criée. Quel mal y a-t-il à ce que je dis , luy repartit la jeune Bergere? Hé ma chere sœur , continua-t-elle en luy jettant les deux bras au cou, apprenez-moy, je vous prie , ce qu'il y a dans vos Livres. On ne le veut pas,dit l'aînée. C'est à cause de cela, reprit la cadette, que j'ai une extrême envie de le scavoir. Je me lasse d'être un enfant & une ignorante. J'ai resolu de prier mon pere qu'il me mene un de ces jours à la ville : & la premiere fois que Psiché se parlera à elle-même,ce qui luy arrive souvent étant seule,je me cache-rai pour l'entendre. Cela n'est pas nécessaire,dit tout haut Psiché de l'endroit où elle étoit. Elle se leva aussi-tôt , & courut à nos deux Bergeres, qui se jetterent à ses genoux si confuses , qu'à peine pûrent-elles ouvrir la bouche pour luy demander pardon. Psiché les baisa , les prit par la main , & les fit

asseoir à côté d'elle , puis leur parla de cette maniere. Vous n'avez rien dit qui m'offense,les belles filles. Et vous, continua-t-elle , en s'adressant à la jeune sœur & en la baisant encore une fois, je vous satisferai tout à l'heure sur vos soupçons. Vôtre pere m'avoit priée de ne le pas faire:mais puisque les précautions sont inutiles , & que la Nature vous en a déjà tant appris, je vous dirai qu'en effet il y a au monde un certain peuple agreable,insinuant, dont les manieres sont tout-à-fait douces , qui ne songe qu'à nous plaire , & nous plaît aussi. Il n'a rien d'extraordinaire en son visage ni en sa mine , cependant nous le trouvons beau par dessus tous les autres peuples de l'Univers. Quand on en vient là les sœurs & les freres ne sont plus rien. Ce peuple est répandu par toute la terre sous le nom d'Amans. De vous dire précisement comme il est fait, c'est une chose impossible ; en certains païs il est blanc , en d'autres païs il est noir. L'Amour ne dédaignoit pas d'en faire partie. Ce Dieu étoit mon Amant devant que de m'épouser,& ce qui vous étonneroit si vous scaviez comme se gouverne le monde , c'est qu'il l'étoit même étant mon mari ; mais il ne l'est

plus. Ensuite de cette déclaration Psi-
ché leur conta son avanture bien plus
au long qu'elle ne l'avoit contée au
vieillard. Son récit étant achevé: je vous
ai , dit-elle , conté ces choses , afin que
vous fassiez dessus des reflexions,& qu'-
elles vous servent pour la conduite de
vôtre vie. Non que mes malheurs pro-
venant d'une cause extraordinaire doi-
vent être tirez à conséquence par des
bergeres, ni qu'ils doivent vous dégoû-
ter d'une passion dont les peines même
sont des plaisirs : Comment résisteriez-
vous à la puissance de mon mari? tout ce
qui respire luy sacrifie. Il y a des cœurs
qui s'en voudroient dispenser. Ces
cœurs y viennent à leur tour. J'ai vu le
temps que le mien étoit du nombre. Je
dormois tranquillement, on ne m'enten-
doit point soupirer, je ne pleurois point:
je n'étois pas plus heureuse que je le
suis , cette felicité languissante n'est pas
une chose si souhaitable que vôtre pere
se l'imagine : Les Philosophes la cher-
chent avec un grand soin , les morts la
trouvent sans nulle peine. Et ne vous
arrêtez pas à ce que les Poëtes disent de
ceux qui aiment:ils leur font passer leur
plus bel âge dans les ennuis : les ennuis
d'amour ont cela de bon qu'ils n'en-

nuyent jamais. Ce que vous avez à faire est de bien choisir , & de choisir une fois pour toutes : une fille qui n'aime qu'en un endroit , ne sçauroit être blâmée; pourvû que l'honnêteté, la discretion, la prudence, soient conductrices de cette affaire, & pourvû qu'on garde des bornes,c'est-à-dire,qu'on fasse semblant d'en garder. Quand vos Amours iront mal, pleurez, soupirez, desesperez-vous; je n'ai que faire de vous le dire , faites seulement que cela ne paroisse pas ; quand elles iront bien, que cela paroisse encore moins , si vous ne voulez que l'envie s'en mêle , & qu'elle corrompe de son venin toute vôtre beatitude comme vous voyez qu'il est arrivé à mon égard. J'ai crû vous rendre un fort bon office en vous donnant ces avis, & ne comprens pas la pensée de vôtre pere. Il sçait bien que vous ne demeurerez pas toujours dans cette ignorance ; qu'attend-il donc ? que vôtre propre expérience vous rende sages ? Il me semble qu'il vaudroit mieux que ce fût l'expérience d'autrui, & qu'il vous permit la lecture à l'une aussi-bien qu'à l'autre: je vous promets de luy en parler. Psiché plaidoit la cause de son époux : & peut-être sans cela n'auroit-elle pas inspiré

ces sentimens aux deux jeunes filles. Les sœurs l'écoutoient comme une personne venue du Ciel. Il se tint ensuite entre les trois Belles un conseil secret touchant les affaires de notre Heroïne. Elle demanda aux Bergeres ce qu'il leur sembloit de son avantage, & quelle conduite elle avoit à tenir de là en avant. Les sœurs la prierent de trouver bon qu'elles demeurassent dans le respect, & s'abstinsseut de dire leur sentiment: Il ne leur appartenloit pas, dirent-elles, de delibérer sur la fortune d'une Déesse. Quel conseil pouvoit-on attendre de deux jeunes filles qui n'avoient encore vu que leur troupeau? Notre Heroïne les pressa tant que l'aînée luy dit qu'elle approuvoit ses soumissions & son repentir: qu'elle luy conseilloit de continuer; car cela ne pouvoit luy nuire & pouvoit extrêmement luy profiter: qu'assurément son mari n'avoit point discontinue de l'aimer; ses reproches, & le soin qu'il avoit eu d'empêcher qu'elle ne mourût, sa colere même en étoient des témoignages infaillibles: il vouloit sans plus luy faire acheter ses bonnes graces, pour les luy rendre plus précieuses. C'étoit un second ragoût dont il s'avisoit, & qui, tout considér,

n'étoit pas à beaucoup près si étrange que le premier, La cadette fut d'un avis tout contraire, & s'emporta fort contre l'Amour. Ce Dieu étoit-il raisonnables avoir-il des yeux de laisser languir à ses pieds la fille d'un Roi, Reine elle-même de la beauté? Tout cela parce qu'on avoit eu la curiosité de le voir. La belle raison de quitter sa femme, & de faire un si grand bruit! S'il eût été laid, il eût eu sujet de se fâcher; mais étant si beau, on luy auroit fait plaisir. Bien loin que cette curiosité fût blâmable, elle méritoit d'être louée, comme ne pouvant provenir que d'excès d'amour. Si vous m'en croyez, Madame, vous attendrez que vôtre mari revienne au logis. Je ne connois ni le naturel des Dieux ni celui des hommes, mais je juge d'autrui par moy-même, & crois que chacun est fait à peu près de la même sorte; quand nous avons quelque differend ma sœur & moy, si je fais la froide & l'indifférente, elle me recherche; si elle se tient sur son quant à moy je vas audevant. Psiché admira l'esprit de nos deux bergeres, & conjectura que la cadette avoit attrapé les livres dont la bibliothèque de sa sœur étoit composée, & les avoit lus en cachette : Ajoûtez aux livres l'excellence

du naturel, lequel ayant été fort heureux dans la mère de ces deux filles revivoit en l'une & en l'autre avec avantage , & n'avoit point été abâtardi par la solitude. Psyché préfera l'avis de l'aînée à ce-luy de la cadette. Elle resolut de se mettre en quête de son mari dés le lendemain. Cette entreprise avoit quelque chose de hardi & de bien étrange. La fille d'un Roy aller ainsi seule ! car pour être femme d'un Dieu, ce n'étoit pas une qualité qui dût faire trouver de la messeance en la chose : les Déesses vont & viennent comme il leur plaît, & personne n'y trouve à dire. La difficulté étoit plus grande à l'égard de notre Héroïne: non-seulement elle apprehendoit de rencontrer les satellites de son ennemie , mais tous les hommes en general. Et le moyen d'empêcher qu'on la reconnût d'abord? Quoy que son habit fût de deuil, c'étoit aussi un habit de nôces, chargé de Diamans en beaucoup d'endroits, & qui avoit consumé deux années du revenu de son pere. Tant de beauté en une personne , & de richesses en son vêtement tenteroient le premier venu. Elle esperoit véritablement que son mari préserveroit la personne, & empêcheroit que l'on n'y touchât: les diamans

deviendroient ce qu'il plairoit au destin. Quand elle n'auroit rien esperé, je crois qu'il n'en eût été autre chose. Je courus par toute la terre : on dit qu'elle étoit piquée d'une mouche : je soupçonne fort cette mouche de ressembler à l'Amour autrement que par les ailes. Bien prit à Psiché que la mouche qui la piquoit étoit son mari ; cela excusoit toutes choses. L'aînée des deux filles luy proposa de se faire faire un autre habit dans cette ville voisine dont j'ay parlé : leur pere auroit ce soin là si elle le jugeoit à propos. Psiché qui voyoit que cette fille étoit d'une taille à peu près comme la sienne, aima mieux changer d'habit avec elle, & voulut que la metamorphose s'en fit sur le champ. C'étoit une occasion de s'acquiter envers ses hôtesse. Quelle satisfaction pour elle si le prix de ces diamans augmentoit celuy de ces filles, & y faisoit mettre l'enchere par plus d'amans ! Qui se trouva empêchée ce fut la bergere. Le respect, la honte, la repugnance de recevoir ce present, mille choses l'embarassoient : elle apprehendoit que son pere ne la blâmât. Toutes bergeres qu'étoient ces filles, elles avoient du cœur, & se souvenoient de leur naissance

ce quand il en étoit besoin. Il falut cette fois-là que l'aînée se laissât persuader ; à condition , dit-elle , que cet habit lui tiendroit lieu de dépôt. Nos deux travesties se trouverent en leurs nouveaux accoutrements , comme si Psi-ché n'eût fait toute sa vie autre chose qu'êtret Bergere , & la Bergere qu'êtret Princesse. Quand elles se presenterent au Vieillard , il eut de la peine à les reconnoître. Psi-ché se fit un divertissement de cette Metamorphose. Elle commençoit à mieux esperer goûtant les raisons qu'on lui apportoit. Le lendemain ayant trouvé le Vieillard seul elle lui parla ainsi : Vous ne pouvez pas toujouors vivre , & êtes en un âge qui vous doit faire songer à vos filles : que deviendront-elles , si vous mourez ? Je leur laisserai le Ciel pour tuteur , reprit le Vieillard ; puis l'aînée a de la prudence ; & toutes deux ont assez d'esprit. Si la Parque me surprend , elles n'auront qu'à se retirer dans cette ville voisine : le peuple y est bon , & aura soin d'elles. Je vous confesse que le plus seur est de prevenir la Parque. Je les conduirai moi-même en ce lieu dès que vous ferez partie. C'est un lieu de felicité pour les femmes : elles y font tout ce

H

qu'elles veulent, & cela leur faire vouloir tout ce qui est bien. Je ne crois pas que mes filles en usent autrement. S'il étoit bien seant à moi de les louer, je vous dirois que leurs inclinations sont bonnes, & que l'exemple & les leçons de leur mere ont trouvé en elles des sujets déjà disposez à la vertu. La cadete ne vous a-t-elle point semblé un peu libre? Ce n'est que gayeté & jeunesse, reprit Psiché. Elle n'aime pas moins la gloire que son ainée. L'âge lui donnera de la retenue. La lecture lui en auroit déjà donné si vous y aviez consenti. Au reste servez-vous des diamans qui sont sur l'habit que j'ai laissé à vos filles: cela vous aidera peut-être à les marier. Non que leur beauté ne soit une dot plus que suffisante; mais vous sçavez aussi bien que moi, que quand la beauté est riche, elle est de moitié plus belle. Le Vieillard eut trop de fierté pour un Philosophe. Il ne se vouloit charger de l'habit qu'à condition de n'y point toucher. Dès le même jour tous quatre partirent de ce desert. Quand ils eurent passé la ravine, & le petit sentier bordé de ronces, ils se separerent. Le Vieillard avec ses enfans prit le chemin de la ville: Psiché celui que la fortune lui presenta. La peine

de se quitter fut égale , & les larmes bien reciproques. Psiché embrassa cent fois les deux jeunes filles , & les assûra que si elle rentroit en grace elle ferroit tant auprés de l'Amour qu'il les combleroit de ses biens, leur déparniroit à petite mesure ses maux, justement ce qu'il en faudroit pour leur faire trouver les biens meilleurs. Après le renouvellement des adieux & celui des larmes chacun suivit son chemin; ce ne fut pas sans tourner la tête. La famille du Vieillard arriva heureusement dans le lieu où elle avoit dessein de s'établir.

Je vous conterois ses avantures si je ne m'étois point prescrit des bornes plus resserrées. Peut-être qu'un jour les mémoires que j'ai recueillis tomberont entre les mains de quelqu'un qui s'exerce-ra sur cette matiere, & qui s'en acquit-tera mieux que moi : maintenant je n'acheverai que l'histoire de notre Heroï-ne. Si-tôt qu'elle eut perdu de vuë ces personnes , son dessein se representa à elle tel qu'il étoit avec ses inconve-niens, ses dangers, ses peines, dont elle n'avoit apperçû jusque-là qu'une petite partie. Il ne lui restoit de tant de tressors qu'un simple habit de Bergere. Les Pa-lais où il lui falloit couchcr étoient quel-

H ij

quefois le tronc d'un arbre , quelquefois un antre , ou une masure. Là pour compagnie elle rencontroit des hiboux & force serpens. Son manger croissoit sur le bord de quelque fontaine , ou pendoit aux branches des chênes, ou se trouvoit parmi celles des palmiers. Qui l'auroit vuë pendant le midi , lorsque la campagne n'est qu'un desert, contrainte de s'appuyer contre la premiere pierre qu'elle rencontroit , & n'en pouvant plus de chaleur, de faim, & de lassitude, priant le Soleil de moderer quelque peu l'excessive ardeur de ses rayons , puis considerant la terre, & ressuscitant avec ses larmes les herbes que la canicule a-
oit fait mourir ; qui l'auroit vuë, dis-
oit, en cet état , & ne se seroit pas fon-
du en pleurs aussi-bien qu'elle, auroit été un véritable rocher. Deux jours se passerent à aller de côté & d'autre, puis revenir sur ses pas, aussi peu certaine du lieu par où elle vouloit commencer sa quête que de la route qu'il faloit pren-
dre. Le troisième elle se souvint que l'Amour lui avoit recommandé sur tou-
tes choses de le venger. Psiché étoit bonne: jamais elle n'auroit pu se resou-
dre de faire du mal à ses sœurs autre-
ment que par un motif d'obéissance ,

quelque méchantes & quelque dignes de punition qu'elles fussent. Que si elle avoit voulu tuer son mari, ce n'étoit pas comme son mari, mais comme Dragon. Aussi ne se proposa-t-elle point d'autre vengeance que de faire accroire à chacune de ses sœurs séparément que l'Amour vouloit l'épouser , ayant repudié leur cadet comme indigne de l'honneur qu'il lui avoit fait : tromperie qui dans l'apparence n'aboutissoit qu'à les faire courir l'une & l'autre, & leur faire consumer un peu plus de temps autour d'un miroir. Dans cette resolution elle se remet en chemin: & comme une personne de son sexe vint à passer, (elle avoit soin de se détourner des hommes ,) elle la pria de lui dire par où on alloit à certains Royaumes , situez en un canton , qui étoit entre telle & telle contrée, enfin où regnoient les sœurs de Psiché. Le nom de Psiché étoit plus connu que celui de ces Royaumes ; ainsi cette femme comprit par là ce que l'on lui demandoit, & enseigna à notre Bergere une partie de la route qu'il faloit suivre. A la premiere croisée de chemins qu'elle rencontra ses frayeurs se renouvellerent. Les gens qu'avoit envoyez Venus pour se faire d'elle ayant

H iiij

rendu à leur Reine un fort mauvais compte de leur recherche, cette Déesse ne trouva point d'autre expedient que de faire trompeter sa rivale. Le Cricur des Dieux est Mercure ; c'est un de ses cent métiers. Venus le prit dans sa belle humeur; & après s'être laissé dérober par ce Dieu deux ou trois baisers, & une paire de pendans d'oreilles, elle fit marché avec lui, moyennant lequel il se chargea de crier Pliché par tous les carrefours de l'Univers, & d'y faire planter des poteaux où ce placard seroit affiché :

*De par la Reine de Cythere,
Soient dans l'un & l'autre Hemisphère*

*Tous humains dûment avertis,
Qu'elle a perdu certaine esclave blonde,
Se disant femme de son fils,
Et qui court à présent le monde.
Quiconque enseignera sa retraite à Venus,
(Comme c'est chose qui la touche)
Aura trois baisers de sa bouche ;
Qui la lui livrera , quelque chose de plus.*

Nôtre Bergere rencontra donc un de ces poteaux ; il y en avoit à toutes les croisées de chemins un peu frequentez.

Après six jours de travail elle arriva au Royaume de son aînée. Cette malheureuse femme sçavoit déjà par le moyen des placards ce qui étoit arrivé à sa sœur. Ce jour-là elle étoit sortie afin d'en voir un. La satisfaction qu'elle en eut, fut véritablement assez grande pour meriter qu'elle la goûtât à loifir. Ainsi elle renvoya à la ville la meilleure partie de son train ; & voulut coucher en une maison des champs où elle alloit quelquefois, située au-dessus d'une prairie fort agreable & fort étendue. Là sa joye se dilatoit quand nôtre Bergere passa. La maudite Reine avoit voulu qu'on la laissât seule. Deux ou trois de ses Officiers & autant de femmes se promenoient à cinq pas d'elle , & s'entretenoient possible de leur amour, plus attachez à ce qu'ils disoient qu'à ce que pensoit leur maîtresse. Psiché la reconnut d'assez loin. L'autre étoit tellement occupée à se réjouïr du placard, que sa sœur se jeta à ses genoux devant qu'elle l'apperçût. Quelle temerité à une Bergere ! surprendre sa Majesté ! la retirer de ses rêveries ! se jeter à ses genoux sans l'en avertir ! il faloit châtier cette audacieuse. Et qui es-tu , insolente, qui oses ainsi m'approcher? He-

H iiiij

las, Madame, je suis votre sœur, autrefois l'épouse de Cupidon, maintenant esclave, & ne sachant presque que devenir. La curiosité de voir mon mari l'a mis en telle colere qu'il m'a chassée. Puis-
ché, m'a-t-il dit, vous ne méritez pas d'être aimée d'un Dieu : Pourvoyez-vous d'époux ou d'amant, comme vous le jugerez à propos ; car de votre vie vous n'aurez aucune part à mon cœur. Si je l'avois donné à votre aînée, elle l'auroit conservé, & ne seroit pas tombée dans la faute que vous avez faite ; je ne serois pas malade d'une brûlure qui me cause des douleurs extrêmes, & dont je ne guerirai de long-temps. Vous n'avez que de la beauté ; j'avoue que cela fait naître l'amour ; mais pour le faire durer il faut autre chose, il faut ce qu'a votre aînée, de l'esprit, de la beauté & de la prudence. Je vous ai dit les raisons qui m'empêchoient de me laisser voir : votre sœur s'y seroit rendue, mais pour vous ce n'a été que légèreté d'esprit, contradiction, opiniâtreté. Je ne m'étonne plus que ma mere ait desaprouvé notre mariage : elle voyoit vos défauts : que je lui propose de trouver bon que j'épouse votre sœur, je suis certain qu'elle l'agrera. Si je fai-

sois cas de vous , je prendrois le soin moi-même de vous punir : je laisse cela à ma mere ; elle s'en fçaura acquiter. Soyez son esclave, puisque vous ne méritez pas d'être mon épouse. Je vous répudie , & vous donne à elle. Vôtre emploi sera, si elle me croit, de garder certaine sorte d'oysons qu'elle fait nourrir dans sa ménagerie d'Amatonte. Allez la trouver tout incontinent , portez-lui ces lettres , & passez par le Royaume de vôtre aînée. Vous lui direz que je l'aime , & que si elle veut m'épouser, tous ces tressors sont à elle. Je vous ai traitée comme une étourdie & comme un enfant. Je la traiterai d'une autre maniere ; & lui permettrai de me voir tant qu'il lui plaira. Qu'elle vienne seulement , & s'abandonne à l'haleine du Zephire , comme déjà elle a fait; j'aurai soin qu'elle soit enlevée dans mon Palais. Oubliez entierement nôtre Hy-men : je ne veux pas qu'il vous reste la moindre chose ; non pas même cet habit que vous portez maintenant : dépouillez-le tout à l'heure , en voila un autre : il a falu obéir. Voila, Madame, quel est mon sort. La sœur se croyant déjà entre les bras de l'Amour, chatoiüillée de ce témoignage de son merite , &

H v

de mille autres pensées agréables, ne marchanda point à se résoudre en son ame à quitter mari & enfans. Elle fit pourtant la petite bouche devant Psché ; & regardant sa cadete avec un visage de Matrone : Ne vous avoïs-je pas dit aussi, lui repartit-elle, qu'une honnête femme se devoit contenter du mari que les Dieux lui avoient donné, de quelque façon qu'il fût fait, & ne pas pénétrer plus avant qu'il ne plaisoit à ce mari qu'elle pénétrât ? Si vous m'eussiez creuë, vous ne seriez pas vagabonde comme vous êtes. Voila ce que c'est qu'une jeunesse inconsidérée, qui veut agir à sa tête, & qui ne croit pas conseil. Encore êtes-vous heureuse d'en être quitte à si bon marché. Vous meritiez que votre mari vous fist enfermer dans une tour. Or bien ne raisonnons plus sur une faute arrivée. Ce que vous avez à faire est de vous montrer le moins qu'il sera possible ; & puisqu'Amour veut que vous ne bougiez d'avec les oissons, ne les point quitter. Il y a même trop de somptuosité à votre habit. Cela ne sent pas sa criminelle assez repentante. Coupez ces cheveux, & prenez un sac ; je vous en ferai donner un : vous laisserez ici cet accoutrement. Psché la remercia. Puis-

que vous voulez , ajoûta la faiseuse de remontrances , suivre toujours vôtre fantaisie , je vous abandonne , & vous laisse aller où il vous plaira. Quant aux propositions de l'Amour,nous ferons ce qu'il sera à propos de faire. Là-dessus elle se tourna vers ses gens ; & laissa Psiché qui ne s'en souciolet pas trop , & qui voyoit bien que son aînée avoit mordu à l'hameçon : car à peine tenoit-elle à terre , n'en pouvant plus qu'elle ne fût seule pour donner un libre cours à sa joye.Psiché de ce même pas s'en alla faire à son autre sœur la même ambassade. Cette sœur-ci n'avoit plus d'époux. Il étoit allé en l'autre monde à grandes journées,& par un chemin plus court que celui que tiennent les gens du commun : les Medecins le lui avoient enseigné. Quoi qu'il n'y eût pas plus d'un mois qu'elle étoit veuve , il y paraisoit déjà : c'est-à-dire que sa personne étoit en meilleur état;peut-être l'entendrez-vous d'autre sorte. Si bien que cette puînée étant de deux ans plus jeune , plus nouvelle mariée , & moins de fois mere que l'autre, le rétablissement de ses charmes n'étoit pas une affaire de si longue haleine: elle pouvoit bien plutôt & plus hardiment se présenter à l'A-

H vj

mour ; l'autre avoit des reparations à faire de tous les côtéz. Le bain y fut employé, les chimistes, les atourneuses. Ce la étonna le Roi son mari. La galanterie croissoit à vûe d'œil, les galans ne paroissoient point. Il n'y avoit ni ingrediant, ni eau, ni essence qu'on n'éprouvât : mais tout cela n'étoit que plâtrer la chose. Les charmes de la pauvre femme étoient trop avant dans les chroniques du temps passé pour les rappeller si facilement. Tandis qu'elle fait ses préparatifs, sa seconde sœur la prévient, s'en va droit à cette montagne dont nous avons tant parlé, arrive au sommet sans rencontrer de Dragons. Cela lui plut fort : elle crut qu'Amour lui épargnoit ces frayeurs par un privilege particulier, tourna vers l'endroit où elle & sa sœur avoient coutume de se présenter ; & pour être enlevée plus aisément par le Zephire elle se planta sur un roc qui commandoit aux abîmes de ces lieux là. Amour, dit-elle, me voila venue : nôtre étourdie de cadete m'a assurée que tu me voulois épouser. Je n'attendois autre chose ; & me doutois bien que tu la répudierois pour l'amour de moi ; car c'est une écervelée. Regarde comme je te suis déjà obéissante. Je ne

ferai pas comme a fait ma sœur Psiché. Elle a voulu à toute force te voir: moi je veux tout ce que l'on veut: montre-toi, ne te montre pas , je me tiendrai tres-heureuse. Si tu me caresses , tu verras comme je sc̄ai y répondre : si tu ne me caresses pas , mon défunt mari m'y a tout accoutumée. Je te ferai rire de son régime, & je t'en dirai mille choses divertissantes: tu ne t'ennuiras point avec moi. Ma sœur Psiché n'étoit qu'un enfant qui ne sc̄avoit rien ; moi je suis un esprit fait. O Dieux ! je sens déjà une douce haleine. C'est celle de ton serviteur Zephire. [Qu'e ne l'as tu envoyé lui-même , il m'auroit plutôt enlevée ; j'en serois plutôt entre tes bras , & tu en serois plutôt entre les miens. Je pretends que tu trouves la chose égale ; & puisque tu as de l'amour , tu dois avoir aussi de l'impatience.] Adicu miserables mortelles que les hommes aiment: vous voudriez bien être aimées comme moi d'un Dieu qui n'eût point de poil au menton : ce n'est pas pour vous : qu'il vous suffise de m'invoquer , & je pourvoirai à vos nécessitez amoureuses. Disant ces paroles elle s'abandonna dans les airs à son ordinaire ; & au lieu d'être enlevée dans le Palais de l'Amour ,

elle tomba premierement sur une pointe de rocher , & puis sur une autre , de roc en roc ; chacun d'eux emporta sa pièce : ils se la renvoyoient les uns aux autres comme un joüet : de maniere qu'elle arriva le plus joliment du monde au Royaume de Proserpine. Quelques jours après son aînée se vint planter sur le même roc. Celle-ci fit sa harangue au Zephire. Amant de Flore , lui crio-t-elle , quitte tes amours , & me viens porter dans le Palais de ton maître. Ne me blesse point en chemin; je suis délicate. Que si tu ne veux envoyer que ton haleine, cela suffira; aussi-bien n'aimai-je pas qu'on me touche, principalement les hommes : pour l'Amour, tant qu'il lui plaira. Prens garde sur tout à ne point gâter ma coëfure. Ayant dit ces mots elle tira un miroir de sa poche , & fut quelque temps à se regarder, racommendant un cheveu en un endroit , puis un en un autre , quelquefois rien ; non sans se mouiller les levres; & tant de façons que si l'Amour avoit été là il en auroit ri. Elle remit son miroir; accusant le plus agreablement qu'elle put le Zephire d'être un paresseux, qui ne se soucioit que de ses amours, negligoit celles de son maître: se moquoit-il de la laisser

au Soleil. Justement comme elle achevoit ces reproches, un petit Eurus qui s'étoit fortuitement égaré vint passer à quatre pas d'elle; jugez la joye. Nôtre prétendue fiancée se donne le branle à soi-même: mais au lieu d'aller trouver l'Amour comme elle pensoit, elle va trouver sa sœur, droit par le chemin que l'autre lui avoit tracé, sans se détourner d'un pas. Ce sont les Echos de ces rochers qui nous ont appris la mort des deux sœurs. Ils la conterent quelque temps après au Zephire. Lui incontinent en alla porter la nouvelle au fils de Venus qui le régala d'un fort beau présent. Psiché cependant continuoit de chercher l'Amour toujours en son habit de bergere. Il avoit une telle grace sur elle que si son ennemie l'eût vuë avec cet habit, elle lui en auroit donné un de Déesse en la place. Les afflictions, le travail, la crainte, le peu de repos & de nourriture avoient toutefois diminué ses appas, si bien que sans une force de beauté extraordinaire ce n'auroit plus été que l'ombre de cet objet qui avoit tant fait parler de lui dans le monde. Bien lui prit d'avoir des charmes à moissonner pour le temps, & pour la douleur, & encore de reste pour elle. Le plus cruel

de son avanture étoit les craintes qu'on lui donnoit. Tantôt elle entendoit dire que Venus la faisoit chercher par d'autres gens; quelquefois même qu'elle étoit tombée entre les mains de son ennemie, qui à force de tourmens l'avoit rendue méconnoissable. Un jour elle eut une telle alarme qu'elle se jetta dans une chapelle de Cerés comme en un a-zile qui de bonne fortune se presentoit. Cette chapelle étoit près d'un champ dont on venoit de couper les bleds. Là les laboureurs des environs offroient tous les ans les prémices de leur recolte. Il y avoit un grand monceau de javelles à l'entrée du temple. Nôtre Bergere se prosterna devant l'image de la Déesse; puis lui mit au bras un chapeau de fleurs, lesquelles elle venoit de cueillir en courant & sans aucun choix. C'étoit de ces fleurs qui croissent parmi les bleds. Psiché avoit ouï dire aux sacrificateurs de son païs qu'elles plaisoient à Cerés, & qu'une personne qui vouloit obtenir des Dieux quelque chose ne devoit point entrer dans leur maison les mains vides. Après son offrande elle se remit à genoux, & fit ainsi sa priere: Divinité la plus nécessaire qui soit au monde, nourrice des hommes, protège-moi

contre celle que je n'ai jamais offensée : souffre seulement que je me cache pour quelques jours entre les javelles qui font à la porte de ton temple, & que je vive du bled qui en tombera. Cytheree se plaint de ce que son fils m'a voulu du bien, mais puisqu'il ne m'en veut plus, n'est-ce pas assez de satisfaction pour elle & assez de peine pour moi ? Faut-il que la colere des Dieux soit si grande ? S'il est vrai que la justice se soit retirée parmi eux, ils doivent considerer l'innocence d'une personne qui leur a obeï en se mariant. Ai-je corrompu l'Oracle ? ai-je usé d'aucun artifice pour me faire aimer ? puis-je mais si un Dieu me voit quand je m'enfermerois dans une tour, ne me verroit-il pas ? Tant s'en faut qu'en l'épousant je crûsse faire du déplaisir à sa mere , que je croyois épouser un monstre. Il s'est trouvé que c'étoit l'Amour, & que j'avois plû à ce Dieu. C'est donc un crime d'être agreable : Helas ! je ne la suis plus , & ne l'ai jamais été par ma faute. Il ne se trouvera point que j'aye employé ni affeterie ni paroles ensorcelantes. Venus a encore sur le cœur l'indiscretion des mortels qui ont quitté son culte pour m'honorer. Qu'elle se plaigne donc des mortels ; mais de

moi, c'est une justice. Je leur ai dit qu'ils me faisoient tort. Si les hommes sont imprudens ce n'est pas à dire que je sois coupable. C'est ainsi que notre Bergere se justifioit à Cerés. Soit que les Déesses s'entendent , ou que celle-ci fût fâchée de ce qu'on l'avoit appellée nourrice , ou que le Ciel veüille que nos prières soient véritablement des prières & non des apologies , celle de Psiché ne fut nullement écoutée. Cerés lui cria de la voûte de sa Chapelle qu'elle se retirât au plus vite , & laissât le tas de javelles comme il étoit ; sinon, Venus en auroit l'avis. Pourquoi rompre en faveur d'une mortelle avec une Déesse de ses amies? Venus ne lui en avoit donné aucun sujet: Qu'on dît tout ce qu'on voudroit de sa conduite , c'étoit une bonne femme , qui lui avoit obligation à la vérité ainsi qu'à Bacchus ; mais elle le sçavoit bien reconnoître , & le publioit par tout. Ce fut beaucoup de déplaisir à Psiché de se voir excluse d'un azile, où elle auroit crû être mieux venuë qu'en pas un autre qui fût au monde. En effet si Cerés bien-faisante de son naturel & qui ne se piquoit pas de beauté lui refusoit sa protection , il n'y avoit guere d'apparence que des Déesses tant soit

peu galantes & d'humeur jalouse lui accordassent la leur. D'y interesser des Dieux , c'étoit s'exposer à quelque chose de pis que la persecution de Venus : il faloit sçavoir auparavant quelle sorte de reconnoissance ils exigeroient de la Belle : encore le plus à propos étoit-il de ne s'adresser qu'aux divinitez de son Sexe , tant pour empêcher la médisance, que pour ne donner aucun ombrage à son mari. Junon là dessus lui vint en l'esprit. Psiché crut qu'y ayant quelque sorte d'émulation entre Cytherée & cette Déesse, & pour le credit, & pour la beauté , la Reine des Dieux seroit bien aise de trouver une occasion de nuire à sa concurrente , suivant l'usage de la Cour , & le serment que font les femmes en venant au monde. Il ne fut pas difficile à notre Bergere de trouver Junon. La jalouse femme de Jupiter descend souvent sur la terre & vient demander aux mortels des nouvelles de son mari. Psiché l'ayant rencontrée lui chanta une Hymne où il n'étoit fait mention que de la puissance de cette Déesse: en quoi elle commit une faute : il valoit bien mieux s'étendre sur sa beauté ; la louüange en est tout autrement agreable. Ce sont les Rois que

l'on n'entretient que de leur grandeur : pour les Reines il faut les feliciter d'autre chose , qui veut bien faire. Aussi l'épouse de Cupidon fut-elle éconduite encore une fois. La difference qu'il y eut , fut que celle-ci se passa quelque peu plus mal que la premiere. Car outre les considerations de Cerés , Junon ajoûta qu'il faloit punir ces mortelles à qui les Dieux font l'amour , & obliger leurs galants à demeurer au logis. Que venoient-ils faire parmi les hommes , comme s'il n'y avoit pas dans le Ciel assez de beauté pour eux ? Non qu'elle en parlât pour son intérêt , se souciant peu de ces choses , & ne craignant du côté des charmes qui que ce fût. La Reine des Dieux ne disoit pas tout : il y avoit encore une raison plus pressante que cela ; comme on pourroit dire quelque étincelle de ce feu dont on n'avertit les voisins que le moins qu'on peut. Une femme judicieuse ne doit point désobligier le fils de Venus ; scéait-elle si quelque jour elle n'aura point affaire de lui ? Apparemment le courroux du Dieu duroit encore contre Psiché : ainsi le plus seur étoit de ne point entrer dans leurs differens. Nôtre Bergere rebutée de tant de côtes ne scut plus à qui

s'adresser. Il restoit véritablement Diane & Pallas , mais l'une & l'autre ayant fait vœu de virginité n'auroient pas les prières d'une femme pour agréables, & croiroit souiller ses oreilles en les écoutant. Toutefois , comme Diane rendoit des Oracles , la Bergere crut que pour le moins cette Déesse ne seroit pas si farouche que de lui en refuser un , & elle ne lui demanderoit autre chose. Aussi-bien s'en rendoit-il en un lieu tout proche : ce ne seroit pas pour elle un fort grand détour. Le lieu étoit à l'entrée d'une forêt extrêmement solitaire & propre à la chasse. Diane y avoit un Temple dont elle faisoit une de ses maisons de plaisir. On faisoit environ deux mille pas dans le bois ; puis on rencontrroit une clariere qui servoit comme de parvis au Temple. Il étoit petit , mais d'une fort belle architecture. Au milieu de la clariere on avoit placé un obélisque de marbre blanc , à quatre faces , posé sur autant de boules , & élevé sur un piédestal , ayant de hauteur moitié de celle de l'obélisque. Sur chaque côté du plinthe qui regardoit directement , aussi-bien que les faces de la Pyramide , le midy , le septentier , le couchant & le levant , étoient entailllez ces mots :

Qui que tu sois , qui as sacrifié à l'Amour ou à l'Hymenée , garde-toi d'entrer dans mon sanctuaire.

Psiché qui avoit sacrifié à l'un & à l'autre n'osa entrer dans le Temple: elle demeura à la porte , où la Prêtresse lui apporta cet Oracle.

Cesse d'être errante : ce que tu cherches a des ailes: quand tu sauras comme lui marcher dans les airs, tu seras heureuse.

Ces paroles ne démentoient point l'ambiguité & l'obscurité ordinaire des réponses que font les Dieux. Psiché se tourmenta fort pour en tirer quelque sens , & n'en put venir à bout. Que le Ciel, dit-elle, me prescrive ce qu'il voudra, il faut mourir, ou trouver l'Amour; nous ne le saurions trouver , il faut donc mourir: allons nous livrer à notre ennemie, c'en est le moyen. Mais l'Oracle m'a assurée que je serois quelque jour heureuse: allons nous jeter aux pieds de Venus:nous la servirons, nous endurerons patiemment ses outrages , cela l'émouvera à compassion, elle nous pardonnera , nous recevra pour sa fille, fera ma paix elle-même avec son fils. C'étoient là les plus belles espérances du monde , & bien enchaînées comme vous voyez ; un moment de reflexion

les détruisoit toutes. Psiché se confirma toutefois dans son dessein. Elle s'informa du plus prochain Temple de Cythère, résoluë, si la Déesse n'y étoit présente, de s'embarquer & d'aller en Cypre. On lui dit qu'à trois ou quatre journées de là il y en avoit un fort fameux & fort fréquenté, portant pour inscription : *A la Déesse des Grâces.* Apparemment Venus s'y plaisoit, & y tenoit souvent en personne son tribunal, vû les miracles qui s'y faisoient, & le grand concours de gens qui y accourroient de tous les côtés. Il y en avoit même qui se vantoient de l'y avoir vuë plusieurs fois. Notre Bergere se met en chemin, plus heureuse, ce lui sembloit, que devant l'Oracle. Car elle scavoit du moins ce qu'elle avoit envie de faire, sortiroit d'irrésolution & d'incertitude, qui sont les pires de tous les maux; pourroit voir l'Amour, n'y ayant pas d'apparence que sa mère vînt si souvent en un lieu sans l'y amener. Supposé que la pauvre épouse n'eût cette satisfaction, qu'en présence d'une belle-mère qui la haïssoit, & qui bien loin de la reconnoître pour sa bru, la traiteroit en esclave, c'étoit toujours quelque chose; les affaires pourroient changer; la compassion, la veue de la

Belle, son humilité, sa douceur, le peu de liberté de l'entretenir, tout cela seroit capable de rallumer le desir du Dieu. En tout cas elle le verroit, & c'étoit beaucoup : toutes peines lui seroient douces quand elles lui pourroient procurer un quart d'heure de ce plaisir. Psyché se flattoit ainsi : pauvre infortunée qui ne s'egoit pas combien les haines des femmes sont violentes. Helas la Belle ne sçavoit guere ce que le destin lui préparoit. Le cœur lui batit pourtant dès qu'elle approcha de la contrée où étoit le Temple. Long-temps devant que l'on y arrivât on respiroit un air embaumé, tant à cause des personnes qui venoient offrir des parfums à la Déesse, & qui étoient parfumez eux-mêmes, que parce que le chemin étoit bordé d'Orangers, de Jasmins, de Myrtes, & tout le pais parsemé de fleurs. On découvroit le Temple de loin, quoi qu'il fût situé dans une vallée ; mais cette vallée étoit spacieuse, plus longue que large, ceinte de coteaux merveilleusement agréables. Ils étoient mêlez de bois, de champs, de prairies, d'habitations qui se ressentoient d'un long calme. Venus avoit obtenu de Mars une sauve-garde pour tous ces lieux. Les animaux même ne s'y faisoient

foient pour la guerre; jamais de Loups, jamais d'autres pieges que ceux que l'Amour fait tendre. Dès qu'on avoit atteint l'âge de discernement on se faisoit enregister dans la confrérie de ce Dieu; les filles à douze ans, les garçons à quinze. Il y en avoit à qui l'amour venoit dans la raison. S'il se rencontrroit une indifferente, on en purgeoit le païs. Sa famille étoit sequestrée pour un certain temps. Le Clergé de la Déesse avoit soin de purifier le canton où ce prodige étoit survenu. Voilà quant aux mœurs & au gouvernement du païs. Il abondoit en oyseaux de joli plumage. Quelques tourterelles s'y rencontreroient. On en comptoit jusqu'à trois especes; tourterelles oyseaux, tourterelles Nymphes, & tourterelles Bergeres. La seconde especie étoit rare. Au milieu de la vallée couloit un Canal de même longueur que la plaine, large comme un fleuve, & d'une eau si transparente, qu'un atome se fût vu au fond! en un mot vrai cristal fondu. Force Nymphes & force Syrenes s'y joiroient; on les prenoit à la main. Les personnes riches avoient coutume de s'embarquer sur ce Canal qui les conduissoit jusqu'aux degrés du parvis. Ils louoient je ne scâi combien

d'Amours ; qui plus , qui moins , selon la charge qu'avoit le vaisseau ; chaque Amour son Cygne , qu'il atteloit à la barque , & monté dessus il le conduisoit avec un ruban. Deux autres nacelles suivoient ; l'une chargée de musique , l'autre de bijoux & d'Oranges douces. Ainsi s'en alloit là barque fort gayement. De chaque côté du Canal s'étendoit une prairie verte comme fine émeraude , & bordée d'ombrages délicieux. Il n'y avoit point d'autres chemins : ceux-là étoient tellement fréquentez , que Psiché jugea à propos de ne marcher que de nuit. Sur le point du jour elle arriva à un lieu nommé , les deux sepultures. Je vous en dirai la raison , parce que l'origine du Temple en dépend. Un Roi de Lydie appellé Philocharez , pria autrefois les Grecs de lui donner femme. Il ne lui importoit de quelle naissance , pourvû que la beauté s'y trouvât : Une fille est noble quand elle est belle. Ses Ambassadeurs disoient que leur Prince avoit le goût extrêmement délicat. On lui envoya deux jeunes filles : l'une s'appelloit Myrtis , l'autre Megano. Celle ci étoit fort grande , de belle taille , les traits de visage tres-beaux , & si bien proportionnez qu'on n'y trou-

voit que reprendre ; l'esprit fort doux , avec cela son esprit , sa beauté , sa taille , sa personne ne touchoit point , faute de Venus qui donnât le sel à ces choses . Myrtis au contraire excelloit en ce point-là . Elle n'avoit pas une beauté si parfaite que Megano : même un mediocre critique y auroit trouvé matière de s'exercer . En récompense il n'y avoit si petit endroit sur elle , qui n'eût sa Venus , & plutôt deux qu'une ; outre celle qui animoit tout le corps en général . Aussi le Roi la préfera-t-il à Megano , & voulut qu'on la nommât Aphrodisée ; tant à cause de ce charme , que parce que le nom de Myrtis sentoit sa Bergere , ou sa Nymphé au plus , & ne sonnoit pas assez pour une Reine . Les gens de sa Cour , afin de plaire à leur Prince , appellerent Megano , Anaphrodite . Elle en conçut un tel déplaisir qu'elle mourut peu de temps après . Le Roi la fit enterrer honorablement . Aphrodisée vécut fort long-temps , & toujours heureuse ; possédant le cœur de son mari tout entier : on lui en offrit beaucoup d'autres qu'elle refusa . Comme les Graces étoient cause de son bonheur , elle se crut obligée à quelque reconnaissance envers leur Déesse , &

persuada à son mari de lui faire bâtir un Temple ; disant que c'étoit un vœu qu'elle avoit fait. Philocharez approuva la chose, il y consuma tout ce qu'il avoit de richesses ; puis ses sujets y contribuerent. La devotion fut si grande que les femmes consentifent que l'on vendît leurs colliers, & n'en ayant plus, elles suivirent l'exemple de Rhodopé. Myrtis eut la satisfaction de voir avant que de mourir le parachevement de son vœu. Elle ordonna par son testament qu'on lui bâtit un tombeau le plus près du Temple qu'il se pourroit, hors du parvis toutefois, joignant le chemin le plus fréquenté. Là ses cendres seroient enfermées, & son aventure écrite à l'endroit de plus en vue. Philocharez qui lui survécut executa cette volonté. Il fit éléver à son épouse un Mausolée digne d'elle & de lui aussi, car son cœur y devoit tenir compagnie à celui d'Aprhodisée. Et pour rendre plus célèbre la memoire de cette chose, & la gloire de Myrtis plus grande, on transporta en ce lieu les cendres de Megano. Elles furent mises dans un tombeau presque aussi superbe que le premier, sur l'autre côté du chemin ; les deux sépulchres se regardoient. On

voyoit Myrtis sur le sien, entourée d'Amours, qui lui accommodoient le corps & la tête sur des quarreaux. Megano de l'autre part se voyoit couchée sur le côté, un bras sous sa tête, versant des larmes, en la posture où elle étoit morte. Sur la bordure du Mausolée, où reposoit la Reine des Lydiens, ces mots se lisoient :

Ici repose Myrtis qui parvint à la Royauté par ses charmes, & qui en acquit le surnom d'Aphrodisée.

A l'une de ces faces qui regardoit le chemin ces autres paroles étoient.

Vous qui allez visiter ce Temple, arrêtez un peu, écoutez-moi. De simple Bergère que j'étois née je me suis vuë Reine. Ce qui m'a procuré ce bien ce n'est pas tant la beauté que ce sont les Graces. J'ai plus, & cela suffit. C'est ce que j'avois à vous dire. Honorez ma tombe de quelques fleurs, & pour récompense veuillez la Déesse des Graces que vous plaisez.

Sur la bordure de l'autre tombe étoient ces paroles :

Ici sont les cendres de Megano qui ne put gagner le cœur qu'elle contestoit, quoi qu'elle eût une beauté accomplie.

A la face du tombeau ces autres paroles se rencontroient.

Si les Rois ne m'ont aimée , ce n'est pas que je ne fasse assez belle pour meriter que les Dieux m'aimassent : mais je n'étois pas, dit-on , assez jolie. Cela se peut-il ? Où cela se peut , & si bien qu'en me préférera ma compagne. Elle en a acquis le surnom d'Aphrodisée , moi celui d'Anaphrodite. J'en suis morte de déplaisir. Adieu passant , je ne te reiens pas davantage. Sois plus heureux que j'en ai été ; & ne remets point en peine de donner des larmes à ma memoire. Si je n'ai fait la joie de personne , du moins ne veux-je troubler la joie de personne aussi.

Psiché ne baissa pas de pleurer. Megano , dit-elle , je ne comprens rien à ton avanture. Je veux que Myrtis eût des graces , n'est-ce pas en avoir aussi que d'être belle comme tu étois ? Adieu Megano , ne refuse point mes larmes : je suis accoustumée d'en verser. Elle alla ensuite jeter des fleurs sur la tombe d'Aphrodisée. Cette ceremonie étant faite , le jour se trouva assez grand pour lui faire considerer le Temple à son aise. L'architecture en étoit exquise , & avoit autant de grace que de majesté. L'architecte s'étoit servi de l'ordre Ionique à cause de son élégance. De tout cela il resultoit une Venus que je ne scaurois

vous dépeindre. Le frontispice répondoit merveilleusement bien au corps. Sur le tympan du fronton se voyoit la naissance de Cytherée en figures de haut relief. Elle étoit assise dans une conque , en l'état d'une personne qui viendroit de se baigner, & qui ne feroit que sortir de l'eau. Une des Graces lui épreignoit les cheveux encore tout moüillez. Une autre tenoit des habits tout prêts pour les lui vêtir , dès que la troisième auroit achevé de l'essuyer. La Déesse regardoit son fils qui menacoit déjà l'Univers d'une de ses fléches. Deux Syrenes tiroient la conque. Mais comme cette machine étoit grande , le Zephire la pouffoit un peu. Des legions de Jeux & de Ris se promenoient dans les airs : car Venus n'aquit avec tout son équipage, toute grande , toute formée, toute prête à recevoir de l'amour , & à en donner. Les gens de Paphos se voyoient de loin sur la rive, tendant les mains, les levant au Ciel, & rayis d'admiratiōn. Les colombes & l'entablement étoient d'un marbre plus blanc qu'albâtre. Sur la frise une table de marbre noir, portoit pour inscription du Temple : *A la Déesse des graces.* Deux enfans à demi couchez sur l'architrave

laissoient pendre à des cordons une medaille à deux têtes : c'étoient celles des fondateurs. A l'entour de la médaille on voyoit écrit: *Philocbarez & Myrtis Aphrodisee son épouse ont dédié ce Temple à Venus.* Sur chaque base des deux colonnes les plus proches de la porte étoient entailllez ces mots : *Ouvrage de Lysimante* ; Nom de l'architecte apparemment. Avant que d'entrer dans le Temple je vous dirai un mot du parvis. C'étoient des portiques ou galeries basses ; & au-dessus des appartemens fort superbes , chambres dorées, cabinets & bains ; enfin mille lieux où ceux qui apportoient de l'argent trouvoient de quoi l'employer ; ceux qui n'en apportoient point on les renvoyoit. Psiché voyant ces merveilles ne se put tenir de soupirer. Elle se souvint du Palais dont elle avoit été la maîtresse. Le dedans du temple étoit orné à proportion. Je ne m'arrêterai pas à vous le décrire : c'est assez que vous sçachiez que toutes sortes de vœux dont toutes sortes de personnes s'étoient aequittées , s'y voyoient en des chapelles particulières , pour éviter la confusion , & ne rien cacher de l'architecture du Temple. Là quelques aureurs avoient en-

voyé des offrandes pour reconnoissance de la Venus que leur avoit départie le Ciel. Ils étoient en petit nombre. Les autres arts , comme la Peinture & ses sœurs , en fournissoient beaucoup davantage. Mais la multitude venoit des Belles & de leurs amans : l'un pour des faveurs secrètes, l'autre pour un mariage; celle-ci pour avoir enlevé un amant à cette autre-là. Une certaine Callinicé qui s'étoit , jusqu'à soixante ans , bien maintenué avec les Graces , & encore mieux avec les Plaisirs, avoit donné une lampe de vermeil doré , & la peinture de ses amours. Je ne vous aurois jamais spécifié ces dons: il s'en trouvoit même de Capitaines, dont les exploits, comme dit le bon Amiot, avoient cette grace de soudaineté qui les rendoit encore plus agréables. L'architecture du tabernacle n'étoit guere plus ornée que celle du Temple , afin de garder la proportion; & de crainte aussi que la vûe étant dissipée par une quantité d'ornemens ne s'en arrêtât d'autant moins à considerer l'image de la Déesse, laquelle étoit véritablement un chef d'œuvre. Quelques envieux ont dit que Praxitele avoit pris la sienne sur le modèle de celle-là. On l'avoit placée dans une niche de marbre

noir entre des colonnes de cette même couleur; ce qui la rendoit plus blanche & faisoit un bel effet à la vûe. A l'un des côtéz du sanctuaire on avoit élevé un thrône; où Venus , à demi couchée sur des couffins de senteurs , recevoit quand elle venoit en ce temple les adorations des mortels , & distribuoit ses graces ainsi que bon lui sembloit. On ouvroit le Temple assez matin , afin que le peuple fût écoulé quand les personnes qualifiées entreroient. Cela ne servit de rien cette journée-là : car dès que Psiché parut on s'assembla autour d'elle. On crut que c'étoit Venus qui pour quelque dessein caché ou pour se rendre plus familiere , peut-être aussi par galanterie, avoit un habit de simple Bergere. Au bruit de cette merveille les plus paresseux accoururent incontinent. La pauvre Psiché s'alla placer dans un coin du temple , honteuse & confuse de tant d'honneurs dont elle avoit grand sujet de eraindre la suite, & ne pouvoit pourtant s'empêcher d'y prendre plaisir. Elle rougissoit à chaque moment , se détournoit quelquefois le visage : témoignoit qu'elle eût bien voulu faire sa priere , tout cela en vain: elle fut contrainte de dire qui elle étoit.

Quelques-uns la crurent ; d'autres persisterent dans l'opinion qu'ils avoient. La foule étoit tellement grande autour d'elle, que quand Venus arriva, cette Déesse eut de la peine à passer. On l'avoit déjà avertie de cette avanture , ce qui la fit accourir le visage en feu , comme une Megere , & non plus la Reine des Graces , mais des Furies. Toutefois de peur de sédition elle se contint. Ses Gardes lui ayant fait faire passage, elle s'alla placer sur son thrône, où elle écouta quelques suppliants avec assez de distraction. La meilleure partie des hommes étoit demeurée auprès de Psiché avec les femmes les moins jolies , ou qui étoient sans prétention & sans intérêt. Les autres avoient pris d'abord le parti de la Déesse ; étant de la politique parmi les personnes de ce sexe qui se sont mises sur le bon pied , de faire la guerre aux survenantes, comme à celles qui leur ôtent , pour ainsi dire , le pain de la main. Je ne scaurois vous assurer bien précisément si elles tiennent cette coutume-là des Auteurs , ou si les Auteurs la tiennent d'elles. Nôtre Bergere n'osant approcher , la Déesse la fit venir. Une foule d'hommes l'accompagna ; & la chose ressembloit

plutôt à un triomphe qu'à un homma-
ge. La pauvre Psiché n'étoit nullement
coupable de ces honneurs: au contraire si
on l'eût crûe on ne l'auroit pas regardée:
elle faisoit de sa part tout ce qu'une sup-
pliante doit faire. La présence de Venus
lui avoit fait oublier sa harangue. Il est
vrai qu'elle n'en eut pas besoin: car dès
que Venus la vit, à peine lui donna-t-
elle le loisir de se prosterner: elle descen-
dit de son thrône. Je vous veux, dit-elle,
entendre en particulier; Venez à Pa-
phos; je vous donnerai place en mon
char. Psiché se défia de cette douceur:
mais quoi, il n'étoit plus temps de déli-
berer: & puis c'étoit à Paphos principa-
lement qu'elle esperoit revoir son époux.
De crainte qu'elle n'échapât, Ve-
nus la fit sortir avec elle; les hommes
donnant mille bénédictons à leur deux
Déesses, & une partie des femmes disant
entre elles: C'est encore trop que d'en
avoir une: établissons parmi nous une
République, où les vœux, les adorations,
les services, les biens d'Amour seront en
commun. Si Psiché s'en vient encore une
fois amuser les gens qui nous serviront
à quelque chose, & qu'elle prête à de réu-
nir ainsi tous les cœurs sous une même
domination, il nous la faut lapider. On

se moqua des républiquaines, & on souhaita bon voyage à notre Bergere. Cytherée la fit monter effectivement sur son char; mais ce fut avec trois Divinités de sa suite peu gracieuses; il y a de toutes sortes de gens à la Cour. Ces Divinités étoient la Colere, la Jalousie, & l'Envie; monstres sortis de l'abîme, impitoyables licteurs qui ne marchoient point sans leurs fouets, & dont la vue seule étoit un supplice. Venus s'en alla par un autre endroit. Quand Psyché se vit dans les airs, en si mauvaise compagnie que celle-là, un tremblement la saisit, ses cheveux se herissèrent, la voix lui demeura au gosier. Elle fut long-temps sans pouvoir parler, immobile, changée en pierre, & plutôt statuée que personne véritablement animée: On l'auroit cruë morte sans quelques soubpirs qui lui échaperent. Les diverses peines des condamnez lui passerent devant les yeux. Son imagination les lui figura encore plus cruelles qu'elles ne sont. Il n'y en eut point que la crainte ne lui fist souffrir par avance. Enfin se jettant aux pieds de ces trois Furies: Si quelque pitié, dit-elle, loge en vos cœurs, ne me faites pas languir davantage. Dites-moi à quel tourment je suis.

condamnée. Ne vous auroit-on point donné ordre de me jeter dans la mer ? Je vous en épargnerai la peine si vous voulez, & m'y précipiterai moi-même. Les trois filles de l'Acheron ne lui répondirent rien, & se contentèrent de la regarder de travers. Elle étoit encore à leurs genoux lorsque le char s'abatit. Il posa sa charge en un desert, dans l'arriére-court d'un palais que Venus avoit fait bâtir entre deux montagnes à mi-chemin d'Amatonte & de Paplios. Quand Cytherée étoit lasse des embarras de sa Cour, elle se retirloit en ce lieu avec cinq ou six de ses confidentes. Là qui que ce soit ne l'alloit voir. Des médisans disent toutefois que quelques amis particuliers avoient la clef du jardin. Venus étoit déjà arrivée quand le char partit. Les trois Satellites menèrent Psiché dans la chambre où la Déesse se rajustoit. Cette même crainte qui avoit fait oublier à notre Bergere la harangue qu'elle avoit faite lui en rafraîchit la memoire. Bien que les grandes passions troublent l'esprit, il n'y a rien qui rende éloquent comme elles. Nôtre infortunée se prosterna à quatre pas de la Déesse, & lui parla de la sorte : Reine des Amours & des Graces, voici celle

malheureuse esclave que vous cherchez.
Je ne vous demande pour récompense
de l'avoir livrée que la permission de
vous regarder. Si ce n'est point sacrilege
à une miserable mortelle comme je
suis, de jeter les yeux sur Venus, & de
raisonner sur les charmes d'une Déesse,
je trouve que l'aveuglement des hom-
mes est bien grand d'estimer en moi de
mediocres appas, après que les vôtres
leur ont paru. Je me suis opposée inuti-
lement à cette folie: ils m'ont rendu des
honneurs que j'ai refuséz, & que je ne
meritois pas. Vôtre fils s'est laissé préve-
nir en ma faveur par les rapports fabu-
lieux qu'on lui a faits. Les destins m'ont
donnée à lui sans me demander mon
consentement. En tout cela j'ai failli,
puisque vous me jugez coupable. Je de-
vois cacher des traits qui étoient cause
de tant d'erreurs, je devois les défigurer:
Il falloit mourir, puisque vous m'aviez
en aversion: Je ne l'ai pas fait. Ordon-
nez-moi des punitions si severes que
vous voudrez, je les souffrirai sans mur-
mure, trop heureuse si je vois vôtre divi-
ne bouche s'ouvrir pour prononcer l'ar-
rêt de ma destinée. Oui, Psiché, repartit
Venus, je vous en donnerai le plaisir.
Vôtre feinte humilité ne me touche

point. Il faloit avoir ces sentimens, & dire ces choses devant que vous fussiez en ma puissance. Lorsque vous étiez à couvert des atteintes de ma colere, votre miroir vous disoit qu'il n'y avoit rien à voir après vous. Maintenant que vous me craignez, vous me trouvez belle. Nous verrons bientôt qui remportera l'avantage. Ma beauté ne sçauroit perrir, & la vôtre dépend de moi. Je la détruirai quand il me plaira. Commencons par ce corps d'albâtre dont mon fils a publié les merveilles, & qu'il appelle le temple de la blancheur. Prenez vos sions, filles de la nuit, & me l'empourrez si bien que cette blancheur ne trouve pas même un azile en son propre Temple. A cet ordre si cruel Psiché devint pâle, & tomba aux pieds de la Déesse, sans donner aucune marque de vie. Cytherée se sentit émuë: mais quelque Demon s'opposa à ce mouvement de pitié, & la fit sortir. Dès qu'elle fut hors, les ministres de sa vengeance prirent des branches de Myrte, & se bouchant les oreilles ainsi que les yeux, elles déchirerent l'habit de notre Bergerie; innocent habit, helas! celle qui l'avoit donné lui croyoit procurer un sort que tout le monde envieroit. Psiché ne

reprit ses sens qu'aux premières atteintes de la douleur. Le valon retentit des cris qu'elle fut contrainte de faire. Jamais les Echos n'avoient répétré de si pitoyables accens. Il n'y eut aucun endroit d'épargné dans tout ce beau corps, qui devant ces momens-là se pouvoit dire en effet le temple de la blancheur. Elle y regnoit avec un éclat que je ne scaurois vous dépeindre.

La les lys lui servoient de thrône & d'oreillers.

Les escadrons d'Amours chez Psiché familiers,

Furent chassés de cet azile.

Le pleurer leur fut inutile.

Rien ne put attendrir les trois filles d'enfer.

Leurs coeurs furent d'acier ; leurs mains furent de fer.

La Belle eut beau souffrir : il falut que ses peines

Allaffent jusqu'au point que les sœurs inhumaines

Craignirent que Clothon ne survînt à son tour.

*Ah trop impitoyable Amour,
Enquels lieux étois-tu ? dis cruel, dis barbare :*

C'est toi, c'est ton plaisir, qui causa sa douleur :

P S I C H E'.

210
Ouy tigre , c'est toi seul qui t'en dois dire
auteur :
Psiché n'eût rien souffert sans ton courroux
bizarre.
Le bruit de ses clamours s'ajt au loin répan-
du ;
Et tu n'en as rien entendu !
Pendant tous ses tourmens tu dormois, je le
gage ;
Car ta bêtise n'étoit rien.
La Belle en a souffert mille fois davantage
Sans l'avoir mérité si bien ,
Tu devais venir voir empourprer cet al-
bâtre :
Il falloit amener une troupe de Ris.
Des souffrances d'un corps dont tu fus ido-
lâtre
Vous vous seriez tous divertis.
Helas Amour , j'ai tort. Tu répandis des
larmes
Quand tu scûs de Psiché la peine & le
tourment ;
Et tu lui fis trouver un bâtre pour ses
charmes ,
Qui la guérira en un moment.

Telle fut la première peine que Psiché
souffrit. Quand Cythérée fut de retour ,
elle la trouva étendue sur les tapis dont
cette chambre étoit ornée, prête d'expi-

ter, & n'en pouvant plus. La pauvre Psiché fit un effort pour se lever, & tâcha de contenir ses sanglots. Cythérée lui commanda de baisser les cruelles mains qui l'avoient mise en cet état. Elle obéit sans tarder, & ne témoigna nulle repugnance. Comme le dessein de la Déesse n'étoit pas de la faire mourir si-tôt, elle la laissa guerir. Parmi les servantes de Venus il y en avoit une qui trahissoit sa maîtresse, & qui alloit redire à l'Amour le traitement que l'on fairoit à Psiché, & les travaux que l'on lui imposoit. L'Amour ne manquoit pas d'y pourvoir. Cette fois-là il lui envoya un baume excellent par celle qui étoit de l'intelligence, avec ordre de ne point dire de quelle part, de peur que Psiché ne crût que son mari étoit appaisé, & qu'elle n'en tirât des conséquences trop avantageuses. Le Dieu n'étoit pas encore guéri de sa brûlure & tenoit le lit. L'opération de son baume irrita Venus à l'inseu de qui la chose se conduissoit, & qui ne sçachant à qui imputer ce miracle, resolut de se défaire de Psiché par une autre voye. Sous l'une des deux montagnes qui couvroient à droite & à gauche cette maison, étoit une voute aussi ancienne que l'Univers. Là sour-

doit une eau qui avoit la propriété de rajeunir : c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui la Fontaine de Jouvence. Dans les premiers temps du monde il étoit libre à tous les mortels d'y aller puiser. L'abus qu'ils firent de ce trésor , obligea les Dieux de leur en ôter l'usage. Pluton Prince des lieux souterrains commis à la garde de cette eau un dragon énorme. Il ne dormoit point, & devoroit ceux qui étoient si téméraires que d'en approcher. Quelques femmes se bazarroient , aimant mieux mourir que de prolonger une carrière où il n'y avoit plus ni beaux jours ni Amans pour elles. Cinq ou six jours étant écoulés, Cythérée dit à son esclave. Va-t-en tout à l'heure à la Fontaine de Jouvence , & m'en rapporte une cruchée d'eau. Ce n'est pas pour moi, comme tu peux croire; mais pour deux ou trois de mes amies qui en ont besoin. Si tu reviens sans apporter de cette eau , je te ferai encore souffrir le même supplice que tu as souffert. Cette suivante, dont j'ai parlé, qui étoit aux gages de Cupidon, l'alla avertir. Il lui commanda de dire à Psiché que le moyen d'endormir le Monstre étoit de lui chanter quelques longs recits qui lui plussent premierement, & puis l'en-

nuyassent, & si tôt qu'il dormiroit qu'elle puisât de l'eau hardiment. Psiché s'en va donc avec sa cruche. On n'osoit approcher de l'antre de plus de vingt pas. L'horrible concierge de ce Palais en occupoit la plûpart du temps l'entrée. Il avoit l'adresse de couler la queue contre des brossaillies, en sorte qu'elle ne paroissoit point; puis aussi-tôt que quelque animal venoit à passer , fût-ce un cerf, un cheval, un bœuf, le Monstre la rameoit en plusieurs retours, & en entortillloit les jambes de l'animal avec tant de soudaineté & de force , qu'il le faisoit trébucher, se jettoit dessus, puis s'en repaïssoit. Peu de voyageurs s'y trouvoient surpris: l'endroit étoit plus connu & plus diffamé que le voisinage de Sylle & Charibde. Lorsque Psiché alla à cette fontaine, le Monstre se réjouïssoit au Soleil, qui tantôt doroit ses écailles , tantôt les faisoit paroître de cent couleurs. Psiché qui sçavoit quelle distance il faloit laisser entre lui & elle , (car il ne pouvoit s'étendre fort loin , le fort l'ayant attaché avec des chaînes de diamant) Psiché , dis-je , ne s'effraya pas beaucoup ; elle étoit accoutumée à voir des dragons. Elle catcha le mieux qu'il lui fut possible sa cruche , & chanta melodieusement :

*Dragon, gentil dragon, à la gorge bénue,
Je suis messagere des Dieux.*

*Ils m'ont envoyée en ces lieux
T'annoncer que bien-tôt une jeune serpente,
Et qui change au Soleil de couleur comme
toi,*

*Viendra partager ton emploi.
Tu te dois ennuyer à faire cette vie,
Amour t'envoyer a compagnie.*

*Dragon, gentil dragon, que te dirai-je encor
Qui te chatoüille & qui te plaïse ?*

*Ton dos reluit comme fin or :
Tes yeux sont flambans comme braise.*

*Tu te peux rajeunir sans dépoüiller ta peau.
Quelle felicité d'avoir chez toi cette eau !*

*Si tu veux t'enrichir permets que l'on y
puise.*

*Quelque tribut qu'il faille il te sera porté.
F'en sc̄ai qui pour avoir cette commodité*

Donneront jusc̄n'à leur chemise.

Pſiché chanta beaucoup d'autre choses qui n'avoient aucune suite, & que les oiseaux de ces lieux ne pûrent par consequent retenir, ni nous les apprendre. Le Dragon l'écouta d'abord avec un tres-grand plaisir. A la fin il commença à baailler & puis s'endormit. Pſiché prend vite l'occasion. Il faloit passer entre le dragon & l'un des bords de l'entrée. A peine y avoit-il assez de place

pour une personne. Peu s'en falut que la Belle de frayeur qu'elle eut , ne laissât tomber sa cruche; ce qui eût été pire que la goute d'huile. Ce dormeur-ci n'étoit pas fait comme l'autre : son courroux & ses remontrances c'étoit de mettre les gens en pieces. Nôtre Heroïne vint à bout de son entreprise par un grand bonheur. Elle emplit sa cruche, & s'en retourna triomphante. Venus se douta que quelque puissance divine l'avoit assistée. De sçavoir laquelle, c'étoit le point. Son fils ne bougeoit du lit. Jupiter ni aucun des Dieux n'au-
soit laissé Psiché dans cette esclavage ; les Déesses seroient les dernieres à la secourir. Ne t'imagine pas en être quitte, lui dit Venus : je te ferai des com-
mandemens si difficiles, que tu manque-
ras à quelqu'un ; & pour châtiment tu
endureras la mort. Va me querir de la
laine de ces moutons qui paissent au de-
là du fleuve , je m'en veux faire faire
un habit. C'étoient les moutons du So-
leil ; tous avoient des cornes , furieux
au dernier point , & qui poursuivoient
les Loups. Leur laine étoit d'une cou-
leur de feu si vif qu'il ébloüissoit la vûë.
Ils paissoient alors de l'autre côté d'u-
ne riviere extrêmement large & pro-

fonde , qui traversoit le valon, à mille pas ou peu plus de ce Château. De bonne fortune pour notre Belle , Junon & Cerés vinrent voir Venus dans le moment qu'elle venoit de donner cet ordre. Elles lui avoient déjà rendu deux autres visites depuis la maladie de son fils , & avoient aussi vu l'Amour. Cette dernière visite empêcha Venus de prendre garde à ce qui se passeroit , & donna une facilité à notre Heroïne d'exécuter ce commandement. Sans cela il auroit été impossible , n'y ayant ni pont , ni bateau , ni gondole sur la riviere. Cette suivante qui étoit de l'intelligence dit à Psiché : Nous avons ici des Cignes que les Amours ont dressez à nous servir de gondoles : j'en prendrai un : nous traverserons la riviere par ce moyen. Il faut que je vous tienne compagnie pour une raison que je vas vous dire. C'est que ces moutons sont gardez par deux jeunes enfans Sylvains qui commencent déjà à courir après les Bergeres & après les Nymphes. Je passerai la premiere , & amuserai les deux jeunes Faunes , qui ne manqueront pas de me poursuivre , sans autre dessein que de folâtrer ; car ils me connoissent , & sçavent que j'appartiens à Venus.

nus. Au pis aller j'en serai quitte pour deux baisers : vous passerez cependant. Jusques-là voila qui va bien , repartit Psiché ; mais comment approcherai-je des moutons ? me connoissent-ils aussi ? Sçavent-ils que j'appartiens à Venus ? Vous prendrez de leur laine parmi les ronces, repliqua cette Suivante, ils y en laissent quand elle est meure, & qu'elle commence à tomber : tout ce canton là en est plein. Comme la chose avoit été concertée elle réussit. Seulement au lieu des deux baisers que l'on avoit dit, il en coûta quatre. Pendant que notre bergerre & sa compagne executent leur entreprise , Venus prie les deux Déesses de sonder les sentimens de son fils. Il semble à l'entendre, leur dit-elle, qu'il soit fort en colere contre Psiché; cependant il ne laisse pas sous main de luy donner assistance : au moins y a-t-il lieu de le croire. Vous m'êtes amies toutes deux , détournez-le de cet amour. Reprenez-luy le devoir d'un fils. Dites-luy qu'il se fait tort : il s'ouvrira bien plutôt à vous qu'il ne feroit à sa mere. Junon & Ceres promirent de s'y employer. Elles allèrent voir le malade. Il ne les satisfit point, & leur cacha le plus qu'il put sa pensée. Toutefois autant qu'elles

pûrent conjecturer, cette passion luy tenoit encore au cœur. Même il se plaignit de ce qu'on prétendoit le gouverner ainsi qu'un enfant. Luy un enfant ! on ne consideroit donc pas qu'il terraçoit les Hercules, & qu'il n'avoit jamais eu d'autres toupies que leurs cœurs. Après cela, disoit-il, on me tiendra encore en tutelle : on croira me contenter de moulinets & de papillons, moy qui suis le dispensateur d'un bien près de qui la gloire & les richesses sont des poupées. C'est bien le moins que je puisse faire que de retenir ma part de cette felicité là. Je ne me marierai pas moy qui en marie tant d'autres. Les Déesses entrerent en ses sentimens, & retournerent dire à Venus comme leur legation s'étoit passée. Nous vous conseillons en'amies, ajoutèrent-elles, de laisser agir vôtre fils comme il luy plaira : il est desormais en âge de se conduire. Qu'il épouse Hebé, repartit Venus. Qu'il choisisse parmi les Muses, parmi les Graces, parmi les Heures, je le veux bien. Vous moquez-vous, dit Junon ? Voudriez-vous donner à vôtre fils une de vos suivantes pour femme, & encore Hebé qui nous fert à boire ? Pour les Muses, ce n'est pas le fait de l'amour qu'une

Precieuse , elle le feroit enrager. La
beauté des Heures est fort journaliere :
il ne s'en accommodera pas non plus.
Mais enfin, repliqua Venus, toutes ces
personnes sont des Déesses, & Pliché est
simple mortelle. N'est-ce pas un parti
bien avantageux pour mon fils que la
cadette d'un Roi de qui les Etats tour-
neroient dans la basse court de ce Châ-
teau ? Ne méprisez pas tant Pliché , dit
Cérés: vous pourriez pis faire que de la
prendre pour vôtre bru. La beauté est
rare parmi les Dieux; les richesses & la
puissance ne le sont pas. J'ay bien voya-
gé , comme vous fçavez ; mais je n'ay
point vû de personne si accomplie. Ju-
non fut contrainte d'avoüer qu'elle a-
voit raison:& toutes deux conseillerent
Cytherée de pourvoir son fils. Quel
plaisir quand elle tiendroit entre les
bras un petit Amour qui ressembleroit
à son pere ! Venus demeura piquée de
ce propos-là. Le rouge luy monta au
front. Cela vous sieroit mieux qu'à
moy, reprit elle assez brusquement. Je
me suis regardée tout ce matin , mais il
ne m'a point semblé que j'eusse encore
l'air d'une ayeule. Ces mots ne demeu-
rerent pas sans réponse : & les trois a-
mies se séparerent en se querellant.Ce-

K ij

tes & Junon étant montées sur leurs chars, Venus alla faire des remontrances à son fils, & le regardant avec un air dédaigneux, il vous fied bien, luy dit-elle, de vouloir vous marier, vous qui ne cherchez que le plaisir. Depuis quand vous est venue, dites-moy, une si sage pensée? Voyez, je vous prie, l'homme de bien, & le personnage grave & retiré que voila. Sans mentir je voudrois vous avoir vu pere de famille pour un peu de temps ; comment vous y prendriez-vous? songez, songez à vous acquiter de votre emploi, & soyez le Dieu des amans : la qualité d'époux ne vous convient pas. Vous êtes accablé d'affaires de tous côtez : l'Empire d'Amour va en décadence : tout languit, rien ne se conclut, & vous consumez le temps en des propositions inutiles de mariage. Il y a tantôt trois mois que vous êtes au lit, plus malade de fantaisie que d'une brûlure. Certes vous avez été blessé dans une occasion bien glorieuse pour vous. Le bel honneur, lors que l'on dira que votre femme aura été cause de cet accident ! si e'étoit une maîtresse, je ne dis pas. Quoy vous m'amenerez ici une matrone qui sera neuf mois de l'année à toujours se plaindre! je la traînerai au

bal avec moy! Scavez-vous ce qu'il y a?
Ou renoncez à Psiché, ou je ne veux
plus que vous passiez pour mon fils.
Vous croyez peut-être que je ne puis
faire un autre Amour, & que j'ay oublié
la maniere dont on les fait : Je veux
bien que vous fçachiez que j'en ferai
un quand il me plaira : Oùy j'en ferai
un plus joli que vous mille fois , & luy
remettrai entre les mains vôtre empire.
Qu'on me donne tout à l'heure cet arc
& ces fleches , & tout l'attirail dont je
vous ai équipé ; aussi-bien vous est-il
inutile de formais : je vous le rendrai
quand vous serez sage. L'Amour se mit
à pleurer , & prenant les mains de sa
mere il les luy baifa. Ce n'étoit pas en-
core parler comme il faut. Elle fit tout
son possible pour l'obliger à donner pa-
role qu'il renonceroit à Psiché , ce qu'il
ne voulut jamais faire. Cytherée sortit
en le menaçant. Pourachever le cha-
grin de cette Déesse , Psiché arriva avec
un paquet de laine aussi pesant qu'elle.
Les choses s'étoient passées de ce côté-
là avec beaucoup de succès. Le Cygne
avoit merveilleusement bien fait son
devoir, & les deux Sylvains le leur : de
voir, de courir , & rien davantage:hor-
mis qu'ils danserent quelques chansons

K iij

avec la Suivante , luy déroberent quelques baisers, luy donnerent quelques brins de thym & de marjolaine,& peut-être la cotte verte , le tout avec la plus grande honnêteté du monde. Psiché cependant faisoit sa main. Pas un des moutons ne s'écarta du troupeau pour venir à elle. Les ronces se laisserent ôter leurs belles robes sans la piquer une seule fois. Psiché repassa la premiere. A son retour Cytherée luy demanda comme elle avoit fait pour traverser la riviere.Psiché répondit qu'il n'en avoit pas été besoin, & que le vent avoit envoyé des flocons de laine de son côté. Je ne croyois pas, reprit Cytherée, que la chose fût si facile. Je me suis trompée dans mes mesures, je le vois bien, la nuit nous suggérerera quelque chose de meilleur. Le fils de Venus qui ne songeoit à autre chose qu'à tirer Psiché de tous ces dangers,& qui n'attendoit peut-être pour se raccommoder avec elle,que sa guerison & le retour de ses forces , avoit recommandé premierement le Zephire,& fait venir dans le voisinage une Fée qui faisoit parler les pierres. Rien ne luy étoit impossible : elle se moquoit du destin , disposoit des vents & des astres, & faisoit aller le monde à sa fantaisie. Cy-

Cytherée ne sçavoit pas qu'elle fût venuë. Quant au Zephire, elle l'apperçut, & ne douta nullement que ce ne fût luy qui eût assisté Psiché. Mais s'étant la nuit avisée d'un commandement qu'elle croyoit hors de toute possibilité, elle dit le lendemain à son fils: L'agent général de vos affaires n'est pas loin de ce Château; vous luy avez deffendu de s'écartter. Je vous défie tous tant que vous êtes. Vous serez habiles gens l'un & l'autre si vous empêchez que vôtre Belle ne succombe au commandement que je ferai aujourd'huy. En disant ces mots elle fit venir Psiché, luy ordonna de la suivre, & la mena dans la basse court du Château. Là sous une espece de halle étoient entassés pêle-mêle quatre différentes sortes de grains lesquels on avoit donné à la Déesse pour la nourriture de ses pigeons. Ce n'étoit pas proprement un tas, mais une montagne. Il occupoit toute la largeur du magazin, & touchoit le faîte. Cytherée dit à Psiché: Je ne veux dorénavant nourrir mes pigeons que de mil ou de froment pure: c'est pourquoy sépare ces quatre sortes de grains. Fais-en quatre tas aux quatre coins du monceau, un tas de chacune espece. Je m'en vas à Amatonte pour

K iiiij

•

quelques affaires de plaisir : Je reviendrai sur le soir. Si à mon retour je ne trouve la tâche faite, & qu'il y ait seulement un grain de mêlé, je t'abandonnerai aux ministres de ma vengeance.

A ces mots elle monte sur son char , & laisse Psiché désespérée. En effet ce commandement étoit un travail , non pas d'Hercule , mais de Demon. Sitôt que l'Amour le sçut, il en envoya avertir la Fée qui par ses suffumigations , par ses cercles, par ses paroles , contraignit tout ce qu'il y avoit de fourmis au monde d'accourir à l'entour du tas, autant celles qui habitoient aux extrémités de la terre que celles du voisinage. Il y eut telle fourmi qui fit ce jour-là quatre mille lieuës. C'étoit un plaisir que d'en voir des hordes & des caravanes arriver de tous les côtez.

Il en vint des climats où commanda l'Aurore ,

De ceux que ceint Thetis , & l'Ocean encore.

L'Indien dégarnit toutes ses regions.

Le Garamante envoie aussi ses légions.

Il en part du Couchant des nations entières.

Le Nort ni le Midy n'ont plus de fourmilières .

Il semble qu'on en ait épuiisé l'Univers.

*Les chemins en sont noirs, les champs en
sont couverts.*

*Maint vieux chêne en fournit des cohortes
nombreuses.*

*Il n'est arbre mangé qui sous ses voutes
creuses*

Souffre que de ce peuple il reste un seul ébain.

Tout déloge; & la terre en tire de son sein.

L'Ethiopique gent arrive, & se partage.

*On crée en chaque troupe un maître de
l'ouvrage.*

Il a l'œil sur sa bande; aucun n'ose faillir.

*On entend un bruit sourd; le mont semble
boüillir.*

Déjà son tour décroît, sa hauteur diminuë.

A la soudaineté l'ordre aussi contribuë.

Chacun a son employ parmi les travailleurs.

*L'un sépare le grain que l'autre emporte
ailleurs.*

*Le monceau disparaît ainsi que par ma-
chine.*

Quatre tas differens reparent sa ruine;

*De bled riche présent qu'à l'homme ont
fait les cieux;*

De mil pour les pigeons manger délicieux;

*De sègle au goût aigret; d'orge rafraîchi-
sante,*

*Qui donne aux gens du Nort la cervoisié
engraissanté.*

Telles l'on démolit les maisons quelquefois.

*La pierre est mise à part ; à part se met le
bois ;*

*On voit comme fourmis gens autour de l'o-
vrage.*

*En son être premier retourne l'assemblage.
Là sont des tas confus de marbres non
gravez ,*

Et là les ornemens qui se sont conservez.

Les fourmis s'en retournerent aussi vite qu'elles étoient venuës, & n'attendent pas le remerciement. Vivez heureuses, leur dit Psiché, je vous souhaite des magazins qui ne se desemplissent jamais. Si c'est un plaisir de se tourmenter pour les biens du monde, tourmentez-vous, & vivez heureuses. Quand Venus fut de retour, & qu'elle apperçut les quatre monceaux, son étonnement ne fut pas petit : son chagrin fut encore plus grand. On n'osoit approcher d'elle, ni seulement la regarder. Il n'y eut ni Amours ni Graces qui ne s'enfuissent. Quoy, dit Cytherée en elle-même, un Esclave me résistera ? je luy fournirai tous les jours une nouvelle matière de triompher ? Et qui craindra désormais Venus ? qui adorera sa puissance ? car pour la beauté, je n'en parle plus; c'est Psiché qui en est Déesse. O destins, que

vous ai-je fait ? Junon s'est vangée d'Io & de beaucoup d'autres : il n'est femme qui ne se vange. Cytherée seule se voit privée de ce doux plaisir. Si faut-il que j'en vienne à bout : vous n'êtes pas encore à la fin, Psiché , mon fils vous fait tort. Plus il s'opiniâtre à vous protéger, plus je m'opiniâtrerai à vous perdre. Cette resolution n'eut pas tout l'effet que Venus s'étoit promis. A deux jours de là elle fit appeler Psiché, & dissimulant son dépit, puisque rien ne vous est impossible , luy dit-elle , vous irez bien au Royaume de Proserpine : & n'espérez pas m'échaper quand vous serez hors d'icy : en quelque lieu de la terre que vous soyez je vous trouverai. Si vous voulez toutefois ne point revenir des enfers j'en suis tres-contente. Vous ferez mes compliments à la Reine de ces lieux-là , & vous luy direz que je la prie de me donner une boëte de son fard:j'en ai besoin, comme vous voyez : la maladie de mon fils m'a toute changée. Rapportez-moy fans tarder ce que l'on vous aura donné , & n'y touchez point. Psiché partit tout à l'heure. On ne la laissa parler à qui que ce soit. Elle alla trouver la Fée que son mari avoit fait venir. Cette Fée étoit dans le voisi-

nage sans que personne en fçût rien. De peur de soupçon elle ne tint pas long discours à nôtre Heroïne. Seulement elle luy dit: Vous voyez d'icy une vieille Tour, allez y tout droit, & entrez dedans. Vous y apprendrez ce qu'il vous faut faire. N'apprehendez point les ronces qui bouchent la porte : elles se détourneront d'elles-mêmes. Psiché remercie la Fée, & s'en va au vieux bâtiment. Entrée qu'elle fut, la Tour luy parla: Bon jour Psiché, luy dit-elle, que vôtre voyage vous soit heureux. Ce m'est un tres-grand honneur de vous recevoir en mes murs : jamais rien de si charmant n'y étoit entré. Je fçai le sujet qui vous amene. Plusieurs chemins conduisent aux enfers; n'en prenez aucun de ceux qu'on prend d'ordinaire. Descendez dans cette cave que vous voyez, & garnissez-vous auparavant de ce qui est à vos pieds : ce panier à anse vous aidera à le porter. Psiché baissa aussi-tôt la vûë; & comme le faîte de la Tour étoit découvert, elle vit à terre une lampe, six boules de cire, un gros paquet de fuissele, un panier avec deux deniers. Vous avez besoin de toutes ces choses, poursuivit la Tour. Que la profondeur de cette cave ne vous effraye

point, quoique vous ayez près de mille marches à descendre : cette lampe vous aidera. Vous suivrez à sa lueur un chemin vouté qui est dans le fond , & qui vous conduira jusqu'au bord du Stix. Il vous faudra donner à Caron un de ses deniers pour le passage, aussi bien en revenant qu'en allant. C'est un Vieillard qui n'a aucune considération pour les Belles , & qui ne vous laissera pas monter dans sa barque sans payer le droit. Le fleuve passé, vous rencontrerez un âne boiteux & n'en pouvant plus de vieillesse , avec un miserable qui le chassera. Celuy-cy vous priera de luy donner par pitié un peu de fessele , si vous en avez dans votre panier , afin de lier certains paquets dont son âne sera chargé. Gardez-vous de luy accorder ce qu'il vous demandera. C'est un piege que vous tend Venus. Vous avez besoin de votre fessele à une autre chose: car vous entrerez incontinent dans un labyrinthe dont les routes sont fort aisées à tenir en allant; mais quand on en revient il est impossible de les démêler : ce que vous ferez toutefois par le moyen de cette fessele. La porte de deçà du labyrinthe n'a point de portier ; celle de delà en a un. C'est un chien qui a trois gueules ,

plus grand qu'un ours. Il discerne à l'odorat les morts d'avec les vivans (car il se rencontre des personnes qui ont affaire aussi-bien que vous en ces lieux.) Le portier laisse passer les premiers , & étrangle les autres devant qu'ils passent. Vous luy empâterez ses trois gueules en luy jettant dans chacune une de vos boules de cire , autant au retour. Elles auront aussi la force de l'endormir. Dès que vous serez sortie du labyrinthe , deux Demons des Champs-Élysées viendront audevant de vous , & vous conduiront jusqu'au trône de Proserpine. Adieu , charmante Psiché : que votre voyage vous soit heureux. Psiché remercie la Tour, prend le panier avec l'équipage, descend dans la cave,& pour abréger, elle arrive saine & sauve au delà du labyrinthe , malgré les Spectres qui se presenterent sur son passage. Il ne sera pas hors de propos de vous dire qu'elle vit sur les bords du Styx gens de tous états arrivez de tous les côtes. Il y avoit dans la barque,lors que la Belle passa,un Roi,un Philosophe,un General d'armée, je ne scâi combien de soldats,avec quelques femmes. Le Roi se mit à pleurer de ce qu'il luy faloit quitter un séjour où étoient de si beaux objets. Le Philoso-

phe au contraire loüa les Dieux de ce qu'il en étoit sorti avant que de voir un objet si capable de le seduire , & dont il pouvoit alors approcher sans aucun péril. Les soldats disputerent entre eux à qui s'asseoiroit le plus près d'elle , sans aucun respect du Roi, ni aucune crainte du General qui n'avoit pas son bâton de commandement. La chose alloit à se battre,& à renverser la nacelle,si Caron n'eût mis le hola à coups d'aviron. Les femmes environnerent Psiché , & se consolerent des avantages qu'elles avoient perdus,voyant que notre Heroïne en perdoit bien d'autres : car elle nedit à personne qu'elle fût vivante. Son habit étonna pourtant la compagnie , tous les autres n'ayant qu'un drap. Aussi tôt qu'elle fut sortie du labyrinthe les deux Demons l'aborderent , & luy firent voir les singularitez de ces lieux. Elles sont tellement étranges que j'ay besoin d'un stile extraordinaire pour vous les décrire. Poliphile se tut à ces mots:& après quelques momens de silence il reprit d'un ton moins familier.

*Le Royaume des morts a plus d'une avenüe.
It n'est route qui soit aux humains si connue.*

Des quatre coins du monde on se rend aux enfers.

*Tisiphone les tient incessamment ouverts.
La faim, le desespoir, les douleurs, le long
âge,*

*Menent par tous endroits à cet triste passage;
Et quand il est franchi, les filles du Destin
Filent aux habitans une nuit sans matin.
Orphé a toutefois mérité par sa lire
De voir impunément le ténébreux empire.
Psiché par ses appas obtint même faveur.
Pluton sentit pour elle un moment de fer-
veur.*

*Proserpine craignit de se voir détrônée :
Et la boëte de fard à l'instant fut donnée.
L'Esclave de Venus sans guide & sans
secours
Arriva dans les lieux où le Stix fait son
cours.*

*Sa cruelle ennemie eut soin que le Cerbere
Lui lançât des regards enflammés de colere.
Par les monstres d'enfer rien ne fut épargné.
Elle vit ce qu'en ont tant d'autres enseigné.
Mille spectres hideux, les hydres, les harpies,
Les triples Gerions, les manes des Tities,
Préstoient à ses yeux maint fantôme
trompeur*

*Dont le corps retournoit aussi tôt en vapeur.
Les can tons destinez aux Ombres crimi-
nelles,*

Leurs cris, leur desespoir, leurs douleurs éternelles,

Tout l'attirail qui suit tôt ou tard les méchans,

La remplirent de crainte & d'horreur pour ces champs.

Là sur un pont d'airain l'orgueilleux Salmonée,

Triste chef d'une troupe aux tourments condamnée,

S'efforçoit de passer en des lieux moins cruels,

Et partout rencontroit des feux continuels.

Tantale aux eaux du Stix portoit en vain sa bouche,

Toujours proche d'un bien que jamais il ne touche :

Et Sisiphe en fureur essayoit vainement

D'arrêter son rocher pour le moins un moment.

Là les sœurs de Psiché dans l'importune glace

D'un miroir que sans ceïse elles avoient en face,

Revoyoient leur cadette heureuse, & dans les bras,

Non d'un Monstre effrayant, mais d'un Dieu plein d'appas.

En quelque lieu qu'allât cette engeance mandite

*Le miroir se plaçoit toujours à l'opposée.
Pour les tirer d'erreur leur cadette accom-
rue ;*

*Mais ce couple s'enfuit si-tôt qu'elle parut.
Non loin d'elles Psché vit l'immortelle
tâche*

*Où les cinquante sœurs s'exercent sans re-
lâche.*

*La Belle les plaignait, & ne put sans fremir
Voir tant de malheureux occupez à gemir.
Chacun trouvoit sa peine au plus haut
point montée.*

Ixion souhaitoit le sort de Prométhée.

*Tantale eût consenti pour assouvir sa faim
Que Pluton le livrât à des flâmes sans fin.
En un lieu séparé l'on voit ceux de qui l'a-
me*

*A violé les droits de l'amoureuse flamme,
Offensé Cupidon, méprisé ses autels,
Refusé le tribut qu'il impose aux mortels.
Là souffre un monde entier d'ingrates, de
coquettes :*

*Là Megere punit les langues indiscretes :
Sur tout, ceux qui tachez du plus noir des
forfaits,*

*Se sont vantez d'un bien qu'on ne leur fit
jamais.*

*Par de cruels vautours l'Inhumaine est
ronnée ;*

Dans un fleuve glacé la Volage est plongée :

*Et l'In sensible expie en des lieux embraséz
Aux yeux de ses amans les maux qu'elle a
causez.*

*Ministres, confidens, domestiques perfides
Y laissent sous les foiness le bras des Eume-
nides.*

*Prés d'eux sont les ausbeurs de maint Hy-
men forcé,*

*L'amant chiche, & la Dame au cœur in-
tressé;*

*La troupe des Censeurs peuple à l'Amour
rebelle,*

*Ceux enfin dont les Vers ont noirci quel-
que Belle.*

Venus avoit obligé Mercure par ses caresses de prier de la part de cette Déesse toutes les puissances d'enfer , d'effrayer tellement son ennemie par la vûe de ces fantômes & de ces supplices , qu'elle en mourût d'apprehension , & mourût si bien que la chose fût sans retour , & qu'il ne restât plus de cette Beauté qu'une ombre legere. Après quoy, disoit Cytherée, je permets à mon fils d'en être amoureux , & de l'aller trouver aux enfers , pour lui renouveler ses caresses. Cupidon ne manqua d'y pourvoir : & dès que Psiché eut passé le labyrinthe , il la fit conduire (comme je

crois vous avoir dit) par deux Demons des Champs Elisées (ceux-là ne sont pas méchans.) Ils la rassurerent & luy apprirent quels étoient les crimes de ceux qu'elle voyoit tourmentez. La Belle en demeura toute consolée , n'y trouvant rien qui eût du rapport à son avanture. Après tout , la faute qu'elle avoit commise ne meritoit pas une telle punition. Si la curiosité rendoit les gens malheureux jusqu'en l'autre monde , il n'y auroit pas d'avantage à être femme. En passant auprès des Champs Elisées , comme le nombre des bienheureux a de tout temps été fort petit, Psiché n'eut pas de peine à y remarquer ceux qui jusqu'alors avoient fait valoir la puissance de son époux , gens du Parnasse pour la plûpart. Ils étoient sous de beaux ombrages , se recitant les uns aux autres leurs poësies , & se donnant des loüanges continues sans se lasser. Enfin la Belle fut amenée devant le tribunal de Pluton. Toute la Cour de ce Dieu demeura surprise. Depuis Proserpine ils ne se souvenoient point d'avoir vu d'objet qui leur eût touché le cœur que ce luy-là seul. Proserpine même en eut de la jalouse ; car son mari regardoit déjà la Belle d'une autre sorte qu'il n'a cou-

tume de faire ceux qui approchent de son tribunal , & il ne tenoit pas à luy qu'il ne se défist de cet air terrible qui fait partie de son appanage. Sur tout, il y avoit du plaisir à voir Radamante se radoucir. Pluton fit cesser pour quelques momens les souffrances & les plaintes des malheureux, afin que Psiché eût une audience plus favorable. Voicy à peu près comme elle parla, adressant sa voix tantôt à Pluton & à Proserpine éconjointement , tantôt à cette Déesse seule,

Vous sous qui tout flétrit, Désitez dont les loix

*Traient également les Bergers & les Rois ;
Ni le desir de voir, ni celuy d'être vaincu,
Ne me font visiter une Cour inconnue :
Fay trop appris, helas ! par mes propres malheurs,*

Combien de tels plaisirs engendrent de douleurs.

Vous voyez devant vous l'Esclave infirmitée

Qu'à des larmes sans fin Venus a condamnée.

C'est peu pour son courroux des maux que j'ay soufferts ;

Il faut chercher encore un fard jusqu'aux enfers.

Reine de ces climats, faites qu'on me le donne.

*Il porte votre nom; & c'est ce qui m'étonne.
Ne vous offensez point, Déesse aux traits si
doux;*

*On s'apergoit assez qu'il n'est pas fait
pour vous.*

*Plaire sans fard est chose aux Déesses facile:
A qui ne peut vieillir cet art est inutile :
C'est moi qui dois tâcher en l'état où je suis
A reparer le sort que m'ont fait les ennus.
Mais j'ai quitté le soin d'une beauté farale.
La Nature souvent n'est que trop liberale.
Plût au sort que mes traits à présent sans
éclat*

*N'enfent jamais paru que dans ce triste
état !*

*Mes sœurs les enviaient : que mes sœurs
étoient folles !*

*D'abord je me repus d'espérances frivoles.
Enfin l'Amour m'aima : je l'aimai sans le
voir :*

*Je le vis ; il s'enfuit ; rien ne put l'émouvoir,
Il me précipita du combie de la gloire.
Souvenirs de cet temps sortez de ma mémoire.
Chacun sait ce qui suit, maintenant dans
ces lieux*

*Je viens pour obtenir un fard si precieux.
Je n'en merite pas la faveur singuliere ;
Mais le nom de l'Amour se joint à ma priere.*

Vous connoissez ce Dieu ; qui ne le connaît pas ?

S'il descend pour vous plaisir au fond de ces climats ,

*D'une bûche de fard récompensez sa femme ,
Ainsi durent chez vous les douceurs de sa flamme !*

*Ainsi votre bonheur puisse rendre envieux
Celui qui pour sa part eut l'empire des Cieux.*

Cette harangue eut tout le succès que Psyché pouvoit souhaiter. Il n'y eut ny démon ny Ombre qui ne compâtît au malheur de cette affligée , & qui ne blâmât Venus. La pitié entra pour la première fois au cœur des Furies : & ceux qui avoient tant de sujet de se plaindre eux-mêmes , mirent à part le sentiment de leurs propres maux , pour plaindre l'épouse de Cupidon. Pluton fut sur le point de luy offrir une retraite dans ses Etats ; mais c'est un azile où les malheureux n'ont recours que le plus tard qu'il leur est possible. Proserpine empêcha ce coup. La jalousie la possedoit tellement , que sans considerer qu'une Ombre seroit incapable de luy nuire , elle recommanda instamment aux Parques de ne pas trancher.

à l'étourdie les jours de cette personne, & de prendre si bien leurs mesures qu'on ne la revît aux enfers que vieillie & ridée. Puis sans tarder davantage, elle mit entre les mains de Psiché une boëte bien fermée avec défense de l'ouvrir, & avec charge d'affûrer Venus de son amitié. Pour Pluton, il ne put voir sans déplaisir le départ de notre Heroïne, & le présent qu'on luy fairoit. Souvenez-vous, luy dit-il, de ce qu'il vous a coûté d'être curieuse. Allez, & n'accusez pas Pluton de votre destin. Tant que le pays des morts continua, la boëte fut en assurance ; Psiché n'avoit garde d'y toucher : elle apprehendoit que parmi un si grand nombre de gens qui n'avoient que faire, il n'y en eût qui observassent ses actions. Aussi tôt qu'elle eut atteint notre monde, & que se trouvant sous ce conduit souterrain elle crut n'avoir pour témoins que les pierres qui lesoutenoient, la voila tentée à son ordinaire. Elle eut envie de sçavoir quel étoit ce fard dont Proserpine l'avoit chargée. Le moyen de s'en empêcher ? elle seroit femme, & laisseroit échaper une telle occasion de se satisfaire ! A qui le diroient ces pierres, possible personne qu'elle n'étoit descendue

du sous cette voute depuis qu'on l'avoit bâtie. Puis ce n'étoit pas une simple curiosité qui la poussoit ; c'étoit un désir naturel & bien innocent de remedier au déchet ou étoient tombez ses appas. Les ennuis , le hâle, mille autres choses l'avoient tellement changée qu'elle ne se connoissoit plus elle-même. Il faloit abandonner les prétentions qui luy restoient sur le cœur de son mari , ou bien reparer ces pertes par quelque moyen. Où en trouveroit-elle un meilleur que celuy qu'elle avoit en sa puissance, que de s'appliquer un peu de fard qu'elle portoit à Venus? non qu'elle eût dessein d'en abuser, ni de plaire à d'autres qu'à son mari, les dieux le scavoient: pourvu seulement qu'elle imposât à l'Amour cela suffiroit. Tout artifice est permis quand il s'agit de regagner un époux. Si Venus l'avoit cruë si simple que de n'oser toucher à ce fard elle s'étoit fort trompée : mais qu'elle y touchât ou non , Cytherée l'en soupçonneroit toujours ; ainsi il lui seroit inutile de s'en abstenir. Psiché raisonna si bien, qu'elle s'attira un nouveau malheur. Une certaine apprehension toutefois la retenoit : elle regardoit la boîte , y portoit la main , puis l'en retroit , & l'y repor-

L

toit aussi-tôt. Après un combat qui fut assez long, la victoire demeura selon sa coutume à cette malheureuse curiosité. Psiché ouvrit la boîte en tremblant, & à peine l'eut-elle ouverte qu'il en sortit une vapeur fuligineuse, une fumée noire & penetrante, qui se répandit en moins d'un moment par tout le visage de notre Heroïne, & sur une partie de son sein. L'impression qu'elle y fit fut si violente, que Psiché soupçonna d'abord quelque sinistre accident; d'autant plus qu'il ne restoit dans la boîte qu'une noirceur qui la teignoit toute. Psiché alarmée, & se doutant presque de ce qui lui étoit arrivé, se hâta de sortir de cette cave, impatiente de rencontrer quelque fontaine dans laquelle elle pût apprendre l'état où cette vapeur l'avoit mise. Quand elle fut dans la Tour, & qu'elle se presenta à la porte, les épines qui la bouchoient & qui s'étoient d'elles-mêmes détournées pour laisser passer Psiché la première fois, ne la reconnoissant plus, l'arrêtèrent. La Tour fut contrainte de lui demander son nom. Notre infortunée le lui dit en soupirant. Quoi, c'est vous Psiché? qui vous a teint le visage de cette sorte? Allez vite vous laver, & gardez bien de vous présenter

en cet état à votre mari. Psiché court à un ruisseau qui n'étoit pas loin, le cœur lui battant de telle maniere que l'ha-
leine lui manquoit à chaque pas. Enfin elle arriva sur le bord de ce ruisseau , & s'étant penchée elle y apperçut la plus belle More du monde. Elle n'avoit ni le nez ni la bouche comme l'ont celle que nous voyons; mais enfin c'étoit une More. Psiché étonnée tourna la tête pour voir si quelque Afriquaine ne se regardoit point derriere elle. N'ayant vu personne , & certaine de son malheur , les genoux commencerent à lui faillir, les bras lui tomberent. Elle essaya toutefois inutilement d'effacer cette noirceur avec l'onde. Aprés s'être lavée long temps sans rien avancer : O destins , s'écria-t-elle, me condamnez-vous à perdre aussi la beauté ? Cythérée , Cythérée, quelle satisfaction vous attendez? Quand je me présenterai parmi vos esclaves, elles me rebuteront, je ferai le deshonneur de votre Cour: qu'ai-je fait qui meritât une telle honte ? ne vous suffissoit-il pas que j'eusse perdu mes parens, mon mari , les richesses, la liberté, sans perdre encore l'unique biens avec lequel les femmes se consolent de tous malheurs ? Quoi ne pouviez-vous

L ij

attendre que les années vous vengeas-
sent? C'est une chose si-tôt passée que la
beauté des mortelles : la melancolie se-
roit venue au secours du temps. Mais
j'ai tort de vous accuser : c'est moi seule
qui suis la cause de mon infortune; c'est
cette curiosité incorrigible , qui non
contente de m'avoir ôté les bonnes
graces de vôtre fils , m'ôte aussi le
moyen de les regagner: Helas ! ce sera
ce fils le premier qui me regardera avec
horreur , & qui me fuita. Je l'ai cher-
ché par tout l'Univers , & j'aprehen-
de de le trouver. Quoi mon mari qui
me fuita ? mon mari qui me trouvoit si
charmant ? Non , non , Venus , vous
n'aurez pas ce plaisir:& puis qu'il m'est
défendu d'avancer mes jours , je me re-
tirerai dans quelque desert où personne
ne me verra ; j'acheverai mes destins
parmi les serpens & parmi les loups : il
s'en trouvera quelqu'un d'assez piteoya-
ble pour me devorer. Dans ce dessein
elle court à une forêt voisine, s'enfonce
dans le plus profond, choisit pour prin-
cipale retraite un autre effroyable : là
son occupation est de soupirer & de ré-
pandre des larmes ; ses jouës s'applati-
sent, ses yeux se cavent ; ce n'étoit plus
celle de qui Venus étoit devenue jalou-

se : il y avoit au monde telle mortelle qui l'auroit regardée sans envie. L'Amour commençoit alors à sortir ; & comme il éroit gueri de sa colere aussi bien que de sa brûlure , il ne songeoit plus qu'à Psiché, Psiché devoit faire son unique joye; il devoit quitter ses Temples pour servir Psiché: resolutions d'un nouvel amant. Les maris ont de ces retours , mais ils les font peu durer. Ce mari-ci ne se proposoit plus de fin dans sa passion , ni dans le bon traitement qu'il avoit resolu de faire à sa femme. Son dessein étoit de se jettter à ses pieds, de lui demander pardon, de lui protester qu'il ne retomberoit jamais en de telles bizarreries. Tant que la journée duroit il s'entretenoit de ces choses:la nuit venue il continuoit , & continuoit encore pendant son sommeil. Aussi-tôt que l'Aurore commençoit à poindre , il la prioit de lui ramener Psiché ; car la Fée l'avoit assûré qu'elle reviendroit des enfers. Dés que le Soleil étoit levé notre époux quitta le lit afin d'éviter les visites de sa mere , & s'alloit promener dans le bois où la belle Ethiopienne avoit choisi sa retraite:il le trouvoit propre à entretenir les rêveries d'un amant. Un jour Psiché s'étoit endormie à l'en-

L iij

trée de sa caverne. Elle étoit couchée sur le côté, le visage tourné vers la terre, son mouchoir dessus, & encore un bras sur le mouchoir, pour une plus grande précaution, & pour s'empêcher plus assûrément d'être vûe. Si elle eût pu s'envelopper de ténèbres, elle l'aurroit fait. L'autre bras étoit couché le long de la cuisse: il n'avoit pas la même rondeur qu'autrefois : le moyen qu'une personne qui ne vivoit que de fruits sauvages, & laquelle ne mangoit rien qui ne fût moüillé de ses pleurs, eût de l'embonpoint? La délicatesse & la blancheur y étoient toujours. L'Amour l'aperçut de loin. Il sentit un tressaillement qui lui dit que cette personne étoit Psiché. Plus il approchoit, & plus il se confirmoit dans ce sentiment; car quelle autre qu'elle auroit eu une taille si bien formée? Quand il se trouva assez près pour considerer le bras & la main, il n'en douta plus, non que la maigreur ne l'arrêtât; mais il jugeoit bien qu'une personne affligée ne pouvoit être en meilleur état. La surprise de ce Dieu ne fut pas petite; pour sa joye je vous la laisse à imaginer. Un amant que nos Romanciers auroient fait, seroit demeuré deux heures à considerer l'objet de sa

passion sans l'osier toucher ni seulement interrompre son sommeil : l'Amour s'y prit d'une autre maniere. Il s'agenouilla d'abord auprès de Psiché, & lui souleva une main, laquelle il étendit sur la sienne ; puis usant de l'autorité d'un Dieu, & de celle d'un mari , il y imprima deux baisers. Psiché étoit si fort abattue, qu'elle s'éveilla seulement au second baiser. Dés qu'elle apperçut l'Amour elle se leva , s'enfuit dans son antre, s'alla cacher à l'endroit le plus profond, tellement émuë qu'elle ne sçavoit à quoi se resoudre. L'état où elle avoit vu le Dieu , cette posture de suppliant, ce baiser dont la chaleur lui faisoit connoître que c'étoit un véritable baiser d'amour, & non un baiser de simple galanterie, tout cela l'enhardissoit: mais de se montrer ainsi noire & défigurée à celui dont elle vouloit regagner le cœur , il n'y avoit pas d'apparence. Cependant l'Amour s'étoit approché de la caverne, & repensant à l'ebene de cette personne qu'il avoit veuë , il croyoit s'être trompé , & se vouloit quelque mal d'avoir pris une Ethiopienne pour son épouse. Quand il fut entré dans l'antre : Belle More, lui crioit-il, vous ne sçavez gueres ce que je suis , de me fuir ainsi :

L iiij

ma rencontre ne fait pas peur:dites-moi ce que vous cherchez dans ces provinces , peu de gens y viennent que pour aimer : si c'est-là ce qui vous amene , j'ai de quoi vous satisfaire : avez-vous besoin d'un amant ? je suis le Dieu qui les fais. Quoi vous dédaignez de me répondre ! vous me fuyez ! Helas , dit Psiché , je ne vous suis point ; j'ôte seulement de devant vos yeux un objet que j'apprehende que vous ne fuyiez vous-même. Cette voix si douce , si agreeable , & autrefois familiere au fils de Venus , fut aussi reconnue de lui. Il courut au coin où s'étoit refugiée son épouse. Quoi , c'est vous , dit-il ! quoi , ma chere Psiché , c'est vous ! Aussi-tôt il se jetta aux pieds de la Belle. J'ai failli , continua-t il en les embrassant:mon caprice est cause qu'une personne innocente , qu'une personne qui étoit née pour ne connoître que les plaisirs , a souffert des peines que les coupables ne souffrent point:& je n'ai pas renversé le Ciel & la Terre pour l'empêcher ! Je n'ai pas ramené le Chaos au monde ! Je ne me suis pas donné la mort tout Dieu que je suis ! Ah Psiché , que vous avez de sujets de me détester ! Il faut que je meure & que j'en trouve les moyens , quel-

que impossible que soit la chose. Psiché chercha une de ses mains pour la lui baisser. L'Amour s'en douta , & se relevant, ah , s'écria-t-il , que vous ajoûtez de douceur à vos autres charmes ! Je scçai les sentimens que vous avez eus. Toute la nature me les a dits: il ne vous est pas échapé un seul mot de plainte contre ce Monstre qui étoit indigne de votre amour. Et comme elle lui avoit trouvé la main : Non, poursuivit-il , ne m'accordez point de telles faveurs , je n'en suis pas digne: je ne demande pour toute grace que quelque punition que vous m'imposez vous-même. Ma Psiché, ma chere Psiché,dites-moi , à quoi me condamnez-vous? Je vous condamne à être aimé de votre Psiché éternellement, dit notre Heroïne ; car que vous l'aimiez , elle auroit tort de vous en prier : elle n'est plus belle. Ces paroles furent prononcées avec un ton de voix si touchant que l'Amour ne put retenir ses larmes. Il noya de pleurs l'une des mains de Psiché , & pressant cette main entre les siennes, il se teut long-temps , & par ce silence il s'exprima mieux que s'il eût parlé:les torrens de larmes firent ce que ceux de paroles n'auroient scû faire. Psiché charmée de cette éloquen-

L v

ce, y répondit comme une personne qui en scavoit tous les traits. Et considerez, je vous prie , ce que c'est d'aimer. Le couple d'amans le mieux d'accord, & le plus passionné qu'il y eût au monde, employoit l'occasion à verser des pleurs & à pousser des soupirs: Amans heureux, il n'y a que vous qui connoissiez le plaisir. A cette exclamation Poliphile tout transporté laissa tomber l'écrit qu'il tenoit, & Acante se souvenant de quelque chose fit un soupir. Gelaste leur dit avec un souris moqueur: Courage, Messieurs les Amans , voila qui est bien , & vous faites vôtre devoir. O les gens heureux, & trois fois heureux que vous êtes! moi miserable je ne scaurois soupirer après le plaisir de verser des pleurs. Puis ramassant le papier de Poliphile: Tenez , lui dit-il, voila vôtre écrit,achevez Psiché , & remettez-vous. Poliphile reprit son cahier, & continua ainsi. Cette conversation de larmes devint à la fin conversation de baisers; je passe legerement cet endroit. L'Amour pria son épouse de sortir de l'antre , afin qu'il apprit le changement qui étoit survenu en son visage , & pour y apporter remede s'il se pouvoit. Psiché lui dit en riant: Vous m'avez refusé , s'il vous en souvient , la

satisfaction de vous voir lors que je vous l'ai demandée , je vous pourrois rendre la pareille à bien meilleur droit, & avec bien plus de raison que vous n'en aviez ; mais j'aime mieux me détruire dans vôtre esprit , que de ne pas vous complaire. Aussi-bien faut-il que vous cherchiez un remede à la passion qui vous occupe : elle vous met mal avec vôtre mere & vous fait abandonner le soin des mortels & la conduite de vôtre Empire. En disant ces mots elle lui donna la main , pour le mener hors de l'antre. L'Amour se plaignit de la pensée qu'elle avoit , & lui jura par le Styx qu'il l'aimeroit éternellement, blanche ou noire, belle ou non belle; car ce n'étoit pas seulement son corps qui le rendoit amoureux, c'étoit son esprit & son ame par dessus tout. Quand ils furent sortis de l'antre,& que l'Amour eut jeté les yeux sur son épouse , il recula trois ou quatre pas tout surpris & tout étonné. Je vous l'avois promis , lui dit-elle , que cette vûë seroit un remede pour vôtre amour:je ne m'en plains pas, & n'y trouve point d'injustice. La plûpart des femmes prennent le Ciel à témoin quand cela arrive : elles disent qu'on doit les aimer pour elles , & non

L vij

pas pour le plaisir de les voir : qu'elles n'ont point d'obligation à ceux qui cherchent seulement à se faire plaisir : que cette sorte de passion qui n'a pour objet que ce qui touche les sens , ne doit point entrer dans une belle ame , & est indigne qu'on y réponde : c'est aimer comme aiment les animaux ; au lieu qu'il faudroit aimer comme les esprits détachez du corps. Les amans, les vrais amans se mettent le plus qu'ils peuvent dans cet état:ils s'affranchissent de la tyrannie du temps ; ils se rendent indépendans du hazard & de la malignité des astres ; tandis que les autres sont toujours en transe , soit pour le caprice de la fortune,soit pour celui des saisons. Quand ils n'auroient rien à craindre de ce côté-là,les années leur font une guerre continue : il n'y a pas un moment au jour qui ne détruise quelque chose de leur plaisir : c'est une nécessité qu'il aille toujours en diminuant; & d'autres raisons tres-belles & tres-peu persuasives. Je n'en veux opposer qu'une à ces femmes. Leur beauté & leur jeunesse ont fait naître la passion que l'on a pour elles , il est naturel que le contraire l'anéantisse. Je ne vous demande donc plus d'amour ; ayez seulement de

l'amitié ; ou si je n'en suis pas digne , quelque peu de compassion. Il est de la qualité d'un Dieu comme vous d'avoir pour esclaves des personnes de mon sexe : faites-moi la grace que j'en sois une. L'Amour trouva sa femme plus belle après ce discours qu'il ne l'avoit encore trouvée. Il se jeta à son col : Vous ne m'avez, lui repartit-il, demandé que de l'amitié , je vous promets de l'amour. Et consolez-vous; il vous reste plus de beauté que n'en ont toutes les mortelles ensemble. Il est vrai que vôtre visage a changé de teint; mais il n'a nullement changé de traits : & n'etez-vous pour rien le reste du corps ? Qu'avez-vous perdu de lys & d'albâtre à comparaison de ce qui vous en est demeuré ? Allons voir Venus. Cet avantage qu'elle vient de remporter , quoi qu'il soit petit , la rendra contente , & nous reconciliera les uns & les autres : finon j'aurai recours à Jupiter , & je le prierai de vous rendre vôtre vrai teint. Si cela dépendoit de moi , vous seriez déjà ce que vous étiez , lors que vous me rendîtes amoureux : ce seroit ici le plus beau moment de vos jours : mais un Dieu ne scauroit défaire ce qu'un autre Dieu a fait. Il n'y a que Jupiter à

qui ce privilege soit accordé. S'il ne vous rend tous vos lys , sans qu'il y en ait un seul de perdu, je ferai perir la race des animaux & des hommes; que feront les Dieux après cela? Pour les roses, c'est mon affaire ; & pour l'embonpoint , la joye le ramenera. Ce n'est pas encore assez, je veux que l'Olympe vous reconnoisse pour mon épouse. Psiché se fût jettée à ses pieds , si elle n'eût scû comme on doit agir avec l'Amour. Elle se contenta donc de lui dire en rougissant: Si je pouvois être vôtre femme sans être blanche, cela seroit bien plus court & bien plus certain. Ce point-là vous est assûré, repartit l'Amour ; je l'ai juré par le Styx; mais je veux que vous soyez blanche. Allons nous presenter à Venus. Psiché se laissa conduire; bien qu'elle eût beaucoup de repugnance à se montrer , & peu d'esperance de réussir. La soumission aux volontez de son époux lui ferloit les yeux : elle se seroit resoluë pour lui complaire à des choses plus difficiles. Pendant le chemin elle lui conta les principales avantures de son voyage; la merveille de cette Tour qui lui avoit donné des adresses; l'Acheron, le Styx, l'âne boiteux, le labyrinthe, & les trois gueules de son portier ; les

fantômes qu'elle avoit vûs , la Cour de Pluton & de Proserpine ; enfin son retour & sa curiosité qu'elle-même jugeoit tres-digne d'être punie. Elle achevoit son recit quand ils arriverent à ce Château qui étoit à my-chemin de Paphos & d'Amatonte. Venus se promenoit dans le Parc. On lui alla dire de la part de l'Amour qu'il avoit une Affriquaine assez bien faite à lui presenter : elle en pourroit faire une quatrième Grace, non-seulement brune comme les autres, mais toute noire. Cytherée rêvoit alors à sa jalousie ; à la passion dont son fils étoit malade , & qui tout consideré n'étoit pas un crime ; aux peines à quoi elle avoit condamné la pauvre Psiché , peines tres-cruelles, & qui lui faisoient à elle-même pitié. Outre cela l'absence de son ennemie avoit laissé refroidir sa colere, de façon que rien ne l'empêchoit plus de se rendre à la raison. Elle étoit dans le moment le plus favorable qu'on eût pu choisir pour accommoder les choses. Cependant toute la Cour de Venus étoit accourue pour voir ce miracle, cette nouvelle façon de More : c'étoit à qui la regarderoit de plus près. Quelque étonnement que sa vûe causât, on y prenoit du plaisir; & on auroit bien don-

né une demie douzaine de blanches pour une noire. Au reste soit que la couleur eût changé son air , soit qu'il y eût de l' enchantement , personne ne se souvint d'avoir rien vu qui lui ressemblât. Les Jeux & les Ris firent connoissance avec elle d'abord , sans se la remettre , admirant les graces de sa personne , sa taille , ses traits , & disant tout haut que la couleur n'y faisoit rien. Neanmoins ce visage d'Ethiopienne enté sur un corps de Greque sembloit quelque chose de fort étrange. Toute cette Cour la consideroit comme un tres-beau monstre & tres-digne d'être aimé. Les uns assûroient qu'elle étoit fille d'un blanc & d'une noire. Quand elle fut à quatre pas de Venus , elle mit un genouil en terre : Charmante Reine de la beauté , lui dit-elle , c'est vôtre esclave qui revient des lieux où vous l'avez envoyée. Tout le monde la reconnut aussi-tôt. On demeura fort surpris. Les Jeux & les Ris , qui sont un peuple assez étourdi , eurent de la discretion cette fois-là , & dissimulerent leur joye de peur d'irriter Venus contre leur nouvelle maîtresse. Vous ne scauriez croire combien elle étoit aimée dans cette Cour. La plûpart des gens avoient résolu de se cantonner à

moins que Cythérée ne la traitât mieux. Psyché remarqua fort bien les mouvements que sa présence excitoit dans le fond des cœurs, & qui paroisoient même sur les visages; mais elle n'en témoigna rien, & continua de cette sorte. Proserpine m'a donné charge de vous faire ses complimentens, & de vous assurer de la continuation de son amitié. Elle m'a mis entre les mains une boëte que j'ai ouverte, bien que vous m'eussiez défendu de l'ouvrir. Je n'oserois vous prier de me pardonner, & je me viens soumettre à la peine que ma curiosité a meritée. Venus jettant les yeux sur Psyché, ne sentit pas tout le plaisir & la joie que sa jalouſie lui avoit promise. Un mouvement de compassion l'empêcha de jouir de sa vengeance & de la victoire qu'elle remportoit ; si bien que passant d'une extrémité en une autre, à la manière des femmes, elle se mit à pleurer, releva elle-même notre Heroïne, puis l'embrassa. Je me rends, dit-elle, Psyché. Oubliez le mal que je vous ai fait. Si c'est effacer les sujets de la haine que vous avez contre moi, & vous faire une satisfaction assez grande, que de vous recevoir pour ma fille, je veux bien que vous la soyez. Montrez-vous meilleure

que Venus , aussi-bien que vous êtes déjà plus belle, ne soyez pas si vindicative que je l'ai été , & allez changer d'habit. Toutefois, ajouta-t-elle, vous avez besoin de repos : puis se tournant vers les Graces : Mettez-la au bain qu'on a préparé pour moi , & faites-la reposer ensuite ; je l'irai voir en son lit. La Déesse n'y manqua pas , & voulut que notre Heroïne couchât avec elle cette nuit-là, non pour l'ôter à son fils , mais on résolut de célébrer un nouvel hymen , & d'attendre que notre Belle eût repris son teint. Venus consentit qu'il lui fût rendu , même qu'un brevet de Déesse lui fût donné , si tout cela se pouvoit obtenir de Jupiter. L'Amour ne perd point de temps , & pendant que sa mère étoit en belle humeur , s'en va trouver le Roi des Dieux. Jupiter qui avoit appris l'histoire de ses amours , lui en demanda des nouvelles ; comme il se portoit de sa brûlure , pourquoi il abandonnoit les affaires de son Etat. L'Amour répondit succinctement à ces questions , & vint au sujet qui l'amenoit. Mon fils , lui dit Jupiter en l'embrassant , vous ne trouverez plus d'Ethiopienne chez votre mère : le teint de Psiché est aussi blanc que jamais il fut. J'ai fait ce miracle dés

le moment que vous m'avez témoigné le souhaiter. Quant à l'autre point ; le rang que vous demandez pour votre épouse n'est pas une chose si aisée à accorder qu'il vous semble. Nous n'avons parmi nous que trop de Déesses. C'est une nécessité qu'il y ait du bruit où il y a tant de femmes. La beauté de votre épouse étant telle que vous dites, ce sera des sujets de jalousie & de querelles, lesquelles je ne viendrai jamais à bout d'appaiser. Il ne faudra plus que je songe à mon office de foudroyant ; j'en aurai assez de celui de médiateur pour le reste de mes jours. Mais ce n'est pas ce qui m'arrête le plus. Dès que Psiché sera Déesse il lui faudra des Temples aussi-bien qu'aux autres. L'augmentation de ce culte nous diminuera notre portion. Déjà nous nous morfondons sur nos autels, tant ils sont froids & mal encensez. Cette qualité de Dieu deviendra à la fin si commune que les mortels ne se mettront plus en peine de l'honorer. Que vous importe, reprit l'Amour ? votre félicité dépend-elle du culte des hommes ? qu'ils vous négligent, qu'ils vous oublient, ne vivez-vous pas ici heureux & tranquille, dormant les trois-quarts du temps, laissant aller les choses

du monde comme elles peuvent , tonnant & grêlant lors que la fantaisie vous en vient ? vous sçavez combien quelquefois nous nous ennuyons : jamais la compagnie n'est bonne s'il n'y a des femmes qui soient aimables. Cybele est vieille ; Junon de mauvaise humeur, Cerés sent sa Divinité de Province , & n'a nullement l'air de la Cour ; Minerve est toujours armée ; Diane nous rompt la tête avec sa trompe ; on pourroit faire quelque chose d'assez bon de ces deux dernieres ; mais elles sont si farouches qu'on ne leur oseroit dire un mot de galanterie : Pomone est ennemie de l'oisiveté , & a toujours les mains rudes ; Flore est agreable, je le confesse ; mais son soin l'attache plus à la terre qu'à ces demeures ; l'Aurore se leve de trop grand matin ; on ne sçait ce qu'elle devient tout le reste de la journée : il n'y a que ma mere qui nous rejoüisse , encore a-t-elle toujours quelque affaire qui la détourne , & demeure une partie de l'année à Paphos , Cytherée , ou Amatonte . Comme Psiché n'a aucun domaine , elle ne bougera de l'Olympe . Vous verrez que sa beauté ne sera pas un petit ornement pour votre Cour . Ne craignez point que les autres lui portent

envie ; il y a trop d'inégalité entre ses charmes & les leurs. La plus intéressée c'est ma mere qui y consent. Jupiter se rendit à ces raisons , & accorda à l'Amour ce qu'il demandoit. Il témoigna qu'il apportoit son consentement à l'Apotheose, par une petite inclination de tête qui ébranla legerement l'Univers, & le fit trembler seulement une demie heure. Aussi-tôt l'Amour fit mettre les Cignes à son char; descendit en terre, & trouva sa mere qui elle-même faisoit office de Grace autour de Psiché ; non sans lui donner mille louanges & presque autant de baisers. Toute cette Cour prit le chemin de l'Olympe , les Graces se promettant bien de danser aux nôces. Je n'en décrirai point la cérémonie, non plus que celle de l'Apotheose: Je décrirai encore moins les plaisirs de nos époux; il n'y a qu'eux seuls qui pussent être capables de les exprimer. Ces plaisirs leur eurent bien tôt donné un doux gage de leur amour , une fille qui attira les Dieux & les hommes dès qu'on la vit. On lui a bâti des Temples sous le nom de la Volupté.

*O douce Volupté, sans qui dès notre enfance
Le vivre & le mourir nous deviendroient
égaux;*

Aimant universel de tous les animaux .
Que tu fçais attirer avecque violence !

Parter tout sement ici bas :
C'est pour toi , c'est pour tes appas
Que nous courrons après la peine.
Il n'est soldat , ni Capitaine ,
Ni Ministre d'Etat , ni Prince , ni Sujet
Qui ne t'ait pour unique objet.
Nous autres nourrissons , si pour fruit de
nos veilles
Un bruit delicioux ne charmoit nos oreilles ,
Si nous ne nous sentions chatouillez de ce
son .
Ferions-nous un mot de chanson ?
Ce qu'on appelle gloire en termes magnifi-
ques ,
Ce qui servoit de prix dans les Jeux Olym-
piques .
N'est que toi proprement divine Volupté .
Et le plaisir des sens n'est il de rien comprié ?
Pourquoi sont faits les dons de Flore ?
Le Soleil couchant , & l'Aurore ?
Pomone & ses mets delicats ?
Bacchus l'aute des bons repas ?
Les forêts , les eaux , les prairies .
Mere des douces rêveries ?
Pourquoi tant de beaux arts qui tous sont
tes enfans ?
Mais pourquoi les Cloris aux appas triom-
phans .

Que pour maintenir ton commerce?
 Je t'entends innocemment: sur son propre desir
 Quelque rigueur que l'on exerce
 Encore y prend-on du plaisir.
 Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtrese
 Du plus bel esprit de la Grece,
 Ne me dédaigne pas, viens-t-en loger chez
 moi;
 Tu n'y seras pas sans emploi.
 J'aime le Feu, l'Amour, les Livres, la
 Musique,
 La Ville & la Campagne, enfin tout, il
 n'est rien
 Qui ne me soit souverain bien,
 Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur melan-
 colique.
 Vien donc; & de ce bien, ô douce Volupté,
 Veux-tu sçavoir au vrai la mesure certaine?
 Il m'en faut tout au moins un siècle bien
 compté.
 Car trente ans, ce n'est pas la peine.

Poliphile cessa de lire. Il n'avoit pas
 crû pouvoir mieux finir que par l'hymne
 de la Volupté, dont le dessein ne dé-
 plut pas tout-à-fait à ses trois amis.
 Après quelques courtes reflexions sur
 les principaux endroits de l'ouvrage, ne
 voyez-vous pas, dit Ariste, que ce qui
 vous a donné le plus de plaisir, ce sont

les endroits où Poliphile a tâché d'ex-citer en vous la compassion ? Ce que vous dites est fort vrai , reprit Acante ; mais je vous prie de considerer ce gris de lin , ce couleur d'Aurore , cet oranger , & sur tout ce pourpre , qui environnent le Roi des Astres. En effet , il y avoit long-temps que le soir ne s'étoit trouvé si beau. Le Soleil avoit pris son char le plus éclatant , & ses habits les plus magnifiques.

*Il sembloit qu'il se fût paré
Pour plaisir aux filles de Nerée ;
Dans un nuage bigarré
Il se coucha cette soirée.
L'air étoit peint de cent couleurs :
Jamaïs parterre plein de fleurs
N'eut tant de sortes de nuances.
Aucune vapeur ne gâroît
Par ses malignes influences
Le plaisir qu'Acante goûtoit.*

On lui donna le loisir de considerer les dernières beautez du jour : puis la Lune étant en son plein , nos Voyageurs & le cocher qui les conduisoit la voulaient bien pour leur guide.

F I N.

ADONIS.

A D O N I S.
P O È M E,
PAR MONSIEUR
DE LA FONTAINE.

M



AVERTISSEMENT.

IL y a long-temps que cet Ouvrage est composé; & peut-être n'en est-il pas moins digne de voir la lumiere. Quand j'en conceus le dessein, j'avois plus d'imagination que je n'en ai aujourd'hui. Je m'étois toute ma vie exercé en ce genre de Poësie que nous nommons Heroïque : c'est assurément le plus beau de tous, le plus fleuri, le plus susceptible d'ornemens, & de ces figures nobles & hardies qui font une langue à part, une langue assez charmante pour mériter qu'on l'appelle la langue des Dieux. Le fonds que j'en avois fait, soit par la lecture des Anciens, soit par celle de

M ij

A V E R T I S S E M E N T.

quelques-uns de nos modernes ;
s'est presque entièrement consu-
mé dans l'établissement de ce
Poëme. Bien que l'Ouvrage soit
court , & qu'à proprement parler
il ne merite que le nom d'Idile ;
En quelque rang qu'on le mette,
il m'a semblé à propos de ne le
point séparer de Psiché : je joins
aux amours du fils celles de la me-
re , & j'ose esperer que mon pre-
sent sera bien receu. Nous som-
mes en un siecle où on écoute
assez favorablement tout ce qui
regarde cette famille : pour moi
qui lui dois les plus doux momens
que j'aye passé jusqu'ici , j'ai cru
ne pouvoir moins faire que de ce-
lebrer ses avantures de la façon la
plus agréable qu'il m'est possible .



ADONIS.

Je n'ai pas entrepris de chanter
 dans ces vers
Rome, ni ses enfans vainqueurs de
l'Univers,
Ni les famelues tours qu'Hector ne put dé-
fendre,
Ni les combats des Dieux aux rives du Sca-
mandre.
Ces sujets sont trop hauts, & je manque
de voix;
Je n'ay jamais chanté que l'ombrage des
bois,
Flore, Echo, les Zephirs, & leurs molles
baleines,
Le verd tapis des prés, & l'argent des
fontaines.
C'est parmi les forêts qu'a vécu mon He-
ros;
C'est dans les bois qu'Amour a trouble son
repos.

M iii

Ma Muse en sa faveur de myrte s'est parée ;

*J'ai voulu celebrer l'amant de Cytherée,
Adonis dont la vie eut des termes si courts,
Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des
Amours.*

Amynthe, c'est à vous que j'offre cet ouvrage ;

Mes chansons & mes vœux, tout vous doit rendre hommage ;

*Trop heureux si j'osois conter à l'Univers
Les tourmens infinis que pour vous j'ai soufferts.*

Quand vous me permettre de chanter votre gloire,

Quand vos yeux renommiez par plus d'une victoire

Me laisseront vanter le pouvoir de leurs traits,

Et l'empire d'Amour accru par vos attractions,

Je vous peindrai si belle & si pleine de charmes,

Que chacun bénira le sujet de mes larmes.

Voilà l'unique but où tendent mes souhaits ;

*Cependant recevez le don que je vous fais,
Ne le dédaignez pas, lisez cette aventure*

Dont pour vous divertir j'ai tracé la peinture.

Aux monts Idaliens un bois delicioux
De ses arbres chenus semble toucher les
Cieux.

Sous ses ombrages verts loge la solitude.

Là le jeune Adonis exempt d'inquiétude,
Loin du bruit des cités s'exerçoit à chasser,
Ne croyant pas qu'Amour pût jamais l'y
blessier.

A peine son menton d'un mot durvet s'ombrage,

Qu'aux plus fiers animaux il montre son
courage.

Ce n'est pas le seul don qu'il ait recue des
Cieux;

Il semble être formé pour le plaisir des
yeux.

Qu'on ne nous vante point le ravisseur
d'Helene,

Ni celui qui jadis aimoit une ombre
vaine,

Ni tant d'autres Heros fameux par leurs ap-

pas;

Tous ont cédé le prix au fils de Cyniras.

Déjà la Renommée en naissant inconnue,

Nymphé qui cache enfin sa tête dans la nuë,

Par un charmant récit amusant l'Univers,

Va parler d'Adonis à cent peuples divers:

*A ceux qui sont sous l'Ourse, aux voisins de
l'Aurore,*

*Aux filles du Sarmate, aux pucelles du
More :*

*Paphos sur ses autels le void presque élever,
Et le cœur de Venus ne sçait où se sauver.
L'image du Heros qu'elle a toujours présente
Verse au fond de son arme une ardeur vio-
lente :*

*Elle invoque son fils, elle implore ses traits ;
Et tâche d'affemblér tout ce qu'elle a d'at-
traits.*

*Jamais on ne luy vid un tel desein de plaisir ;
Rien ne lui semble bien, les Graces ont beau
faire.*

*Enfin s'accompagnant des plus discrets A-
mours*

'Aux monts Idaliens elle dresse son cours.

*Son char qui trace en l'air de longs traits de
lumière*

A bien-tôt achevè l'amoureuse carrière.

*Elle trouve Adonis près des bords d'un ruis-
seau,*

*Couché sur des gazonz ; il rêve au bruit de
l'eau ;*

*Il ne void presque pas l'onde qu'il con-
sideré ;*

*Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en
Cyttere*

*L'a bien tôt retiré d'un penser si profond :
Cet objet le surprend, l'étonne, & le confond.*

*Il admire les traits de la fille de l'onde.
Un long tissu de fleurs ornant sa tresse blonde
Avoit abandonné ses cheveux aux Zephirs :
Son écharpe qui vole au gré de leurs soupirs
Laisse voir les trésors de sa gorge d'albâtre.
Jadis en cet état Mars en fut idolâtre,
Quand aux champs de l'Olympe on célébra
des jeux
Pour les Titans défait par son bras valeureux.
Rien ne manque à Venus ; ni les lys, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Nila grace plus belle encor que la beauté.
Telle on vous void, Amyntche, une glace fidelle
Vous peut de tous ces traits présenter un modèle ;
Et s'il falloit juger de l'objet le plus doux
Le sort seroit douteux entre Venus & vous.
Tandis que le Heros admire Cytherée,
Elle rend par ces mots son âme rassurée :
Trop aimable mortel ne crains point mon aspect.*

*Que de la part d'Amour rien ne te soit sus-
pect,*

*En ces lieux écartez c'est lui seul qui m'a-
meine.*

*Le Ciel est ma patrie, & Paphos mon do-
maine :*

Je les quitte pour toy; voi si tu venx m'aimer.

*Le transport d'Adonis ne se peut expri-
mer.*

*O Dieux ! s'écria-t-il , n'est-ce point quelque
songe ?*

*Puis-je embrasser l'erreur où ce discours me
plonge ?*

Charmante Déesse , vous dois-je ajouter foi ?

*Quoi ! vous quittez les Cieux , & les quit-
tez pour moi ?*

*Il me seroit permis d'aimer une Immor-
telle !*

*Amour rend ses sujets tous égaux , lui dit-
elle ,*

*La beauté dont les traits même aux Dieux
sont si doux*

*Est quelque chose encor de plus divin que
nous.*

*Nous aimons , nous aimons , ainsi que toute
chose :*

*Le pouvoir de mon fils de moi-même dis-
posé :*

Tout est né pour aimer. Ainsi parle Venus ,

Et ses yeux éloquens en disent beaucoup plus;

Ils persuadent mieux que ce qu'a dit sa bouche.

Ses regards truchemens de l'ardeur qui la touche,

Sa beauté souveraine, & les traits de son fils

Ont constraint Mars d'aimer ; que peut faire Adonis ?

Il aime ; il sent couler un brasier dans ses veines ;

Les plaisirs qu'il attend sont accreus par ses peines ;

Il desire, il espere, il craint, il sent un mal
A qui les plus grands biens n'ont rien qui soit égal.

Venus s'en apperçoit, & feint qu'elle l'ignore :

Tous deux de leur amour semblent douter encore,

Et pour s'en assurer chacun de ces Amans

Mille fois en un jour fait les mêmes sermens.

Quelles sont les douceurs qu'en ces bois ils

goûterent !

O vous de qui les voix jusqu'aux astres monterent

Lors que par vos chansons tout l'Univers charmé

Vous ouït celebrer ce couple bien aimé.

Grands & nobles esprits, chantres incomparables,

Mélez parmi ces sons vos accords admirables:

Echo qui ne tait rien vous conta ces amours;
Vous les vites gravez au fond des antres sourds;

Faites que j'en retrouve au temple de Mémoire

Les monumens sacrez, sources de votre gloire,

Et que m'étant formé sur vos sçavantes mains,

Ces vers puissent passer aux derniers des humains.

Tout ce qui naît de doux en l'amourenx empire

Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire,

Et que de la contrainte ayant banni les loix,
On se peut assurer au silence des bois;

Jours devenus momens, momens filez de soye,

Agréables soupirs, pleurs enfans de la joye,
Vœux, sermens & regards, transports, ravissement,

Mélange dont se fait le bonheur des Amans,
Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.

Tantôt ils choissoient l'épaisseur d'un ombrage ;

Là sous des chênes vieux , où leurs chiffres gravez.

Se sont avec les troncs accreus & conservéz,

Mollement étendus ils consumoient les heures,
Sans avoir pour témoins en ces sambres de-
meures

Que les chantres des bois , pour confidens ,
qu'Amour

Qui seul guidoit leurs pas en cet heureux
séjour.

Tantôt sur des tapis d'herbe tendre & sa-
cree

Adonis s'endormoit auprès de Cytherée ,
Dont les yeux enyurez par des charmes
puissans

Attachoient au Heros leurs regards lan-
guissans.

Bion souvent ils chantoient les douceurs de
leurs peines ;

Et quelquefois assis sur le bord des fontaines ,
Tandis que cent cailloux luitans à chaque
bond

Suivoient les longs replis du cristal vagabond ;

Voyez , disoit Venus , ces ruisseaux & leur
course ;

*Ainsi jamais le temps ne remonte à sa source;
Vainement pour les Dieux il fuit d'un pas
léger ;*

*Mais vous autres mortels le devez ména-
ger,*

*Consacrant à l'Amour la saison la plus
belle.*

*Souvent pour divertir leur ardeur mutuelle
Ils dansoient aux chansons de Nymphes en-
tourez ;*

*Combien de fois la Lune a leurs pas éclai-
rez !*

*Et courrant de ses rais l'email d'une prairie,
Les a vus à l'envifouler l'herbe fleurie !*

*Combien de fois le jour a vu les autres
creux*

*Complices des sarcins de ce couple amou-
reux !*

*Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile som-
bre.*

*De ces plaisirs amis du silence & de l'om-
bre ;*

Il est temps de passer un funeste moment

Où la triste Vénus doit quitter son amant.

Du bruit de ses amours Paphos est alarmée.

*On dit qu'au fond d'un bois la Déesse char-
mée,*

*Inutile aux mortels, & sans soin de leurs
voeux,*

Renonce au culte vain de ses temples fâcheux.

*Pour dissipier ce bruit la Reine de Cythere
Vient quitter pour un temps ce séjour solitaire.*

*Que ce cruel dessin lui causa de douleurs !
Un jour que son amant la voyoit tonte en pleurs,*

Déesse , lui dit-elle , qui causez mes larmes ,

Quel ennui si profond vous oblige à ces larmes ?

Vous aurois-je offensée , ou ne m'aimez-vous plus ?

Ah ! dit-elle , quittez ces soupçons superflus.

*Adonis tâcheroit en vain de me déplaire ;
Ces pleurs naissent d'amour , & non pas de colere.*

D'un déplaisir secret mon cœur fe sent attoint ;

Il faut que je vous quitte , & le sort m'y constraint.

Il le faut ; vous pleurez ; du moins en mon absence

Conservez-moi toujours un cœur plein de confiance :

Ne pensez qu'à moi seule , & qu'un indigne choix

Ne vous attache point aux Nymphes de ces bois.

Leurs fers après les miens ont pour vous de la honte.

Sur tout, de votre sang il me faut rendre compte:

Ne chassez point aux Ours, aux Sangliers, aux Lions;

Gardez-vous d'irriter tous ces Monstres felon:

Laissez les animaux qui fiers & pleins de rage

Ne cherchent leur salut qu'en montrant leur courage:

Les Daims & les Chevreuils en fuyant devant vous

Donneront à vos sens des plaisirs bien plus doux.

Je vous aime, & ma crainte a d'assez justes causes;

Il sied bien en amour de craindre toutes choses :

Que deviendrois-je, belas ! si le sort rigoureux

Me privoit pour jamais de l'objet de mes vœux ?

Là se fondant en pleurs on void croître ses charmes.

Adonis lui répond seulement par des larmes.

Elle ne peut partir de ces aimables lieux ;
Cent humides baisers achevent ses adieux.
O vous tristes plaisirs où leur ame se noye,
Vains & derniers efforts d'une imparfaite
joie,
Momens pour qui le sort rend leurs vœux
superflus,
Delicieux momens vous ne reviendrez plus.
Adonis void un char descendre de la nuë :
Cytherée y montant disparaît à sa vûë.
C'est en vain que des yeux il la suit dans les
airs ;
Rien ne s'offre à ses sens que l'horreur des
deserts.
Les vents sourds à ses cris renforcent leur
haleine ;
Tout ce qu'il vient de voir lui semble une
ombre vaine.
Il appelle Venus, fait retentir les bois,
Et n'entend qu'un Echo qui répond à sa
voix.
C'est lors que repassant dans sa triste me-
moire
Ce que n'aguere il eut de plaisirs & de gloire,
Il tâche à rappeller ce bonheur sans pareil :
Semblable à ces Annans trompez par le
sommel,
Qui rappellent en vain pendant la nuit ob-
scure

Le souvenir confus d'une douteuse imposture.

Tel Adonis repense à l'heure qu'il a perdu :

*Il le conte aux forêts, & n'est point entendu :
Tout ce qui l'environne est privé de ten-
dresse :*

*Et soit que des douleurs la nuit enchantée
ressé :*

*Plonge les malheureux au fur de ses pavots,
Soit que l'astre du jour rameine leurs tra-
vaux,*

*Adonis sans relâche aux plaintes s'aban-
donne ;*

*De sanglots redoublez sa demeure résonne ;
Cet Amant toujours pleure, & toujours les
Zéphirs*

*En volant vers Paphos sont chargez de sou-
pirs.*

*La molle diffuseté, la triste solitude,
Poisons dont il nourrit sa noire inquiétude,
Le livrent tout entier au vain ressouvenir
Qui le vient malgré lui sans cesse en retenir.
Enfin pour divertir l'ennui qui le possède
On lui dit que la chasse est un puissant ré-
mède :*

*Dans ces lieux pleins de paix seul avec que
l'Amour*

Ce plaisir occupoit les Heros d'alentour.

Adonis les assemble, & se plaint de l'outrage

*Que ces champs ont reçus d'un Sanglier plein
de rage.*

*Ce Tyran des forêts porte par tout l'effroi :
Il ne peut rien souffrir de sesur autour de
soi :*

*L'avare laboureur se plaint à sa famille
Que sa dent a détruit l'espoir de la faucille ;
L'un craint pour ses vergers , l'autre pour
ses guerets ;*

*Il foule aux pieds les dons de Flore & de
Ceres :*

*Monstre énorme & cruel qui souille les foun-
taines ,*

*Qui fait brûler les monts , qui désole les plai-
nies ,*

*Et sans craindre l'effort des voisins allar-
mez*

*S'apprete à recueillir les grains qu'ils ont
seméz .*

*Tâcher de le surprendre est tenter l'impossi-
ble ,*

Il habite en un fort , épais , inaccessible .

*Tel on voit qu'un brigand fameux & re-
douté*

*Se cache après ses vols en un autre écarté ,
Fait des champs d'alentour de vastes cimetie-
res ,*

*Ravage impunément des Provinces entie-
res ,*

Laisse gronder les loix , se rit de leur courroux ,

Et ne craint point la mort qu'il porte au sein de tous.

L'épaisseur des forêts le dérobe aux supplices.

C'est ainsi que le monstre a ces bois pour complices :

*Mais le moment fatal est enfin arrivé
Où malgré sa fureur en son sang abreuvié
Des dégâts qu'il a faits il va payer l'usure :
Helas qu'il vendra cher sa mortelle bles-
sure !*

*Un matin que l'Aurore au teint frais &
riant*

*A peine avoit ouvert les portes d'Orient ,
La jeunesse voisine autour du bois s'asse-
ble :*

*Jamais tant de Heros ne s'étoient vus en-
semble .*

*Antenor le premier sort des bras du som-
meil ,*

*Et vient au rendez-vous attendre le Soleil .
La Déesse des bois n'est point si matinale ;
Cent fois il a surpris l'amante de Cephale ;
Et sa plaintive épouse a maudit mille fois
Les veneurs & les chiens , le gibier & les
bois .*

Il est bien-tôt suivi du Satrape Alcandre

•

Dont le long atirail couvre toute la plaine.
C'est en vain que ses gens se sont chargéz de
rets,

Leur nombre est assez grand pour ceindre les
forêts.

On y voit arriver Bronte au cœur indompta-
ble,

Et le Vieillard Capis chasseur infatigable,
Qui depuis son jeune âge ayant aimé les bois,
Rend & chiens & veneurs attentifs à sa
voix.

Si le jeune Adonis l'eût aussi voulu croire
Il n'auroit pas si tôt traversé l'onde noire :
Comment l'auroit-il creu, puis qu'en vain
ses amours

L'avoient sollicité d'avoir soin de ses jours :
Par le beau Caillion la troupe est augmen-
tée.

Gilippe vient après fils du riche Acantée.
Le premier pour tous biens n'a que les dons
du corps :

L'autre pour tous appas possède des trésors ;
Tous deux aiment Cloris, & Cloris n'aime
qu'elle ;

Ils sont pourtant parez des faveurs de la
Belle.

Phlegre accourt, & Mimas, Palmire aux
blonds cheveux,
Le robuste Crantor aux bras durs & ner-
veux,

Le Licien Telame, Agenor de Carie,
 Le vaillant Triptoleme honneur de la Syrie,
 Paphe expert à luter, Mopse à lancer le
 dard,
 Lycaste, Palemon, Glaucque, Hilas, Amil-
 car;
 Cent autres que je tais, troupe épaisse &
 confuse;
 Mais peut-on oublier la charmante Are-
 tuse,
 Are-tuse au teint vif, aux yeux doux &
 perçans,
 Qui pour le blond Palmire a des feux inno-
 cens?
 On ne l'instruisit point à manier la laine;
 Courir dans les forêts, suivre un cerf dans
 la plaine,
 Ce sont tous ses plaisirs; heureuse si son
 cœur
 Èût pu se garantir d'amour comme de
 peur!
 On la voit arriver sur un cheval superbe
 Dont à peine les pas sont imprimés sur
 l'herbe.
 D'une charge si belle il semble glorieux;
 Et comme elle Adonis attire tous les yeux.
 D'une fatale ardeur déjà son front s'allu-
 me;
 Il marche avec un air plus fier que de con-
 tume.

Tel Appollo marchoit , quand l'énorme Piton
L'obligea de quitter l'ambro de l'Helicon.
Par l'ordre de Capis la troupe se partage.
De tant de gens épars le nombreux équipage ,

Leurs cris , l'aboi des chiens , les cars mêlez
de voix .

Annoncent l'épouvante aux hôtes de ces bois.

Le Ciel en retentit , les Echos se confondent .
De leurs Palais vousz tous ensemble ils répondent .

Les Cerfs au moindre bruit à se sauver si prompts ,

Les timides troupeaux des Daims aux larges fronts ,

Sont contraints de quitter leurs demeures secrètes ;

Le bois n'a plus pour eux d'assez sombres retraites .

On court dans les sentiers , on traverse les forts ,

Chacun pour les percer redouble ses efforts .

Un fond du bois croupit une eau dormante & sale ;

Là le monstre se plaît aux vapeurs qu'elle exhale ;

Il s'y veautre sans cesse , & cherch. un séjour

*Jusqu'alors ignoré des mortels & du jour.
 On ne l'en peut chasser ; du souci de sa vie
 Bien plus à sa valeur qu'à sa fuite il se
 fie ;
 Les cors ont beau sonner , l'air a beau re-
 tentir ,
 Rien ne s'çauroit encor l'obliger à partir.
 Cependant les destins hâtent sa dernière
 heure :
 Driope la première évente sa demeure :
 Les autres chiens par elle aussi-tôt avertis
 Répondent à sa voix , frapent l'air de leurs
 cris ,
 Entraînent les chasseurs , abandonnent leur
 quête ;
 Toute la meute accourt , & vient lancer la
 bête ,
 S'anime en la voyant , redouble son ar-
 deur ;
 Mais le fier animal n'a point encor de peur.
 Le coursiер d'Adonis né sur les bors du
 Xante
 Ne peut plus retenir son ardeur violente.
 Une jument d'Ida l'engendra d'un des
 vents ;
 Les forêts l'ont nourri pendant ses premiers
 ans.
 Il ne craint point des monts les puissantes
 barrières,*

Ni

Ni l'aspect étonnant des profondes rivieres,

Ni le penchant affreux des rocs & des val-
lons;

D'haleine en le suivant manquent les Aqui-
lons.

Adonis le retient pour mieux suivre la
chasse.

Enfin le monstre est joint par deux chiens
dont la race

Vient du vîte Lelaps qui fut l'unique prix

Des larmes dont Cephalo appaisa sa Pro-
cris.

Ces deux chiens sont Melampe & Sarden-
te Sylvage;

Leur sort fut different, mais non pas leur
courage;

Par l'homicide dont Melampe est mis à
mort;

Sylvage au poil de tigre attendoit même
son sort.

Lors que l'un des chasseurs se présente à la
bête;

Sur lui tourne aussi-tôt l'effort de la tem-
pête;

Il connoît, mais trop tard, qu'il s'est trop
avancé;

Son visage pâlit, son sang devient gla-
çé;

L'image du trépas en ses yeux est empreinte ;

Sur le teint des mourans la mort n'est pas mieux peinte.

Sa peur est pourtant vainc , & sans être blessé

Du Monstre qui le heurte il se sent rassé.

*Nisus ayant cherché son salut sur un arbre
Rit de voir ce chasseur plus froid que n'est un marbre ;*

Mais lui-même a sujet de trembler à son tour ;

Le Sanglier coupe l'arbre , & les lieux d'alentour

Résonnent du fracas dont sa cheure est suivie ;

Nisus encor en l'air fait des vœux pour sa vie.

Conterai-je en détail tant de puissans efforts ?

Des chiens & des chasseurs les différentes morts ?

Leurs exploits avec eux cachez sous l'ombre noire ?

*Seules vous les scâvez , ô filles de Mémoire ;
Venez donc m'inspirer , & conduisant ma voix*

Faites-moi dignement célébrer ces exploits.

Deux lices d'Antenor , Lycoris , & Ni-phale .

Veulent qu'aux yeux de tout leur ardeur sa
signale :

Le vieux Capis lui-même eut soin de les
dresser ;

Au sanglier l'une & l'autre est prête à se
lancer ;

Un matin les devance & se jette en leur
place ;

C'est Phlegon, qui souvent aux loups don-
ne la chasse :

Armé d'un fort collier qu'on a semé de
cloûts.

À l'oreille du Monstre il s'attache en cour-
roux ;

Mais il sent aussi-tôt le redoutable yvoire,

Ses flancs sont décousus, & pour comble de
gloire

Il combat en mourant, & ne veut point
lâcher

L'endroit où sur le Monstre il vient de s'at-
tacher.

Cependant le Sanglier passe à d'autres tro-
phées :

Combien void-on sous luy de trames éton-
fées !

Combien en coupe-t-il ! que d'hommes ter-
rasséz !

Que de chiens abattus, mourans, morts &
& blessés !

N ij

Chevaux, arbres, chasseurs ; tout éprouve sa rage.

Tel passe un tourbillon messager de l'orage ;
Telle descend la foudre, & d'un soudain
fracas

Brise, brûle, détruit, met les rochers à bas.
Crantor d'un bras nerveux lance un dard à
la bête :

Elle en fémit de rage, écume, & tourne
tête,

Et son poil hérissé semble de toutes parts
Présenter au chasseur une forêt de dards.

Il n'en a point pourtant le cœur touché de
crainte ;

Par deux fois du Sanglier il évite l'atteinte ;

Deux fois le Monstre passe, & ne brisé en
passant

Que l'épée dont Crantor se couvre en cet
instant.

Il revient au chasseur : la fuite est inuti-
le ;

Crantor aux environs n'aperçoit point d'a-
sile :

En vain du coup fatal il veut se détournier ;
Ne pouvant que mourir il meurt sans s'é-
tonner.

Pour punir son vainqueur toute la troupe
approche ;

L'un lui présente un dard, l'autre un trait
lui décoche :

Le fer ou se rebrousse ou ne fait qu'entamer
Sa peau que d'un poil dur le Ciel voulut
armer.

Il se lance aux épieux, il previent leur at-
teinte ;

Plus le peril est grand, moins il montre de
crainte.

C'est ainsi qu'un guerrier pressé de toutes
parts

Ne songe qu'à perir au milieu des hazards.
De soldats entasséz son bras jonche la terre;
Il semble qu'en lui seul je termine la guer-
re;

Certain de succomber il fait pourtant ef-
fort,

Non pour ne point mourir, mais pour van-
ger sa mort.

Tet & plus valeureux le Monstre se pre-
sente :

Plus le nombre s'accroît, plus sa fureur
s'augmente :

L'un a les flancs ouverts, l'autre les reins
rompus,

Il mâche & foule aux pieds ceux qui sont
abattus,

La troupe des chasseurs en devient moins
hardie :

L'ardeur qu'ils témoignoient est bien-tôt refroidie.

Palmire toutefois s'avance malgré tous :

Ce n'est pas du Sanglier que son cœur craint les coups.

Aretuse lui fut jadis plus redoutable ;

Jamais sourde à ses vœux, mais alors favorable

*Elle voit son Amant poussé d'un beau désir,
Et le voit avec crainte autant qu'avec plaisir.*

Quoi mes bras, lui dit-il, sont conduits par les vôtres,

Et vous me verriez fuir aussi bien que les autres !

Non, non, pour redouter le Monstre & son effort,

Vos yeux m'ont trop appris à mépriser la mort.

*Il dit, & ce fut tant : l'effet suit la parole ;
Il ne va pas au Monstre, il y court, il y vole,*

Tourne de tous côtés, esquive en l'approchant,

Hausse le bras vengeur, & d'un glaive tranchant

S'efforce de punir le Monstre de ses crimes :

Se dent alloit d'un coup s'immoler devant

victimes :

L'une eût senti le mal, que l'autre en eût re-
çu,

Si son cruel espoir n'eût point été déçu.

Entre Palmire & lui l'Amazone se lance :
Palmire craint pour elle, & court à sa dé-
fense :

Le Sanglier ne sait plus sur qui d'eux se
vanger ;

Toutefois à Palmire il porte un coup léger,
Léger pour le Heros, profond pour son
amante.

On l'emporte ; elle suit inquiète & trem-
blante.

Le coup est sans danger, cependant les es-
prits

En foule avec le sang de leurs prisons sortis
Laisseront faire à Palmire un effort inutile ;
Il devient aussi-tôt pâle, froid, immobile,
Sa raison n'agit plus, son œil se sent voiler,
Heureux s'il pouvoit voir les pleurs qu'il
fait couler !

La moitié des chasseurs à le plaindre en-
ployée

Suit la triste Aretuse en ses larmes noyée.

Non loin de cet endroit un ruisseau fait son
cours ;

Adonis s'y repose après mille détours.

Les Nymphes de qui l'œil void les choses
futures

L'avoient fait égarer par des routes obscures.

Le son des cors se perd par un charme inconnu;

C'est en vain que leur bruit à ses gens est venu.

Ne sachant où porter sa course vagabonde,

Il s'arrête en passant au cristal de cette onde.

Mais les Nymphes ont beau s'opposer aux destins,

Contre un ordre fatal tous leurs charmes sont vains.

Adonis en ce lieu voud apporter Palmire :

Ce spectacle l'émeut, & redouble son ire.

A tarder plus long temps on ne peut l'obliger :

Il regarde la gloire & non pas le danger.

Il part, se fait guider, rencontre le carnage.

Cependant le Sanglier s'étoit fait un passage,

Et courant vers son fort il se lançoit par fois

Aux chiens qui dans le Ciel pousoient de vains abois.

On ne l'ose approcher ; tous les traits qu'on lui lance

Exant pousser de loin perdent leur violence,
Le Heros seul s'avance, & craint peu son
courroux :

Mais Capis l'arrêtant s'écrie, où courrez-
vous ?

Quelle bouillante ardeur au peril vous en-
gage ?

Il est besoin de ruse, & non pas de coura-
ge ;

N'avancez pas, fuyez, il vient à vous,
ô Dieux !

Adonis sans répondre au Ciel leva les yeux.
Déesse, ce dit-il, qu'adore ma pensée,
Si je cours au peril n'en sois point offensée,
Guide plutôt mon bras, redoutable son effort;
Fais que ce trait lancé donne au Monstre la
mort.

A ces mots dans les airs le trait se fait en-
tendre.

A l'endroit où le Monstre a la peau la plus
tendre,

Il en reçoit le coup, se sent ouvrir les flancs.
De rage & de douleur, fremit, grince les
dents,

Rappelle sa fureur, & court à la vengean-
ce.

Plein d'ardeur & léger Adonis le devance.
On craint pour le Heros, mais il s'agit évi-
ter

*Les coups qu'à cet abord la dent lui venu
porter.*

*Tout ce que peut l'adresse étant jointe au
courage,*

*Ce que pour se vanger tente l'aveugle rage
Se fit lors remarquer par les chasseurs épars.
Tous ensemble au Sanglier voudroient lancer
leur dards;*

*Mais peut-être Adonis en recevroit l'at-
teinte.*

*Du cruel animal ayant chassé la crainte,
En foule ils courrent tous droit aux fiers
affaillans.*

*Courez, courez, chasseurs un peu trop tard
vaillans ;*

*Détournez de vos noms un éternel reproche;
Vos efforts sont trop lents, déjà le coup ap-
proche;*

*Que n'en ai-je oublié les funestes momens !
Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monu-
mens !*

*Faut-il qu'à nos névoux j'en raconte l'his-
toire !*

*Enfin de ces forêts l'ornement & la gloire,
Le plus beau des mortels, l'amour de tous les
yeux,*

*Par le voisloir du sort ensanglante ces
lieux.*

Le cruel animal s'enferre dans ses armes;

Et d'un coup aussi-tôt il détruit mille charmes.

Ses derniers attentats ne sont pas impunis ;
Il sent son cœur percé de l'épieu d'Adonis,
Et lui poussant au flanc sa défense cruelle,
Meurt & porte en mourant une atteinte mortelle ;

D'un sang impur & noir il purge l'Univers ;

Ses yeux d'un somme dur sont pressez & couverts ;

Il demeure plongé dans la nuit la plus noire ;

Et le vainqueur à peine a connu sa victoire,

Jouï de la vengeance , & goûte ses transports ,

Qu'il sent un froid démon s'emparer de son corps.

De ses yeux si brillans la fâmiere est éteinte ;

On ne void plus l'éclat dont sa bouche étoit peinte ;

On n'en void que les traits , & l'avugle trépas

Parcourt tous les endroits où regnoint tant d'appas.

Ainsi l'honneur des prés , les fleurs , présens de Flora ,

N vj

Filles du blond Soleil & des pleurs de l'Amore,

Si la faux les atteint, perdent en un moment

De leurs vives couleurs le plus rare ornement.

La troupe des chasseurs au Heros accourue

Par des cris redoublez lui fait ouvrir la veüe :

Il cherche encore un coup la lumiere des Cieux,

Il pousse un long soupir, il referme les yeux,

Et le dernier moment qui retient sa belle ame

S'emploie au souvenir de l'objet qui l'ex-flame.

On fait pour l'arrêter des efforts superflus ;

Elle s'envole aux airs, le corps ne la sent plus.

Prêtez-moi des soupirs, ô vents qui sur vos ailes

Portâtes à Venus de si tristes nouvelles.

Elle accourt aussi-tôt, & voyant son Amant,

Remplit les environs d'un vain gemissement.

Telle sur un ormeau se plaint la tourterelle

Quand l'adroit giboyer a d'une main
cruelle

Fait mourir à ses yeux l'objet de ses a-
mours ;

Elle passe à gemir & les nuits & les jours,
De moment en moment renouvellant sa
plainte ,

Sans que d'aucun remords la Parque soit
atteinte ;

Tout ce bruit , quoique juste , au vent est ré-
pandu ;

L'enfer ne lui rend point le bien qu'elle a
perdu.

On ne le peut flétrir , les cris dont il est
cause

Ne font point qu'à nos vœux il rende quel-
que chose.

Venus l'implore en vain par des tristes ac-
cens ;

San desespoir éclate en regrets impuissans ,
Ses cheveux sont épars , ses yeux noyez de
larmes ,

Sous d'humides torrens ils resserrent leurs
charmes :

Comme qu'au void au Printemps les beautez
du Soleil

Cacher sous des vapeurs leur éclat sans pa-
reil.

Après mille sanglots enfin elle s'écrie :

Mon amour n'a donc pû te faire aimer ta vie !

Tu me quitte cruel ! au moins ouvre les yeux ;

Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux ;

Voi de quelles douleurs ton amante est atteinte :

Hélas j'ai beau crier, il est sourd à ma plainte ;

Une éternelle nuit l'oblige à me quitter ;

Mes pleurs ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter.

Encor si je pouvois le suivre en ces lieux sombres !

Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres !

Destins, si vous voulez le voir si-tôt perir,
Fallait il m'obliger à ne jamais mourir ?

Malheureuse Vénus ! que te servent ces larmes ?

Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes ;

Ils n'ont pû du trépas exempter tes amours ;

Tu vois qu'ils n'ont pû même en prolonger les jours.

Je ne demandois pas que la Parque cruelle
Prit à filer leur trame une peine éternelle,

Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment, & ne puis l'obtenir.

Noires divinitéz du tenebreux Empire,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,

Rois des peuples legers, souffrez que mon Amant
De son triste départ me console un moment.

Vous ne le perdrez point, le tresor que je pleure

Ornera tôt ou tard vôtre sombre demeure.
Quoi vous me refusez un present si leger?
Cruels, souvenez-vous qu'Amour m'en peut vanger.

Et vous Antres cachez, favorables retraires,

Où nos cœurs ont goûté des douceurs si secrètes:

Grottes qui tant de fois avez vu mon Amant

Me raconter des yeux son fidelle tourment,
Lieux amis du repos, demeures solitaires,
Qui d'un tresor si rare étiez dépositaires,
Deserts rendez-le moi : deviez-vous avec lui

Nourrir chez-vous le Monstre auteur de mon ennui?

*Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle ame ;
Emporte chez les morts ce baiser tout de flâme ;
Je ne te verrai plus : adieu cher Adonis.
Ainsi Venus cessa : les rochers à ses cris
Quittant leur dureté répandirent des larmes ;
Zephire en soupira ; le jour voila ses charmes ;
D'un pas précipité sous les eaux il s'enfuit,
Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.*

F I N.

APPROBATION.

J'ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier *les Amours de Psiché & le roëme d'Adonis*, par M. de la Fontaine, & j'y ay trouvé l'agrément commun à tous les Ouvrages de cet inimitable Auteur, & une parfaite retenuë par rapport aux-mœurs. Fait à Paris ce 23. Janvier 1701.

Signé, FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE Dieu, Roy de France & de Navarre; A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes Ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevost de Paris, Bailliſſ, Senéchaux leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartient; SALUT. MICHEL CLOUSIER, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer un Livre intitulé, *les Amours de Psiché & de Cupidon par la Fontaine*, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce-

necessaires. Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Clousier, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes ; faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance ; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter, ny contrefaire ledit Livre, en tout ny en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens dommages & intérêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois.

de la datte d'icelles ; que l'impression
dudit Livre sera faite dans notre Royau-
me & non ailleurs , en bon papier & en
beaux caractères , conformément aux Re-
glemens de la Librairie ; & qu'avant
que de l'exposer en vente , il en sera mis
deux Exemplaires dans notre Biblio-
thèque publique , un dans celle de notre
Château du Louvre , & un dans
celle de notre tres-cher & féal Cheva-
lier Chancelier de France , le Sieur Phe-
lypeaux Comte de Pontchartrain , Com-
mandeur de nos Ordres ; le tout à pei-
ne de nullité des Presentes. Du contenu
desquelles vous mandons & enjoignons
de faire joüir l'Exposant ou ses ayans
cause , pleinement & paisiblement , sans
souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble
ou empêchement ; Voulons que la copie
desdites Presentes , qui sera imprimée
au commencement ou à la fin dudit Li-
vre , soit tenuë pour dûément signifiée ,
& qu'aux copies collationnées par l'un
de nos amez & feaux Conseillers & Se-
cretsaires , foy soit ajoutée comme à l'O-
riginal. Commandons au premier notre
Huissier ou Sergent , de faire pour l'exe-
cution d'icelles , tous Actes requis &
necessaires , sans demander autre permis-

sion , & nonobstant clamour de Haro ;
Charte Normande & Lettres à ce con-
traires ; C A R tel est nostre plaisir.
D O N N E à Versailles le huitiéme jour
de May , l'an de grace mil sept cent huit ,
& de nostre Regne le soixante-cinquiéme.
Par le Roy en son Conseil.

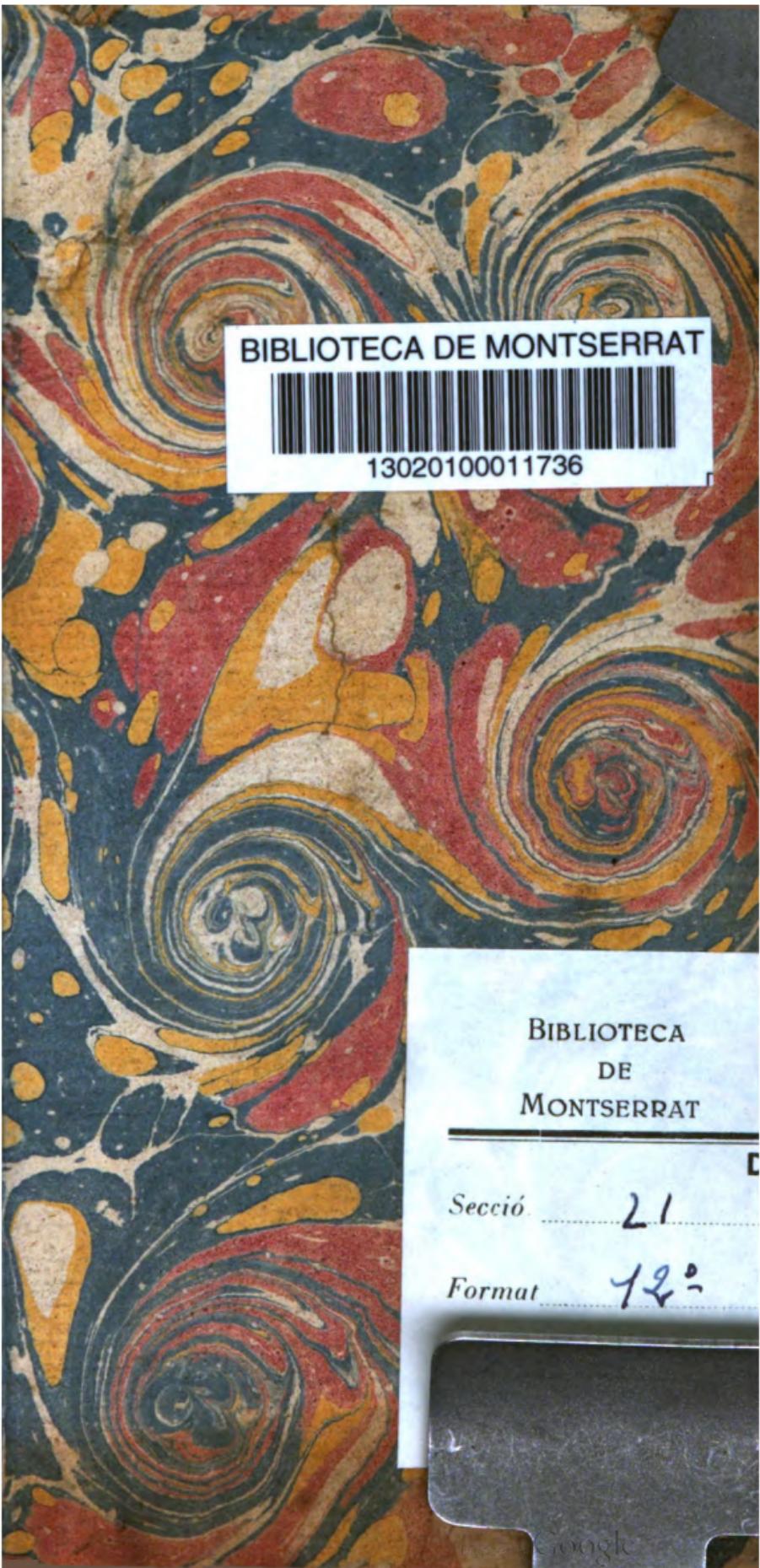
LE COMTE.

*Registre sur le Registre N° 2. de la
Communauté des Libraires & Imprimeurs
de Paris , page 357. N° 670. conformément
aux Reglemens , & notamment à l' Arrest
du Conseil du 13. Aoüst 1703. A Paris ce
22. Juillet 1708.*

Signé , L. SEVISTRE , Syndic.



Digitized by Google



BIBLIOTECA DE MONTSERRAT



13020100011736

BIBLIOTECA
DE
MONTSERRAT

Secció 21

Format 12º



